Roman Comique

Scarron, Jean Girault

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/romancomique0000scar

Roman Comique

Scarron, Jean Girault

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

James Wacker

1910

ROMAN COMIQUE.

TOME PREMIER.

Edition de Cazin.

ROMAN COMIQUE,

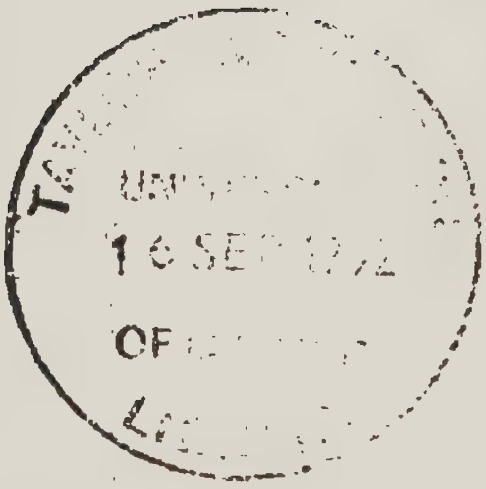
DE

SCARRON.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.



AU
COADJUTEUR,
C'EST TOUT DIRE.

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom ſeul porte avec ſoi tous les titres & tous les éloges que l'on peut donner aux perſonnes les plus illuſtres de notre ſiecle. Il ſera paſſer

mon livre pour bon, quelque méchant qu'il puiſſe être ; & ceux même qui trouveront que je le pouvois mieux faire, ſeront contraints d'avouer que je ne le pouvois mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous m'avez témoigné par tant de bontés & tant de viſites, ne porteroit pas mon inclination à rechércher ſoigneuſement les moyens de vous plaire, elle s'y porteroit d'elle-même. Auſſi vous ai-je deſtiné mon Roman, dès le tems que j'eus l'honneur de vous en lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'eſt ce qui m'a donné courage de l'achever plus que toute autre choſe, & ce qui m'empêche de rougir en vous faiſant un ſi mauvais préſent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut, ou ſi la moindre partie vous en plaît, je ne me changerois pas au plus

diſpos homme de France. Mais, MONSEIGNEUR, je n'oſerois eſpérer que vous le liſiez : ce ſeroit trop de tems perdu à une perſonne qui l'emploie ſi utilement que vous faites, & qui a bien d'autres choſes à faire. Je ſerai aſſez récompenſé de mon livre, ſi vous daignez ſeulement le recevoir, & ſi vous croyez ſur ma parole, puiſque c'eſt tout qui me reſte, que je ſuis de toute mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé ſerviteur,

SCARRON.

AU LECTEUR,

Scandaliſé des fautes d'impreſſion qui ſont dans mon Livre.

JE ne te donne point d'autre *Erreta* de mon Livre, que mon Livre même, qui eſt tout plein de fautes. L'imprimeur y a moins failli que moi, qui ai la mauvaiſe coutume de ne faire bien ſouvent ce que je donne à imprimer, que la veille du jour que l'on l'imprime: tellement qu'ayant encore dans la tête ce qu'il y a ſi peu de tems que j'ai compoſé, je relis les feuilles que l'on m'apporte à corriger, à peu près de la même façon que je récitois au collége la leçon que je n'avois pas eu le tems

d'apprendre : je veux dire, parcourant des yeux quelques lignes, & paſſant par-deſſus ce que je n'avois pas encore oublié. Si tu es en peine de ſavoir pourquoi je me preſſe tant, c'eſt ce que je ne te veux pas dire ; & ſi tu ne te ſoucies pas de le ſavoir, je me ſoucie encore moins de te l'apprendre. Ceux qui ſavent diſcerner le bon & le mauvais de ce qu'ils liſent, reconnoîtront bientôt les fautes que je n'aurai pas été capable de faire ; & ceux qui n'entendent pas ce qu'ils liſent, ne remarqueront pas que j'aurai failli. Voilà, lecteur bénévole, ou malévole, tout ce que j'ai à te dire : ſi mon Livre te plaît aſſez pour te faire ſouhaiter de le

voir plus correct, achetes-en assez pour le faire imprimer une seconde fois ; & je promets que tu le verras revu, augmenté & corrigé.

LE ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Une Troupe de Comédiens arrive dans la Ville du Mans.

LE SOLEIL avoit achevé plus de la moitié de ſa courſe, & ſon char, ayant attrapé le penchant du monde, rouloit plus vîte qu'il ne vouloit. Si ſes chevaux euſſent voulu profiter de la pente du chemin, ils euſſent achevé ce qui reſtoit du jour en moins d'un demi-quart d'heure; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amuſoient qu'à faire des courbettes, reſpirant un air marin qui les faiſoit hennir, & les avertiſſoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur maître ſe couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement & plus intelligiblement, il étoit entre cinq & ſix, quand une charrette entra dans les halles du Mans.

Cette charrette étoit attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument pouliniere, dont le poulain alloit & venoit à l'entour de la charrete, comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres, de malles & de gros paquets de toiles peintes, qui faiſoient comme une pyramide, au haut de laquelle paroiſſoit une damoiſelle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, auſſi pauvre d'habits que riche de mine, marchoit à côté de la charrette. Il avoit un grand emplâtre ſur le viſage qui lui couvroit un œil & la moitié de la joue, & portoit un grand fuſil ſur ſon épaule, dont il avoit aſſaſſiné pluſieurs pies, geais & corneilles, qui faiſoient comme une bandouliere, au bas de laquelle pendoient par les pieds une poule & un oiſon, qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avoit qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretieres de différentes couleurs; & cet habillement de tête étoit une maniere de turban qui n'étoit encore qu'ébauché, & auquel on n'avoit pas encore donné la derniere main.

main. Son pourpoint étoit une caſaque de griſette, ceinte avec une courroie, laquelle lui ſervoit auſſi à ſoutenir une épée, qui étoit ſi longue, qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement ſans fourchette. Il portoit des chauſſes trouſſées à bas d'attache, comme celles des comédiens, quand ils repréſentent un héros de l'antiquité; & il avoit, au lieu de ſouliers, des brodequins à l'antique, que les boues avoient gâtés juſqu'à la cheville du pied. Un vieillard, vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchoit à côté de lui. Il portoit ſur ſes épaules une baſſe de viole; & parce qu'il ſe courboit un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une groſſe tortue, qui marchoit ſur les jambes de derriere. Quelque critique murmurera de la comparaiſon, à cauſe du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui ſe trouvent dans les Indes, & de plus je m'en ſers de ma ſeule autorité. Retournons à notre caravane. Elle paſſa devant le tripot de la Biche, à la porte duquel étoient aſſemblés quantité des plus gros bourgeois

de la ville. La nouveauté de l'attirail, & le bruit de la canaille qui s'étoit aſſemblée à l'entour de la charrette, furent cauſe que tous ces honorables bourguemeſtres jeterent les yeux ſur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt entr'autres, nommé la Rappiniere, les vint acoſter, & leur demanda avec une autorité de magiſtrat, quelles gens ils étoient. Le jeune homme dont je vous viens de parler prit la parole, & ſans mettre les mains au turban, parce que de l'une il tenoit ſon fuſil, & de l'autre la garde de ſon épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étoient François de naiſſance, comédiens de profeſſion; que ſon nom de théâtre étoit le Deſtin, celui de ſon vieil camarade, la Raneune, celui de la damoiſelle, qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; ſur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de la Caverne ne devoit pas ſembler plus étrange à des hommes d'eſprit, que ceux de la Montagne, la Valée, la Roſe ou l'Epine. La converſation finit par quelques

coups de poing, & juremens de Dieu que l'on entendoit au-devant de la charrette. C'étoit le valet du tripot, qui avoit battu le charretier ſans dire gare, parce que ſes bœufs & ſa jument uſoient trop librement d'un amas de foin qui étoit devant la porte. On apaiſa la noiſe, & la maîtreſſe du tripot, qui aimoit la comédie plus que le ſermon ni vêpres, par une généroſité inouie en une maîtreſſe de tripot, permit au charretier de faire manger ſes bêtes tout leur ſaoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit; & cependant que ſes bêtes mangerent, l'auteur ſe repoſa quelque tems, & ſe mit à ſonger à ce qu'il diroit dans le ſecond chapitre.

CHAPITRE II.

Quel homme étoit le ſieur de la Rappiniere.

LE ſieur de la Rappiniere étoit alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait ſon rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un ; elle en a dans chaque quartier ; & moi-même qui vous parle, je l'aurois été du mien, ſi j'avois voulu ; mais il y a long-tems, comme tout le monde ſait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au ſieur de la Rappiniere, il renoua bientôt la converſation que les coups de poing avoient interrompue, & demanda au jeune comédien, ſi leur troupe n'étoit compoſée que de mademoiſelle de la Caverne, de monſieur de la Rancune, & de lui. Notre troupe eſt auſſi complette que celle du prince d'Orange ou de S. A. d'Eſpernon, lui répondit-il ; mais par une diſgrace qui nous eſt arrivée à Tours, où notre étourdi

de portier a tué un des fuſiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de nous ſauver un pied chauſſé & l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fuſiliers de M. l'intendant en ont fait autant à la Fleche, dit la Rappiniere. Que le feu Saint Antoine les arde, dit la Tripotiere; ils ſont cauſe que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendroit pas à nous, répondit le vieil comédien, ſi nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits, & nous divertirions quatre ou cinq jours meſſieurs de la ville, devant que de gagner Alençon, où le reſte de la troupe a le rendez-vous. La réponſe du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robe de ſa femme à la Caverne, & la Tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage, à Deſtin & à la Rancune. Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une piece moi ſeul, dit la Rancune, & j'ai fait en même tems le roi, la reine & l'ambaſſadeur. Je parlois en fauſſet quand je faiſois la reine; je parlois du nez pour l'ambaſſadeur, &

me tournois vers ma couronne que je poſois ſur une chaiſe ; & pour le roi, je reprenois mon ſiége, ma couronne & ma gravité, & groſſiſſois un peu ma voix : & qu'ainſi ne ſoit, ſi vous voulez contenter notre charretier, & payer notre dépenſe en l'hôtellerie, fourniſſez vos habits, & nous jouerons devant que la nuit vienne ; ou bien nous irons boire avec votre permiſſion, & nous repoſer ; car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie ; & le diable de la Rappiniere qui s'aviſoit toujours de quelque malice, dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux des deux jeunes hommes de la ville, qui jouoient une partie dans le tripot, & que mademoiſelle de la Caverne, en ſon habit d'ordinaire, pourroit paſſer pour tout ce que l'on voudroit en une comédie. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait ; en moins d'un demi-quart d'heure les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups, furent traveſtis ; & l'aſſemblée, qui s'étoit groſſie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derriere un drap ſale que l'on leva, le comédien Deſtin, couché ſur un mate-

las, un corbillon dans la tête, qui lui ſervoit de couronne, ſe frottant un peu les yeux; comme un homme qui s'éveille, & récitant du ton de Mondori, le rôle d'Hérode, qui commence par

Fantôme injurieux, qui trouble mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du viſage, ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent comédien. Mademoiſelle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Mariane & de Salome; la Rancune ſatisfit tout le monde dans les autres rôles de la piece; & elle s'en alloit être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla, & fit finir la tragédie, non pas par la mort de Mariane, & par les déſeſpoirs d'Hérode; mais par mille coups de poing, autant de ſoufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des juremens qui ne ſe peuvent compter, & enſuite une belle information que fit faire le ſieur de la Rappiniere, le plus expert de tous les hommes en pareille matiere.

CHAPITRE III.

Le déplorable ſuccès qu'eut la Comédie.

DANS toutes les villes ſubalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot où s'aſſemblent tous les jours les fainéans de la ville ; les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent. C'eſt là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, & que les abſens ſont aſſaſſinés à coups de langue. On n'y fait quartier à perſonne, tout le monde y vit de Turc à Maure, chacun y eſt reçu pour railler, ſelon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'eſt en un de ces tripots-là, ſi je m'en ſouviens, que j'ai laiſſé trois perſonnes comiques, récitant la Mariane devant une honorable compagnie, à laquelle préſidoit le ſieur de la Rappiniere. Au même tems qu'Hérode & Mariane s'entrediſoient leurs vérités, les deux jeunes hommes, de qui l'on avoit pris ſi librement les habits, entrerent dans la cham-

bre en caleçons, & chacun ſa raquette en ſa main. Ils avoient négligé de ſe faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits que portoient Hérode & Phérore, leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colere des deux s'adreſſant au valet du tripot : Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bateleur ? Ce valet qui le connoiſſoit pour un grand brutal, lui dit en toute humilité, que ce n'étoit pas lui : Et qui donc, barbe de cocu ? ajouta-t-il. Le pauvre valet n'oſoit en accuſer la Rappiniere en ſa préſence : mais lui, qui étoit le plus inſolent de tous les hommes, lui dit en ſe levant de ſa chaiſe : C'eſt moi, qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un ſot, repartit l'autre, en lui déchargeant un démeſuré coup de ſa raquette ſur les oreilles. La Rappiniere fut ſi ſurpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avoit accoutumé d'en uſer ainſi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'étoit pas encore aſſez en colere, & qu'il lui en falloit beaucoup pour ſe réſoudre à ſe battre, ne fut-ce qu'à coups de poing : &

peut-être que la choſe en fût demeurée là, ſi ſon valet, qui avoit plus de colere que lui, ne ſe fût jeté ſur l'aggreſſeur, en lui donnant dans le beau milieu du viſage un coup de poing avec toutes ſes circonſtances, & enſuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappiniere le prit en queue, & ſe mit à travailler ſur lui en coups de poing, comme un homme qui a été offenſé le premier: un parent de ſon adverſaire prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut inveſti par un ami de la Rappiniere, pour faire diverſion; cettui-ci le fut d'un autre, & celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit, l'autre injurioit, tous s'entre-battoient. La Tripotiere qui voyoit rompre ſes meubles, empliſſoit l'air de cris pitoyables. Vraiſemblablement ils devoient tous périr par coups d'eſcabeaux, de pied & de poing, ſi quelques-uns des magiſtrats de la ville, qui ſe promenoient ſous les halles, avec le ſénéchal du Maine, ne fuſſent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois ſeaux d'eau

ſur les combattans, & le remede eût peut-être réuſſi ; mais ils ſe ſéparerent de laſſitude ; outre que deux peres capucins, qui ſe jeterent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattans, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques treves, pendant leſquelles on put négocier, ſans préjudice des informations qui ſe firent de part & d'autre. Le comédien Deſtin fit des proueſſes à coups de poing, dont l'on parle encore dans la ville du Mans, ſuivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec leſquels il eut particuliérement affaire, & qu'il penſa rouer de coups ; outre quantité d'autres du parti contraire, qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit ſon emplâtre durant la mêlée ; & l'on remarqua qu'il avoit le viſage auſſi beau que la taille riche. Les muſeaux ſanglans furent lavés d'eau fraîche, les collets déchirés furent changés ; on appliqua quelques cataplaſmes, & même l'on fit quelques points d'aiguille, & les meubles furent auſſi remis en leur place, non pas du tout

ſi entiers qu'alors qu'on les déſarangea. Enfin, un moment après, il ne reſta plus rien du combat, que beaucoup d'animoſité, qui paroiſſoit ſur le viſage des uns & des autres. Les pauvres comédiens ſortirent avec la Rappiniere, qui verbaliſa le dernier. Comme ils paſſoient du tripot ſous les halles, ils furent inveſtis par ſept ou huit braves l'épée à la main. La Rappiniere, ſelon ſa coutume, eut grande peur, & penſa bien avoir quelque choſe de pis, ſi Deſtin ne ſe fût généreuſement jeté au-devant d'un coup d'épée, qui lui alloit paſſer au travers du corps; il ne put pourtant ſi bien le parer, qu'il ne reçut une légere bleſſure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même tems, & en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups ſur les oreilles, & déconfit ſi bien meſſieurs de l'embuſcade, que tous les aſſiſtans avouerent qu'ils n'avoient jamais vu un ſi vaillant homme. Cette partie ainſi avortée, avoit été dreſſée à la Rappiniere par deux petits nobles, dont l'un avoit épouſé la ſœur de celui qui

commença

commença le combat par un grand coup de raquette ; & vraiſemblablement la Rappiniere étoit gâté, ſans le vaillant défenſeur que Dieu lui ſuſcita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en ſon cœur de roche ; & ſans vouloir permettre que ces pauvres reſtes d'une troupe délabrée allaſſent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique, & s'en retourna en ſon village.

CHAPITRE IV.

Dans lequel on continue à parler du ſieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en ſa maiſon.

MADEMOISELLE de la Rappiniere reçut la compagnie avec force complimens, comme elle étoit la femme du monde qui ſe plaiſoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide, quoique ſi maigre & ſi ſeche, qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ſes doigts, que le feu n'y prît.

J'en pourrois dire cent choſes rares, que je laiſſe de peur d'être trop long. En moins de rien, les deux dames furent ſi grandes camarades, qu'elles s'entr'appellerent ma chere & ma fidelle. La Rappiniere, qui avoit de la mauvaiſe gloire autant que barbier de ville, dit en entrant, qu'on allât à la cuiſine & à l'office faire hâter le ſouper. C'étoit une pure rodomontade; outre ſon vieil valet qui panſoit même les chevaux, il n'y avoit dans le logis qu'une jeune ſervante, & une autre vieille boiteuſe, & qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confuſion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret, aux dépens des ſots; & ſa femme & ſon train ſi réglé étoient réduits au potage aux choux, ſelon la coutume du pays. Voulant paroître devant ſes hôtes & les régaler, il penſa couler par derriere ſon dos quelque monnoie à ſon valet, pour aller querir de quoi ſouper; par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba ſur la chaiſe où il étoit aſſis, & de la chaiſe en bas. La Rappiniere en devint tout violet; ſa femme en rougit, le valet en jura,

la Caverne en ſourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde ; &, pour Deſtin, je n'ai pas bien ſu l'effet que cela fit ſur ſon eſprit. L'argent fut ramaſſé ; &, en attendant le ſouper, on fit converſation. La Rappiniere demanda à Deſtin pourquoi il ſe déguiſoit le viſage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avoit ſujet ; & que s'étant traveſti par accident, il avoit voulu ôter auſſi la connoiſſance de ſon viſage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin le ſouper vint bon ou mauvais : la Rappiniere but tant qu'il s'enivra, & la Rancune s'en donna auſſi juſques aux gardes. Le Deſtin ſoupa fort ſobrement en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée, & mademoiſelle de la Rappiniere en femme qui veut profiter de l'occaſion, c'eſt-à-dire, tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent, & que l'on dreſſa les lits, la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Deſtin coucha ſeul en une petite chambre ; la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet, & la Rancune avec le valet, je ne ſais où. Ils avoient tous envie de dor-

mir, les uns de laſſitude, les autres d'avoir trop ſoupé ; & cependant ils ne dormirent guere, tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier ſommeil, mademoiſelle de la Rappiniere eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en perſonne : ſon mari ſe réveilla bientôt après ; & quoiqu'il fût bien ſaoul, il ſentit bien qu'il étoit ſeul. Il appella ſa femme, & on ne lui répondit point. Avoir quelque ſoupçon, ſe mettre en colere, ſe lever de furie, ce ne fut qu'une même choſe. A la ſortie de la chambre il entendit marcher devant lui ; il ſuivit quelque tems le bruit qu'il entendoit ; & au milieu d'une petite galerie qui conduiſoit à la chambre de Deſtin, il ſe trouva ſi près de ce qu'il ſuivoit, qu'il crut lui marcher ſur les talons. Il penſa ſe jeter ſur ſa femme & la ſaiſir, en criant, ah, putain ! Ses mains ne trouverent rien ; & ſes pieds rencontrant quelque choſe, il donna du nez en terre, & ſe ſentit enfoncer dans l'eſtomac quelque choſe de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, & on m'a poignardé, ſans quitter ſa

femme qu'il penſoit tenir par les cheveux, & qui ſe débattoit ſous lui. A ſes cris, ſes injures & ſes juremens, toute la maiſon fut en rumeur, & tout le monde vint à ſon aide; en même tems la ſervante avec une chandelle; la Rancune & le valet, en chemiſes ſales; la Caverne, en jupe fort méchante; le Deſtin, l'épée à la main; & mademoiſelle de la Rappiniere vint la derniere, & fut bien étonnée, auſſi bien que les autres, de trouver ſon mari tout furieux, luttant contre une chevre, qui allaitoit dans la maiſon les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme qui ſe douta bien de la penſée qu'il avoit eue, lui demanda s'il étoit fou. Il répondit ſans ſavoir quaſi ce qu'il diſoit, qu'il avoit pris la chevre pour un voleur : le Deſtin devina ce qu'il en étoit; chacun regagna ſon lit, & crut ce qu'il voulut de l'aventure; & la chevre fut renfermée avec ſes petits chiens.

CHAPITRE V.

Qui ne contient pas grand'choſe.

LE comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci ; &, puiſqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros, ou ſoi-diſant tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un ſeul qui ſeroit peut-être celui dont on parleroit le moins, comme il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces miſanthropes qui haïſſent tout le monde, & qui ne s'aiment pas eux-mêmes ; & j'ai ſu de beaucoup de perſonnes qu'on ne l'avoit jamais vu rire. Il avoit aſſez d'eſprit, & faiſoit aſſez bien de méchans vers ; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux ſinge, & envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de ſa profeſſion. Belleroſe étoit trop affecté, Mondori rude, Floridor trop

froid, & ainſi des autres ; & je crois qu'il eût aiſément laiſſé conclure qu'il avoit été le ſeul comédien ſans défaut ; & cependant il n'étoit plus ſouffert dans la troupe, qu'à cauſe qu'il avoit vieilli dans le métier. Au tems qu'on étoit réduit aux pieces de Hardi, il jouoit en fauſſet, & ſous les maſques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux jouer la comédie, il étoit le ſurveillant du portier, jouoit les rôles de confidens, ambaſſadeurs & recors, quand il falloit accompagner un roi, prendre ou aſſaſſiner quelqu'un, ou donner bataille ; il chantoit une méchante taille aux trios, du tems qu'on en chantoit, & ſe farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là, il avoit fondé une vanité inſupportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle, une médiſance qui ne s'épuiſoit point, & une humeur querelleuſe qui étoit pourtant ſoutenue par quelque valeur. Tout cela le faiſoit craindre à ſes compagnons ; avec le ſeul Deſtin, il étoit doux comme un agneau, & ſe montroit devant lui raiſonnable, autant que ſon naturel le pouvoit permettre. On

a voulu dire qu'il en avoit été battu ; mais ce bruit-là n'a pas duré long-tems, non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui, juſqu'à s'en ſaiſir furtivement : avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me ſemble, qu'il coucha avec le valet de la Rappiniere, qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il ſe leva dès le point du jour, auſſi-bien que Doguin qui fut appellé par ſon maître ; &, paſſant devant la chambre de la Rappiniere, lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut ſon compliment avec un faſte de prévôt provincial, & ne lui rendit pas la dixieme partie des civilités qu'il en reçut ; mais comme les comédiens jouent toutes ſortes de perſonnages, il ne s'en émut guere. La Rappiniere lui fit cent queſtions ; &, de fil en aiguille, (il me ſemble que ce proverbe eſt ici fort bien appliqué) depuis quand ils avoient le Deſtin dans leur troupe, & ajouta qu'il étoit excellent comédien. Ce qui reluit n'eſt pas or, repartit la Rancune ; du tems

que je jouois les premiers rôles, il n'eût joué que les pages : comment ſauroit-il un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a fort peu de tems qu'il eſt dans la comédie ; on ne devient pas comédien comme un champignon : parce qu'il eſt jeune, il plaît ; ſi vous le connoiſſiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reſte, il fait l'entendu, comme s'il étoit ſorti de la côte de ſaint Louis ; & cependant il ne découvre point qui il eſt, ni d'où il eſt, non plus qu'une belle Cloris qui l'accompagne, qu'il appelle ſa ſœur, & Dieu veuille qu'elle la ſoit. Tel que je ſuis, je lui ai ſauvé la vie dans Paris, aux dépens de deux bons coups d'épée ; & il en a été ſi méconnoiſſant, qu'au lieu de me ſuivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien, il paſſa la nuit à chercher dans les boues je ne ſais quel bijou de diamans, qui n'étoient peut-être que d'Alençon, & qu'il diſoit que ceux qui nous attaquèrent lui avoient pris. La Rappiniere demanda à la Rancune comment ce malheur lui étoit arrivé. Ce fut le jour des Rois, ſur le Pont-neuf, répondit la

Rancune. Ces dernieres paroles troublerent extrêmement la Rappinere & ſon valet Doguin ; ils pâlirent & rougirent l'un & l'autre ; & la Rappiniere changea de diſcours ſi vîte, & avec un ſi grand déſordre d'eſprit, que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville, & quelques archers qui entrerent dans la chambre, rompirent la converſation, & firent grand plaiſir à la Rancune, qui ſentoit bien que ce qu'il avoit dit avoit frappé la Rappiniere en quelqu'endroit bien tendre, ſans pouvoir deviner la part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Deſtin qui avoit été ſi bien ſur le tapis, étoit bien en peine ; la Rancune le trouva avec mademoiſelle de la Caverne, bien empêchée à faire avouer à un vieil tailleur qu'il avoit mal ouï, & encore plus mal travaillé. Le ſujet de leur différend étoit, qu'en déchargeant le bagage comique, le Deſtin avoit trouvé deux pourpoints & un haut-de-chauſſes fort uſés ; qu'il les avoit donnés à ce vieil tailleur pour en tirer une maniere d'habit, plus à la mode que les chauſſes de page qu'il portoit ; & que le tailleur, au lieu

d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre, & le haut-de-chauſſes auſſi, par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccommodé des vieilles hardes toute ſa vie, avoit rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chauſſes; tellement que le pauvre Deſtin, avec tant de pourpoints & ſi peu de haut-de-chauſſes, ſe trouvoit réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfans après lui, comme il avoit fait déja avec ſon habit comique. La libéralité de la Rappiniere répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, & le Deſtin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le bourreau qui s'y trouva préſent, & qui avoit laiſſé cet habit en garde à la ſervante de la Rappiniere, dit fort inſolemment, que l'habit étoit à lui; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre ſa charge. L'habit ſe trouva aſſez juſte pour le Deſtin, qui ſortit avec la Rappiniere & la Rancune. Ils dînerent en un cabaret, aux dépens d'un bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiſelle de la Ca-

verne s'amuſa à ſavonner ſon collet ſale, & tint compagnie à ſon hôteſſe. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battus le jour de devant dans le tripot, & revint au logis avec deux bons coups d'épée & force coups de bâtons ; & , à cauſe qu'il étoit bien bleſſé, la Rancune, après avoir ſoupé, alla coucher dans une hôtellerie voiſine, fort laſſé d'avoir couru toute la ville, accompagnant avec ſon camarade le Deſtin, le ſieur de la Rappiniere, qui vouloit avoir raiſon de ſon valet aſſaſſiné.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

L'aventure du pot de chambre ; la mauvaiſe nuit que la Rancune donna à l'Hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin, & autres choſes mémorables.

LA Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La ſervante de la Rappiniere qui le conduiſoit, dit à l'hôteſſe qu'on lui dreſſât un lit. Voici le reſte de notre écu, dit l'hôteſſe ; ſi nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage ſeroit mal payé. Taiſez-vous, ſotte, dit ſon mari, monſieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur ; que l'on dreſſe un lit à ce gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'hôteſſe ; il ne m'en reſtoit qu'un, que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine. Le marchand entra là-deſſus ; &, ayant appris le ſujet de la conteſtation, offrit la moitié de ſon lit à la Rancune, ſoit qu'il

eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligeant de ſon naturel. La Rancune l'en remercia, autant que ſa ſéchereſſe de civilité le put permettre. Le marchand ſoupa; l'hôteſſe lui tint compagnie; & la Rancune ne ſe fit pas prier deux fois pour faire le troiſieme, & ſe mit à boire ſur nouveaux frais. Ils parlerent d'impôts, peſterent contre les maltôtiers, réglerent l'Etat, & ſe réglerent ſi peu eux-mêmes, & l'hôte tout le premier, qu'il tira ſa bourſe de ſa poehette, & demanda à compter, ne ſe ſouvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & ſa ſervante l'entraînerent par les épaules dans ſa chambre, & le mirent ſur un lit, tout habillé. La Rancune dit au marchand, qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder; à quoi le marchand lui répondit, qu'une nuit étoit bientôt paſſée. Le lit n'avoit point de ruelle, & joignoit la muraille; la Rancune s'y jetta le premier, & le marchand s'y étant mis après en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire, dit le mar-

chand ? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit, qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire ; & la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre ; & à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui étoit homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant : Monsieur, oh ! monsieur ? Le marchand, tout endormi, lui demanda en bâillant, que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit, &, prenant le pot de chambre, le mit entre les mains de la Rancune, qui se mit en devoir de pisser ; &, après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, & s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand, sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, & dit, ouvrant la bouche aussi

grande qu'un four, à force de bâiller : Vraiment, monſieur, je vous plains bien, & ſe rendormit tout auſſi-tôt. La Rancune le laiſſa embarquer bien avant dans le ſommeil ; & , quand il l'ouït ronfler, comme s'il n'eût fait autre choſe toute ſa vie, le perfide l'éveilla encore, & lui demanda le pot de chambre auſſi méchamment que la premiere fois. Le marchand le lui remit entre les mains, auſſi bonnement qu'il avoit déja fait ; & la Rancune le porta à l'endroit par où l'on piſſe, avec auſſi peu d'envie de piſſer, que de laiſſer dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait, & fut deux fois plus longtems à ne point piſſer, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, & ajoutant que ce n'étoit pas la raiſon, & qu'il le prendroit bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout ſon bien pour dormir ſon ſaoul, lui répondit, toujours en bâillant, qu'il en uſât comme il lui plairoit, & remit le pot de chambre en ſa place. Ils ſe donnerent le bon ſoir fort civilement ; & le pauvre marchand eût parié

tout ſon bien, qu'il alloit faire le plus beau ſomme qu'il eût fait de ſa vie. La Rancune, qui ſavoit bien tout ce qui en devoit arriver ; le laiſſa dormir de plus belle ; & ſans faire conſcience d'éveiller un homme qui dormoit ſi bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'eſtomac, l'accablant de tout ſon corps, & avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amaſſer quelque choſe qui eſt à terre. Le malheureux marchand, ſe ſentant étouffer & écraſer la poitrine, s'éveilla en ſurſaut, cria horriblement : Eh ! morbleu, monſieur, vous me tuez. La Rancune, d'une voix auſſi douce & poſée, que celle du marchand avoit été véhémente, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulois prendre le pot de chambre. Ah ! vertubleu, s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner, & ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me ſentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, & ſe mit à piſſer ſi largement, & ſi roide, que le bruit ſeul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bé-

niſſant le ſeigneur avec une hypocriſie de ſcélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de ſa copieuſe éjaculation d'urine, qui lui faiſoit eſpérer un ſommeil qui ne ſeroit plus interrompu; quand le maudit la Rancune, faiſant ſemblant de vouloir mettre le pot de chambre à terre, lui laiſſa tomber, & le pot de chambre, & tout ce qui étoit dedans, ſur le viſage, ſur la barbe & ſur l'eſtomac, en criant en hypocrite: Eh! monſieur, je vous demande pardon. Le marchand ne répondit rien à ſa civilité; car, auſſi-tôt qu'il ſe ſentit noyer de piſſat, il ſe leva, hurlant comme un homme furieux, & demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui diſoit: Voilà un grand malheur! Le marchand continua ſes cris; l'hôte, l'hôteſſe, les ſervantes & les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable, & pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit; il ne répondit rien, tant il étoit en colere, prit ſes habits & ſes hardes, & s'en alla ſécher dans la cui-

ſine, où il paſſa le reſte de la nuit ſur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait ; il lui dit, feignant une grande ingénuité : je ne ſais de quoi il ſe peut plaindre. Il s'eſt éveillé, & m'a réveillé, criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais ſonge, où qu'il ſoit fou ; &, de plus, il a piſſé au lit. L'hôteſſe y porta la main, & dit qu'il étoit vrai, que ſon matelas étoit tout percé, & jura ſon grand Dieu qu'il le paieroit. Ils donnerent le bon ſoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit auſſi paiſiblement, qu'auroit fait un homme de bien, & ſe récompenſa de celle qu'il avoit mal paſſée chez la Rappiniere. Il ſe leva pourtant plus matin qu'il ne penſoit, parce que la ſervante de la Rappiniere le vint querir à la hâte, pour venir voir Doguin qui ſe mouroit, & qui demandoit à le voir devant que de mourir. Il courut, bien en peine de ſavoir ce que lui vouloit un homme qui ſe mouroit, & qui ne le connoiſſoit que du jour précédent. Mais la ſervante s'étoit trompée ; ayant ouï demander le comédien au pauvre moribond, elle

avoit pris la Rancune pour le Deſtin, qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin, quand la Rancune y arriva, & qui s'y étoit enfermé, ayant appris du prêtre qui l'avoit confeſſé, que le bleſſé avoit quelque choſe à lui dire, qu'il lui importoit de ſavoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure, que la Rappiniere revint de la ville, où il étoit allé dès le point du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que ſon valet ſe mouroit, qu'on ne lui pouvoit arrêter le ſang, parce qu'il avoit un gros vaiſſeau coupé, & qu'il avoit demandé à voir le comédien Deſtin devant que de mourir. Et l'a-t-il vu, demanda tout ému la Rappiniere ? On lui répondit qu'ils étoient enfermés enſemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de maſſue, & s'en courut tout tranſporté frapper à la porte de la chambre où Doguin ſe mouroit, au même tems que le Deſtin l'ouvroit pour avertir que l'on vînt ſecourir le malade qui venoit de tomber en foibleſſe. La Rappiniere lui demanda tout tronblé ce que lui vouloit ſon fou de valet. Je crois qu'il rêve, répondit

froidement le Deſtin ; car il m'a demandé cent fois pardon, & je ne penſe pas qu'il m'ait jamais offenſé : mais qu'on prenne garde à lui, car il ſe meurt. On s'approcha du lit de Doguin, ſur le point qu'il rendoit le dernier ſoupir, dont la Rappiniere parut plus gai que triſte. Ceux qui le connoiſſoient crurent que c'étoit à cauſe qu'il devoit les gages à ſon valet ; le ſeul Deſtin ſavoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-deſſus, deux hommes entrerent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ſes camarades, deſquels nous parlerons plus amplement au ſuivant chapitre.

CHAPITRE VII.

L'aventure des Brancards.

LE plus jeune des comédiens qui entrerent chez la Rappiniere, étoit valet de Deſtin. Il apprit de lui que le reſte de la troupe étoit arrivé, à la réſerve de mademoiſelle de l'Etoile, qui s'étoit démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, & qui vous a dit que nous y étions, lui demanda le Deſtin ? La peſte qui étoit à Alençon nous a empêchés d'y aller, & nous a arrêtés à Bonneſtable, répondit l'autre comédien, qui s'appelloit l'Olive; & quelques habitans de cette ville que nous avons trouvés, nous ont dit que vous avez joué ici, que vous vous étiez battus, & que vous aviez été bleſſé. Mademoiſelle de l'Etoile eſt fort en peine, & vous prie de lui envoyer un brancard. Le maître de l'hôtellerie voiſine, qui étoit venu-là au bruit de la mort de Dogain, dit qu'il y avoit un brancard chez lui; &,

pourvu qu'on le payât bien, qu'il ſeroit en état de partir ſur le midi, porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêterent le brancard à un écu, & des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappiniere ſe chargea d'obtenir du lieutenant-général permiſſion de jouer; &, ſur le midi, le Deſtin & ſes camarades prirent le chemin de Bonneſtable. Il faiſoit un grand chaud; la Rancune dormoit dans le brancard; l'Olive étoit monté ſur le cheval de derriere, & un valet de l'hôte conduiſoit celui de devant. Le Deſtin alloit de ſon pied, un fuſil ſur l'épaule, & ſon valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le Château-du-Loir juſqu'au village de Bonneſtable, où madeмoiſelle de l'Etoile s'étoit démis un pied, en deſcendant de cheval; quand deux hommes bien montés, & qui ſe cacherent le nez de leur manteau en paſſant auprès de Deſtin, s'approcherent du brancard, du côté qu'il étoit découvert; &, n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit, le mieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre: Je crois que tous les diables ſont aujour-

d'hui déchaînés contre moi, & ſe ſont déguiſés en brancard pour me faire enrager. Cela dit, il pouſſa ſon cheval à travers les champs, & ſon camarade le ſuivit. L'Olive appella le Deſtin, qui étoit un peu éloigné, & lui conta l'aventure, en laquelle il ne put rien comprendre, & dont il ne ſe mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du ſoleil avoit aſſoupi, alla planter le brancard dans un bourbier, où la Rancune penſa ſe répandre; les chevaux y briſerent leurs harnois, & il les en fallut tirer par le cou & par la queue, après qu'on les eût dételés. Ils ramaſſerent les débris du naufrage, & gagnerent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avoit beſoin de réparation; tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive & le valet de Deſtin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui ſe trouva dans le village. Là-deſſus, il arriva un autre brancard, conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta auſſi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre qui venoit

noit cent pas après du même côté. Je crois que tous les brancards de la province ſe ſont ici donné rendez-vous pour une affaire d'importance, ou pour un chapitre général, dit la Rancune, & je ſuis d'avis qu'ils commencent leur conférence ; car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas ſa part, dit l'hôteſſe ; & en effet ils en virent un quatrieme qui venoit du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous ai déja dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres ; jamais on ne vit tant de brancards enſemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt, étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé auſſi, dit le ſecond. Celui des comédiens dit la même choſe, & le dernier venu ajouta qu'il en avoit penſé être battu. Et pourquoi, lui demanda le Deſtin ? A cauſe, lui répondit-il, qu'ils en vouloient à une damoiſelle qui s'étoit démis un pied, & que nous avons menée au Mans. Je n'ai

jamais vu de gens ſi coleres ; ils ſe prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouvé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens ; & , en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils ſurent que la femme du ſeigneur du village, où mademoiſelle de l'Etoile s'étoit bleſſée, lui avoit rendu viſite, & l'avoit fait conduire au Mans avec grand ſoin. La converſation dura encore quelque tems avec les brancards, & ils ſurent les uns des autres qu'ils avoient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avoient vus. Le premier brancard portoit le curé de Domfront, qui venoit des eaux de Bellême, & paſſoit au Mans pour faire faire une conſultation de médecins ſur ſa maladie. Le ſecond portoit un gentilhomme bleſſé qui revenoit de l'armée. Les brancards ſe ſéparerent ; celui des comédiens, & celui du curé de Domfront, retournerent au Mans de compagnie, & les autres où ils avoient à aller. Le curé malade deſcendit en la même hôtellerie des comédiens, qui étoit la ſienne. Nous le laiſſerons re-

poſer dans ſa chambre, & verrons dans le ſuivant chapitre ce qui ſe paſſoit en celle des comédiens.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on verra pluſieurs choſes néceſſaires à ſavoir pour l'intelligence du préſent Livre.

LA troupe comique étoit compoſée de Deſtin, de l'Olive & de la Rancune, qui avoient chacun un valet prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi ces valets, il y en avoit quelques uns qui récitoient déja ſans rougir & ſans ſe défaire : celui de Deſtin entr'autres faiſoit aſſez bien, & entendoit aſſez ce qu'il diſoit, & avoit de l'eſprit. Mademoiſelle de l'Etoile & la fille de mademoiſelle de la Caverne récitoient les premiers rôles. La Caverne repréſentoit les reines & les meres, & jouoit à la farce. Ils avoient de plus un poëte, ou plutôt un auteur ; car

toutes les boutiques d'épiciers du royaume étoient pleines de ſes œuvres, tant en vers qu'en proſe. Ce bel-eſprit s'étoit donné à la troupe quaſi malgré elle ; & parce qu'il ne partageoit point, & mangeoit quelque argent avec les comédiens, on lui donnoit les derniers rôles, dont il s'acquittoit très-mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux comédiennes ; mais il étoit ſi diſcret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avoit pu découvrir encore laquelle des deux il devoit ſuborner, ſous eſpérance de l'immortalité. Il menaçoit les comédiens de quantité de pieces ; mais il leur avoit fait grace juſqu'alors. On ſavoit ſeulement par conjecture qu'il en faiſoit une intitulée Martin Luther, dont on avoit trouvé un cahier, qu'il avoit pourtant déſavoué, quoiqu'il fût de ſon écriture. Quand nos comédiens arriverent, la chambre des comédiennes étoit déja pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étoient déja refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous enſemble de la comédie, des bons vers, des auteurs & des romans ;

jamais on n'ouït plus de bruit en une chambre, à moins que d'y quereller. Le poëte, ſur tous les autres, environné de deux ou trois qui devoient être les beaux-eſprits de la ville, ſe mêloit de leur dire qu'il avoit vu Corneille, qu'il avoit fait la débauche avec Saint-Amant & Beys; & qu'il avoit perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiſelle de la Caverne & mademoiſelle Angélique, ſa fille, arrangeoient leurs hardes avec une auſſi grande tranquillité, que s'il n'y eût eu perſonne dans la chambre. Les mains d'Angélique étoient quelquefois ſerrées ou baiſées; car les provinciaux ſont fort endemenés & patineurs: mais un coup de pied dans l'os des jambes, un ſoufflet, ou coup de dent, ſelon qu'il étoit à propos, la délivroient bientôt de ces galans à toute outrance. Ce n'eſt pas qu'elle fût dévergondée; mais ſon humeur enjouée & libre l'empêchoit d'obſerver beaucoup de cérémonies; d'ailleurs elle avoit de l'eſprit, & étoit très-honnête fille. Mademoiſelle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire; il n'y avoit pas au monde une fille plus modeſte, & d'une

humeur plus douce ; & elle fut lors ſi complaiſante, qu'elle n'eut pas la force de chaſſer tous ces gracieux hors de ſa chambre, quoiqu'elle ſouffrît beaucoup au pied qu'elle s'étoit démis, & qu'elle eût grand beſoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée ſur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques, qu'on appelle pointes dans les provinces, & ſouriant bien ſouvent à des choſes qui ne lui plaiſoient gueres. Mais c'eſt une des grandes incommodités du métier, laquelle jointe à celle d'être obligée de pleurer & de rire, lorſque l'on a envie de faire toute autre choſe, diminue beaucoup le plaiſir qu'ont les comédiens, d'être quelquefois empereurs & impératrices, & être appellés beaux comme le jour, quand il s'en faut plus de la moitié, & jeune beauté, bien qu'ils ayent vieilli ſur le théâtre, & que leurs cheveux & leurs dents faſſent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet ; mais il faut les ménager, & les placer en divers endroits de mon livre pour diverſifier. Revenons à la pauvre

mademoiſelle de l'Etoile, obſédée de provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-impertinens, & entre leſquels il s'en trouvoit de nouvellement ſortis du collége. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf, avocat de profeſſion, qui avoit une petite charge, dans une petite juriſdiction voiſine. Depuis la mort de ſa petite femme, il avoit menacé les femmes de la ville de ſe remarier, & le clergé de la province de ſe faire prêtre, & même de ſe faire prélat à beaux ſermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute ſa vie; &, quoique l'étude aille à la connoiſſance de la vérité, il étoit menteur comme un valet, préſompteux & opiniâtre comme un pédant, & aſſez mauvais poëte pour être étouffé, s'il y avoit de la police dans le royaume. Quand le Deſtin & ſes compagnons entrerent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, une piece de ſa façon, intitulée les faits & geſtes de Charlemagne, en vingt-quatre

journées. Cela fit dreſſer les cheveux en la tête à tous les aſſiſtans ; & le Deſtin qui conſerva un peu de jugement, dans l'épouvante générale où la propoſition avoit mis la compagnie, lui dit en ſouriant, qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience devant le ſoupet. Eh bien, ce dit-il, je m'en vais vous conter une hiſtoire tirée d'un livre Eſpagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une piece dans les regles. On changea de diſcours deux ou trois fois, pour ſe garantir d'une hiſtoire que l'on croyoit devoir être une imitation de Peau d'Ane : mais le petit homme ne ſe rebuta point, & à force de recommencer ſon hiſtoire autant de fois que l'on l'interrompoit, il ſe fit donner audience, dont on ne ſe repentit point, parce que l'hiſtoire ſe trouva aſſez bonne, & démentit la mauvaiſe opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin ; c'étoit le nom du godenot. Vous allez voir cette hiſtoire dans le ſuivant chapitre, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a appriſe. Ce n'eſt donc pas Ragotin qui parle, c'eſt moi.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de l'Amante inviſible.

DON Carlos d'Aragon étoit un jeune gentilhomme de la maiſon dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de ſa perſonne dans les ſpectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple, aux noces de Philippe ſecond, troiſieme ou quatrieme, car je ne ſais pas lequel. Le lendemain d'une courſe de bague dont il avoit remporté l'honneur, le vice-roi permit aux dames d'aller par la ville déguiſées, & de porter des maſques à la Françoiſe pour la commodité des étrangeres, que ces réjouiſſances avoient attirées dans la ville. Ce jour-là don Carlos s'habilla le mieux qu'il put, & ſe trouva avec quantité d'autres tyrans des cœurs dans l'égliſe de la galanterie. On profane les égliſes en ces pays-là auſſi-bien qu'au nôtre, & le temple de Dieu ſert de rendez-vous aux godelureaux & aux coquettes, à la honte de ceux qui

ont la maudite ambition d'achalander leurs égliſes, & de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devroit donner ordre, & établir des chaſſe-godelureaux & des chaſſe-coquettes dans les égliſes, comme des chaſſe-chiens & des chaſſe-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le ſot qui s'en ſcandaliſe, que tout homme eſt ſot en ce bas monde, auſſi-bien que menteur, les uns plus, les autres moins ; & moi qui vous parle, peut-être plus ſot que les autres, quoique j'aie plus de franchiſe à l'avouer ; & que mon livre n'étant qu'un ramas de ſottiſes, j'eſpere que chaque ſot y trouvera un petit caractere de ce qu'il eſt, s'il n'eſt trop aveuglé de l'amour-propre. Don Carlos donc, pour reprendre mon conte, étoit dans une égliſe avec quantité d'autres gentilshommes Italiens & Eſpagnols, qui ſe miroient dans leurs belles plumes comme des paons, lorſque trois dames maſquées l'acoſterent au milieu de tous ces Cupidons déchaînés, l'une deſquelles lui dit ceci, ou quelque choſe qui en approche : Seigneur don Carlos, il y a une dame en cette

ville à qui vous êtes bien obligé : dans tous les combats de barriere & toutes les courſes de bague, elle vous a ſouhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit don Carlos, c'eſt que je l'apprends de vous, qui paroiſſez une dame de mérite ; & je vous avoue que ſi j'euſſe eſpéré que quelque dame ſe fût déclarée pour moi, j'aurois apporté plus de ſoin que je n'ai fait à mériter ſon approbation. La dame inconnue lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde ; mais qu'il avoit fait voir par ſes livrées de noir & de blanc, qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien ſu ce que ſignifioient les couleurs, répondit don Carlos ; mais je ſais bien que c'eſt moins par inſenſibilité que je n'aime point, que par la connoiſſance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils ſe dirent encore cent belles choſes que je ne vous dirai point, parce que je ne les ſais pas, & que je n'ai garde de vous en compoſer d'autres, de peur de faire tort à

don Carlos & à la dame inconnue, qui avoient bien plus d'eſprit que je n'en ai, comme j'ai ſu depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un & l'autre. Tant y a que la dame maſquée déclara à don Carlos, que c'étoit elle qui avoit eu inclination pour lui. Il demanda à la voir : elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore là, qu'elle en chercheroit les occaſions ; & que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de ſe trouver avec lui ſeul à ſeul, elle lui donnoit un gage. En diſant cela, elle découvrit à l'Eſpagnol la plus belle main du monde, & lui préſenta une bague, qu'il reçut, ſi ſurpris de l'aventure, qu'il oublia quaſi à lui faire la révérence, lorſqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes qui s'étoient éloignés de lui par diſcrétion, s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, & leur montra la bague qui étoit d'un prix aſſez conſidérable. Chacun dit là-deſſus ce qu'il en croyoit, & don Carlos demeura auſſi piqué de la dame inconnue, que s'il l'eût vue au viſage ; tant l'eſprit a de pouvoir ſur ceux qui en ont ! Il fut bien huit jours

ſans

ſans avoir de nouvelles de la dame ; & je n'ai jamais bien ſu s'il s'en inquiéta bien fort. Cependant il alloit tous les jours ſe divertir chez un capitaine d'infanterie, où pluſieurs hommes de condition s'aſſembloient ſouvent pour jouer. Un ſoir qu'il n'avoit point joué, & qu'il ſe retiroit de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé, il fut appellé par ſon nom, d'une chambre baſſe d'une grande maiſon. Il s'approcha de la fenêtre, qui étoit grillée, & reconnut à la voix, que c'étoit ſon amante inviſible, qui lui dit d'abord : Approchez-vous, don Carlos, je vous attends ici pour vider le différend que nous avions enſemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit don Carlos ; vous défiez avec inſolence, & vous vous cachez huit jours, pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en ſera tems, lui dit-elle : ce n'eſt point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous ; j'ai voulu vous connoître devant que de me laiſſer voir. Vous ſavez que dans les combats aſſignés, il ſe faut battre avec des armes pareilles : ſi votre cœur n'étoit pas

auſſi libre que le mien, vous vous batteriez avec avantage ; & c'eſt pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi, lui dit don Carlos ? Que nous ſommes aſſez l'un pour l'autre, répondit la dame inviſible. Don Carlos lui dit que la choſe n'étoit pas égale ; car, ajouta-t-il, vous me voyez, & ſavez qui je ſuis ; moi je ne vous vois point, & ne ſais qui vous êtes. Quel jugement penſez-vous que je puiſſe faire du ſoin que vous apportez à vous cacher ? On ne ſe cache guere quand on n'a que de bons deſſeins ; & on peut aiſément tromper une perſonne qui ne ſe tient pas ſur ſes gardes : mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous ſervez de moi pour donner de la jalouſie à un autre, je vous avertis que je n'y ſuis pas propre, & que vous ne devez pas vous ſervir de moi à autre choſe qu'à vous aimer. Avez-vous aſſez fait de jugemens téméraires, lui dit l'inviſible ? Ils ne ſont pas ſans apparence, répondit don Carlos. Sachez, lui dit-elle, que je ſuis très-véritable, que vous me reconnoîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons en-

ſemble, & que je veux que vous le ſoyiez auſſi. Cela eſt juſte, lui dit don Carlos; mais il eſt juſte auſſi que je vous voie, & que je ſache qui vous êtes. Vous le ſaurez bientôt, lui dit l'inviſible, & cependant eſpérez ſans impatience; c'eſt par-là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous aſſure, afin que votre galanterie ne ſoit pas ſans fondement & ſans eſpoir de récompenſe, que je vous égale en condition, & que j'ai aſſez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je ſuis jeune, que je ſuis plus belle que laide; & pour de l'eſprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert ſi j'en ai ou non. Elle ſe retira en achevant ces paroles, laiſſant don Carlos la bouche ouverte & prêt à répondre, ſi ſurpris de ſa bruſque déclaration, ſi amoureux d'une perſonne qu'il ne voyoit point, & ſi embarraſſé de ce procédé étrange, qui pouvoit aller à quelque tromperie, que, ſans ſortir d'une place, il fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens ſur une aventure ſi extraordinaire. Il ſavoit

bien qu'il y avoit pluſieurs princeſſes & dames de condition dans Naples ; mais il ſavoit bien auſſi qu'il y avoit force courtiſanes affamées, fort âpres après les étrangers, grandes friponnes, & d'autant plus dangereuſes, qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit ſoupé, & s'il ſe coucha ſans manger, comme font quelques faiſeurs de Romans, qui réglent toutes les heures du jour de leurs héros, les font lever de bon matin, conter leur hiſtoire juſqu'à l'heure du dîner, dîner fort légérement, & après dîner reprendre leur hiſtoire, ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout ſeuls, ſi ce n'eſt quand ils ont quelque choſe à dire aux arbres & aux rochers ; à l'heure de ſouper, ſe trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils ſoupirent & rêvent au lieu de manger, & puis s'en vont faire des châteaux en Eſpagne ſur quelque terraſſe qui regarde la mer, tandis qu'un écuyer révéle que ſon maître eſt un tel, fils d'un roi tel, & qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde ; & qu'encore qu'il ſoit pour lors le plus beau

des mortels, qu'il étoit encore toute autre choſe devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon hiſtoire, don Carlos ſe trouva le lendemain à ſon poſte. L'inviſible étoit déja au ſien. Elle lui demanda s'il n'avoit pas été bien embarraſſé de la converſation paſſée, & s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Don Carlos, ſans répondre à ſa demande, la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne ſe montrer point, puiſque les choſes étoient égales de part & d'autre, & que leur galanterie ne ſe propoſoit qu'une fin qui ſeroit approuvée de tout le monde. Le danger y eſt tout entier, comme vous le ſaurez avec le tems, lui dit l'inviſible; contentez-vous, encore un coup, que je ſuis véritable, & que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très-modeſte. Don Carlos ne la preſſa pas davantage. Leur converſation dura encore quelque tems; ils s'entre-donnerent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait, & ſe ſéparerent, avec promeſſe de part & d'autre de ſe trouver tous les jours à l'aſ-

ſignation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le vice-roi. Don Carlos eſpéra d'y reconnoître ſon inviſible, & tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maiſon où l'on lui donnoit de ſi favorables audiences. Il apprit des voiſins que la maiſon étoit à une vieille dame fort retirée, veuve d'un capitaine Eſpagnol, & qu'elle n'avoit ni filles ni nieces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que depuis la mort de ſon mari elle ne voyoit perſonne ; ce qui l'embarraſſa encore davantage. Don Carlos ſe trouva le ſoir chez le vice-roi, où vous pouvez penſer que l'aſſemblée fut fort belle. Il obſerva exactement entre toutes les dames de l'aſſemblée, qui pouvoit être ſon inconnue. Il fit converſation avec celles qu'il put joindre, & n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il ſe tint à la fille d'un marquis, de je ne ſais quel marquiſat ; car c'eſt la choſe du monde dont je voudrois le moins jurer, en un tems où tout le monde ſe marquiſe de ſoi-même, je veux dire de ſon chef. Elle étoit jeune & belle, & avoit bien quelque choſe du ton de voix de celle qu'il cherchoit ; mais à la

longue il trouva ſi peu de rapport entre ſon eſprit & celui de ſon inviſible, qu'il ſe repentit d'avoir en ſi peu de tems aſſez avancé ſes affaires auprès de cette belle perſonne, pour pouvoir croire ſans ſe flatter qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils danſerent ſouvent enſemble ; & le bal étant fini avec peu de ſatisfaction de don Carlos, il ſe ſépara de ſa captive, qu'il laiſſa toute glorieuſe d'avoir occupé ſeule, & en une ſi belle aſſemblée, un cavalier qui étoit envié de tous les hommes, & eſtimé de toutes les femmes. A la ſortie du bal ; il s'en alla à hâte en ſon logis prendre des armes, & de ſon logis à la fatale grille, qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Sa dame qui y étoit déja, lui demanda des nouvelles du bal, encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avoit danſé pluſieurs fois avec une fort belle perſonne, & qu'il l'avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-deſſus pluſieurs queſtions, qui découvrirent aſſez qu'elle étoit jalouſe. Don Carlos de ſon côté lui fit connoître qu'il avoit quelque ſcrupule de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au

bal, & que cela le faiſoit douter de ſa condition. Elle s'en apperçut, & pour lui remettre l'eſprit en repos, jamais elle ne fut ſi charmante, & elle le favoriſa autant que l'on le peut en une converſation qui ſe fait au travers d'une grille, juſqu'à lui promettre qu'elle lui ſeroit bientôt viſible. Ils ſe ſéparerent là-deſſus, lui fort en doute s'il la devoit croire, & elle un peu jalouſe de la belle perſonne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain, don Carlos étant allé ouïr la meſſe en je ne ſais quelle égliſe, préſenta de l'eau bénite à deux dames maſquées qui en vouloient prendre en même tems que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit, qu'elle ne recevoit point de civilité d'une perſonne à qui elle vouloit faire un éclairciſſement. Si vous n'êtes point trop preſſée, lui dit don Carlos, vous pouvez vous ſatisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle, lui répondit la dame inconnue. Elle s'y en alla la premiere, & don Carlos la ſuivit, fort en doute ſi c'étoit ſa dame, quoiqu'il la vît de même

taille, parce qu'il trouvoit quelque différence en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la chapelle. Toute la ville de Naples, ſeigneur don Carlos, eſt pleine de la haute réputation que vous y avez acquiſe depuis le peu de tems que vous y êtes, & vous y paſſez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve ſeulement étrange que vous ne vous ſoyiez point apperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition & de mérite qui ont pour vous une eſtime particuliere. Elles vous l'ont témoigné autant que la bienſéance le peut permettre ; & bien qu'elles ſouhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayiez pas reconnu par inſenſibilité, que ſi vous le diſſimuliez par indifférence. Il y en a une entre autres de ma connoiſſance qui vous eſtime aſſez pour vous avertir, au péril de tout ce qu'on en pourra dire, que vos aventures de nuit ſont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoiſſez point ; & puiſque votre maî-

treſſe ſe cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas aſſez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité, & de beaucoup d'eſprit, & qu'il ne ſe ſoit figuré une maîtreſſe toute adorable; mais, ſeigneur don Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement; défiez-vous d'une perſonne qui ſe cache, & ne vous engagez pas plus avant dans ces converſations nocturnes. Mais pourquoi me déguiſer davantage? C'eſt moi qui ſuis jalouſe de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; & puiſque je me ſuis déclarée, qui vais ſi bien lui rompre tous ſes deſſeins, que j'emporterai ſur elle une victoire que j'ai droit de lui diſputer; puiſque je ne lui ſuis point inférieure, ni en beauté, ni en richeſſes, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une perſonne aimable: profitez de l'avis ſi vous êtes ſage. Elle s'en alla en diſant ces dernieres paroles, ſans donner le tems à don Carlos de lui répondre. Il la voulut ſuivre; mais il trouva à la porte de l'égliſe un homme de condition

qui l'engagea en une converſation qui dura aſſez long-tems, & dont il ne ſe put défendre. Il rêva le reſte du jour à cette aventure, & ſoupçonna d'abord la demoiſelle du bal d'être la derniere dame maſquée qui lui étoit apparue : mais ſongeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'eſprit, & ſe ſouvenant que l'autre n'en avoit guere, il ne ſut plus ce qu'il en devoit croire, & ſouhaita quaſi de n'être point engagé avec ſon obſcure maîtreſſe, pour ſe donner tout entier à celle qui venoit de le quitter ; mais enfin venant à conſidérer qu'elle ne lui étoit pas plus connue que ſon inviſible, de qui l'eſprit l'avoit charmé dans les converſations qu'il avoit eues avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre, & ne ſe mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites, n'étant pas homme à être pouſſé par-là. Ce jour-là même il ne manqua pas de ſe trouver à ſa grille à l'heure accoutumée, & il ne manqua pas auſſi, au fort de la converſation qu'il eut avec ſon inviſible, d'être ſaiſi par quatre hommes maſqués, aſſez forts pour

le déſarmer, & le porter, quaſi à force de bras, dans un carroſſe qui les attendoit au bout de la rue. Je laiſſe à penſer au lecteur les injures qu'il leur dit, & les reproches qu'il leur fit, de l'avoir pris à leur avantage. Il eſſaya même de les gagner par promeſſes; mais au lieu de les perſuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, & à lui ôter tout-à-fait l'eſpérance de pouvoir s'aider de ſon courage & de ſa force. Cependant le carroſſe alloit toujours au grand trot de quatre chevaux. Il ſortit de la ville, &, au bout d'une heure, il entra dans une ſuperbe maiſon, d'où l'on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre maſcarades deſcendirent du carroſſe avec don Carlos, le tenant par-deſſous les bras, comme un ambaſſadeur introduit à ſaluer le grand ſeigneur. On le monta juſqu'au premier étage avec la même cérémonie, & là deux damoiſelles maſquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande ſalle, chacune un flambeau à la main. Les hommes maſqués le laiſſerent en liberté, & ſe retirerent après lui avoir fait une profonde révérence.

Il

Il y a apparence qu'ils ne lui laiſſerent ni piſtolet ni épée, & qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient priſe à le bien garder. Ce n'eſt pas qu'il ne fût fort civil ; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme ſurpris. Je ne vous dirai point ſi les flambeaux que tenoient les damoiſelles étoient d'argent ; c'eſt pour le moins : ils étoient plutôt de vermeil doré ciſelé, & la ſalle étoit la plus magnifique du monde, &, ſi vous voulez, auſſi-bien meublée que quelques appartemens de nos romans ; comme le vaiſſeau de Zelmandre dans le Polexandre, le palais d'Ibrahim dans l'illuſtre Baſſa, ou la chambre où le roi d'Aſſyrie reçut Mandane, dans le Cyrus, qui eſt ſans doute, auſſi-bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Repréſentez-vous donc ſi notre Eſpagnol ne fut pas bien étonné de ſe voir dans ce ſuperbe appartement, avec deux damoiſelles maſquées qui ne parloient point, & qui le conduiſirent dans une chambre voiſine, encore mieux meublée que la ſalle, où elles le laiſſerent tout ſeul.

S'il eût été de l'humeur de don Quichotte, il eût trouvé là de quoi s'en donner juſqu'aux gardes, & il ſe fût cru pour le moins Eſplandian ou Amadis ; mais notre Eſpagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en ſon hôtellerie ou auberge : il eſt vrai qu'il regretta beaucoup ſon inviſible, & que, ſongeant continuellement en elle, il trouva cette belle chambre plus triſte qu'une priſon, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où on l'avoit ſi bien logé, & ne douta point que la dame, qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'égliſe, ne fût la magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, & combien tôt elles exécutent leurs réſolutions ; & il ſe réſolut auſſi de ſon côté à attendre patiemment la fin de l'aventure, & de garder fidélité à ſa maîtreſſe de la grille, quelques promeſſes & quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque tems de-là, des officiers maſqués & fort bien vêtus vinrent mettre le couvert, & l'on ſervit enſuite le ſouper. Tout en

fut magnifique ; la muſique & les caſſolettes n'y furent pas oubliées ; & notre don Carlos, outre le ſens de l'odorat & de l'ouïe, contenta auſſi celui du goût, plus que je n'aurois penſé en l'état où il étoit : je veux dire qu'il ſoupa fort bien. Mais que ne peut un grand courage ? J'oubliois à vous dire que je crois qu'il ſe lava la bouche ; car j'ai ſu qu'il avoit grand ſoin de ſes dents. La muſique dura encore quelque tems après le ſouper ; &, tout le monde s'étant retiré, don Carlos ſe promena long-tems, rêvant à tous ces enchantemens, ou à autre choſe. Deux damoiſelles maſquées & un nain maſqué, après avoir dreſſé une ſuperbe toilette, le vinrent déshabiller, ſans ſavoir de lui s'il avoit envie de ſe coucher. Il ſe ſoumit à tout ce que l'on voulut : les damoiſelles firent la couverture & ſe retirerent ; le nain le déchauſſa ou débotta, & puis le déshabilla. Don Carlos ſe mit au lit, & tout cela ſans que l'on proférât la moindre parole de part & d'autre. Il dormit aſſez bien pour un amoureux ; les oiſeaux d'une voliere le réveillerent au point du jour :

le nain maſqué ſe préſenta pour le ſervir ; & lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi & le plus parfumé. Ne diſons point, ſi vous voulez, ce qu'il fit juſqu'au dîner, qui valut bien le ſoúper, & allons juſqu'à la rupture du ſilence que l'on avoit gardé juſqu'alors. Ce fut une damoiſelle maſquée qui le rompit, en lui demandant s'il auroit agréable de voir la maîtreſſe du palais enchanté. Il dit qu'elle ſeroit la bien venue. Elle entra bientôt après, ſuivie de quatre damoiſelles fort richement vêtues.

Telle n'eſt point la Cythérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre Eſpagnol n'avoit vu une perſonne de meilleure mine, que cette Urgande la déconnue. Il en fut ſi ravi, & ſi étonné en même tems, que toutes les révérences & les pas qu'il fit en lui donnant la main juſqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer, furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avoit vu de

beau dans la ſalle & dans la chambre dont je vous ai déja parlé, n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'il trouva en celle-ci ; & tout cela recevoit encore du luſtre de la dame maſquée. Ils paſſerent ſur la plus riche eſtrade que l'on ait jamais vue, depuis qu'il y a des eſtrades au monde. L'Eſpagnol y fut mis en un fauteuil, en dépit qu'il en eût ; & la dame s'étant aſſiſe ſur je ne ſais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix auſſi douce qu'un clavecin, en lui diſant à-peu-près ce que je vais vous dire : Je ne doute point, ſeigneur Don Carlos, que vous ne ſoyiez fort ſurpris de tout ce qui vous eſt arrivé depuis hier en ma maiſon ; & ſi cela n'a pas fait grand effet ſur vous, au moins aurez-vous vu par-là que je ſais tenir ma parole ; & par ce que j'ai déja fait, vous aurez pu juger de tout ce que je ſuis capable de faire. Peut être que ma rivale, par ſes artifices, & par le bonheur de vous avoir attaqué la premiere, s'eſt déja rendue maîtreſſe abſolue de la place que je lui diſpute en votre cœur ; mais une femme ne ſe rebute pas

du premier coup ; & ſi ma fortune, qui n'eſt pas à mépriſer, & tout ce que l'on peut poſſéder avec moi, ne vous peuvent perſuader de m'aimer, j'aurai la ſatisfaction de ne m'être point cachée par honte, ou par fineſſe, & d'avoir mieux aimé me faire mépriſer par mes défauts, que me faire aimer par mes artifices. En diſant ces dernieres paroles, elle ſe démaſqua, & fit voir à don Carlos les cieux ouverts, où, ſi vous voulez, le ciel en petit, la plus belle tête du monde, ſoutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée ; enfin tout cela joint enſemble, une perſonne toute divine. A la fraîcheur de ſon viſage, on ne lui eût pas donné plus de ſeize ans ; mais, à je ne ſais quel air galant & majeſtueux tout enſemble que les jeunes perſonnes n'ont pas encore, on connoiſſoit qu'elle pouvoit être en ſa vingtieme année. Don Carlos fut quelque tems ſans lui répondre, ſe fâchant quaſi contre ſa dame inviſible, qui l'empêchoit de ſe donner tout entier à la plus belle perſonne qu'il eût jamais vue, & héſitant en ce qu'il devoit dire & en

ce qu'il devoit faire. Enfin, après un combat intérieur, qui dura aſſez long-tems pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte réſolution de ne point lui cacher ce qu'il avoit dans l'ame; & ce fut ſans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponſe qu'il lui fit, que pluſieurs perſonnes ont trouvée bien crue. Je ne vous puis nier, madame, que je ne fuſſe trop heureux de vous plaire, ſi je le pouvois être aſſez pour vous pouvoir aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle perſonne du monde pour une autre, qui ne l'eſt peut-être que par mon imagination; mais, madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre affection, ſi vous m'aviez cru capable d'être infidele? & pourrois-je être fidele, ſi je vous pouvois aimer? Plaignez-moi donc, madame, ſans me blâmer, ou plutôt, plaignons-nous enſemble; vous, de ne pouvoir obtenir ce que vous deſirez; & moi, de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air ſi triſte, que la dame put aiſément remarquer qu'il parloit ſelon ſes véritables ſentimens. Elle n'oublia

rien de ce qui le pouvoit perſuader ; il fut ſourd à ſes prieres, & ne fut point touché de ſes larmes. Elle revint à la charge pluſieurs fois ; à bien attaqué, bien défendu. Enfin elle en vint aux injures & aux reproches, & lui dit

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

Et le laiſſa-là, non pas pour reverdir ; mais pour maudire cent fois ſon malheur, qui ne lui venoit que de trop bonnes fortunes. Une damoiſelle lui vint dire un peu après, qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traverſa tous ces beaux appartemens ſans trouver perſonne, juſqu'à l'eſcalier, au bas duquel il vit dix hommes maſqués qui gardoient la porte, armés de pertuiſanes & de carabines. Comme il traverſoit la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui étoit auſſi beau que le reſte de la maiſon, un de ces archers de la garde paſſa à côté de lui ſans le regarder, & lui dit, comme ayant peur d'être ouï, qu'un vieil gentilhomme

l'avoit chargé d'une lettre pour lui, & qu'il avoit promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allât de ſa vie, s'il étoit découvert ; mais qu'un préſent de vingt piſtoles, & la promeſſe d'autant, lui avoient fait tout haſarder. Don Carlos lui promit d'être ſecret, & entra vîtement dans le jardin pour lire cette lettre.

« DEPUIS que je vous ai perdu, vous » avez pu juger de la peine où je ſuis, » par celle où vous devez être, ſi vous » m'aimez autant que je vous aime. Enfin » je me trouve un peu conſolée, depuis » que j'ai découvert le lieu où vous êtes. » C'eſt la princeſſe Porcia qui vous a en- » levé ; elle ne conſidere rien quand il y » va de ſe contenter, & vous n'êtes pas » le premier Renaud de cette dangereuſe » Armide. Mais je romprai tous ſes en- » chantemens, & vous tirerai bientôt » d'entre ſes bras, pour vous donner en- » tre les miens ce que vous méritez, ſi » vous êtes auſſi conſtant que je le ſou- » haite. »

LA DAME INVISIBLE.

Don Carlos fut ſi ravi d'apprendre des nouvelles de ſa dame, dont il étoit véritablement amoureux, qu'il baiſa cent fois la lettre, & revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée, pour le récompenſer d'un diamant qu'il avoit au doigt. Il ſe promena encore quelque tems dans le jardin, ne ſe pouvant aſſez étonner de cette princeſſe Porcia, dont il avoit ſouvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche, & pour être de l'une des meilleures maiſons du royaume; & comme il étoit fort vertueux, il conçut une telle averſion pour elle, qu'il réſolut, au péril de ſa vie, de faire tout ce qu'il pourroit pour ſe tirer hors de ſa priſon. Au ſortir du jardin, il trouva une damoiſelle démaſquée, car on ne ſe maſquoit plus dans le palais, qui lui venoit demander s'il auroit agréable que ſa maîtreſſe mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laiſſe à penſer s'il dit qu'elle ſeroit la bien venue. On ſervit quelque tems après pour ſouper ou pour dîner; car je ne me ſouviens plus lequel ce doit être. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit que la

Cythérée ; il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diverſifier, plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table, & fit paroître tant d'eſprit à l'Eſpagnol, qu'il eut un ſecret déplaiſir de voir en une dame de ſi grande condition, tant d'excellentes qualités ſi mal employées. Il ſe contraignit le mieux qu'il put pour paroître de belle humeur, quoiqu'il ſongeât continuellement en ſon inconnue, & qu'il brûlât d'un violent deſir de ſe revoir à ſa grille. Auſſi-tôt que l'on eut deſſervi, on les laiſſa ſeuls ; & don Carlos ne parlant point, ou par reſpect, ou pour obliger la dame de parler la premiere, elle rompit le ſilence en ces termes : Je ne ſais ſi je dois eſpérer quelque choſe de la gaîté que je penſe avoir remarquée ſur votre viſage, & ſi le mien que je vous ai fait voir ne vous a point ſemblé aſſez beau, pour vous faire douter ſi celui que l'on vous cache eſt plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguiſé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous vous puiſſiez repen-

tir de l'avoir reçu ; &, quoiqu'une perſonne accoutumée à recevoir des prieres, ſe puiſſe aiſément offenſer d'un refus, je n'aurai aucun reſſentiment de celui que j'ai déja reçu de vous, pourvu que vous le répariez, en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre inviſible. Faites-moi donc ſavoir votre derniere réſolution, afin que ſi elle n'eſt pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raiſons aſſez fortes pour combattre celles que je penſe avoir eues de vous aimer. Don Carlos attendit quelque tems qu'elle reprît la parole ; & voyant qu'elle ne parloit plus, & que les yeux baiſſés contre terre, elle attendoit l'arrêt qu'il alloit prononcer, il ſuivit la réſolution qu'il avoit déja priſe de lui parler franchement, & de lui ôter toute ſorte d'eſpérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comment il s'y prit : Madame, devant que de répondre à ce que vous voulez ſavoir de moi, il faut qu'avec la même franchiſe que vous voulez que je parle, vous me découvriez ſincérement vos ſentimens ſur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une perſonne

ſonne à vous aimer, ajouta-t-il, & que par toutes les faveurs que peut accorder une dame, ſans faire tort à ſa vertu, vous l'euſſiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche & le plus traître de tous les hommes, s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis ? Et ne ſerois-je pas ce lâche & ce traître, ſi je quittois pour vous une perſonne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme pour la convaincre ; mais elle ne lui en donna pas le tems : elle ſe leva bruſquement, en lui diſant qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſa conſtance, quoiqu'elle fût ſi contraire à ſon repos ; qu'elle le remettoit en liberté ; & que, s'il la vouloit obliger, il attendroit que la nuit fût venue, pour s'en retourner de la même façon qu'il étoit venu. Elle tint ſon mouchoir devant ſes yeux tandis qu'elle parla, comme pour cacher ſes larmes, & laiſſa l'Eſpagnol un peu interdit, & pourtant ſi ravi de joie de ſe voir en liberté, qu'il n'eût pu la cacher, quand il eût été le plus

grand hypocrite du monde ; & je crois que ſi la dame y eût pris garde, elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne ſais ſi la nuit fut longue à venir ; car, comme je vous ai déja dit, je ne prends plus la peine de remarquer ni les tems, ni les heures : vous ſaurez ſeulement qu'elle vint, & qu'il ſe mit en un caroſſe fermé, qui le laiſſa en ſon logis après un aſſez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde, ſes valets penſerent mourir de joie quand ils le virent, & l'étoufferent à force de l'embraſſer ; mais ils n'en jouirent pas long-tems. Il prit des armes, & accompagné de deux des ſiens, qui n'étoient pas gens à ſe laiſſer battre, il alla vîte à ſa grille, & ſi vîte, que ceux qui l'accompagnoient eurent bien de la peine à le ſuivre. Il n'eut pas plutôt fait le ſignal accoutumé, que ſa déité inviſible ſe communiqua à lui. Ils ſe dirent mille choſes ſi tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y penſe. Enfin, l'inviſible lui dit qu'elle venoit de recevoir un déplaiſir ſenſible dans la maiſon où elle étoit, qu'elle avoit envoyé querir un ca-

roſſe pour en ſortir ; &, parce qu'il ſeroit long-tems à venir, & que le ſien pourroit être plus tôt prêt, qu'elle le prioit de l'envoyer querir, pour la mener en un lieu où elle ne lui cacheroit plus ſon viſage. L'Eſpagnol ne ſe fit pas dire la choſe deux fois ; il courut comme un fou à ſes gens, qu'il avoit laiſſés au bout de la rue, & envoya querir ſon caroſſe. Le caroſſe venu, l'inviſible tint ſa parole, & ſe mit dedans avec lui. Elle conduiſit le caroſſe elle-même, enſeignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre, & le fit arrêter auprès d'une grande maiſon, dans laquelle il entra à la lueur de pluſieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand eſcalier dans une ſalle haute, où il ne fut pas ſans inquiétude, voyant qu'elle ne ſe démaſquoit point encore. Enfin, pluſieurs demoiſelles richement parées les étant venues recevoir chacune un flambeau à la main, l'inviſible ne le fut plus ; &, ôtant ſon maſque, fit voir à don Carlos que la dame de la grille & la princeſſe Porcia n'étoient qu'une même perſonne.

Je ne vous repréſenterai point l'agréable ſurpriſe de don Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avoit enlevé une ſeconde fois pour ſavoir ſa derniere réſolution ; que la dame de la grille lui avoit cédé les prétentions qu'elle avoit ſur lui ; & ajouta enſuite cent choſes auſſi galantes que ſpirituelles. Don Carlos ſe jetta à ſes pieds, embraſſa ſes genoux, & lui penſa manger les mains à force de les baiſer ; s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on eſt trop aiſe. Après que ces premiers tranſports furent paſſés, il ſe ſervit de tout ſon eſprit & de toute ſa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de ſa maîtreſſe, & s'en acquitta en des façons de parler ſi avantageuſes pour elle, qu'elle en fut encore plus aſſurée de ne s'être point trompée en ſon choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre perſonne qu'à elle-même, d'une choſe ſans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer, & qu'elle ne ſe fût jamais donnée à un homme moins conſtant que lui. Là-deſſus, les parens de la princeſſe Porcia ayant été

avertis de ſon deſſein, arriverent. Comme ils étoient des principaux du royaume, & don Carlos homme de condition, on n'avoit pas eu grand'peine à avoir diſpenſe de l'archevêque pour leur mariage. Ils furent mariés la même nuit par le curé de la paroiſſe, qui étoit un bon prêtre, & grand prédicateur; &, cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils ſe leverent bien tard le lendemain; ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le vice-roi, qui étoit proche parent de don Carlos, fut ſi aiſe, que les réjouiſſances publiques recommencerent dans Naples, où l'on parle encore de dom Carlos d'Aragon, & de ſon amante inviſible.

CHAPITRE X.

Comment Ragotin eut un coup de buſc ſur les doigts.

L'HISTOIRE de Ragotin fut ſuivie de l'applaudiſſement de tout le monde ; il en devint auſſi fier que ſi elle eût été de ſon invention ; & cela ajouté à ſon orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas ; & s'approchant des comédiennes, leur prit les mains ſans leur conſentement, voulut un peu patiner ; galanterie provinciale, qui tient plus du ſatyre que de l'honnête homme. Mademoiſelle de l'Etoile ſe contenta de retirer ſes mains blanches d'entre les ſiennes craſſeuſes & velues ; & ſa compagne, mademoiſelle Angélique, lui déchargea un grand coup de buſc ſur les doigts. Il les quitta ſans rien dire, tout rouge de dépit & de honte ; & rejoignit la compagnie, où chacun parloit de toute ſa force, ſans entendre ce que diſoient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il hauſſa ſa voix,

pour leur demander ce qu'ils diſoient de ſon hiſtoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'étoit pas à lui plutôt qu'à un autre, puiſqu'il l'avoit priſe dans un livre ; & en diſant cela il en fit voir un qui ſortoit à demi hors de la pochette de Ragotin, & s'en ſaiſit bruſquement. Ragotin lui égratigna toutes les mains pour le ravoir : mais, malgré Ragotin, il le mit entre les mains d'un autre, que Ragotin ſaiſit auſſi vainement que le premier, le livre ayant déja convolé en troiſieme main. Il paſſa de la même façon en cinq ou ſix mains différentes, leſquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant alongé cinq ou ſix fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes & égratigné autant de mains, & le livre ſe promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin qui vit que tout le monde s'éclatoit de rire à ſes dépens, ſe jeta tout furieux ſur le premier auteur de ſa confuſion, & lui donna quelques coups de poing dans le ventre & dans les cuiſſes, ne pouvant

pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avoient l'avantage du lieu, tomberent à plomb cinq ou ſix fois ſur le haut de ſa tête, & ſi peſamment, qu'elle entra dans ſon chapeau juſqu'au menton, dont le pauvre petit homme eut le ſiége de la raiſon ſi ébranlé, qu'il ne ſavoit plus où il étoit. Pour dernier accablement, ſon adverſaire, en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir ſur le cul aux pieds des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Repréſentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui ſeul que tous les barbiers du royaume, en un tems où il ſe faiſoit tout blanc de ſon épée, c'eſt-à-dire de ſon hiſtoire, & devant des comédiennes dont il vouloit devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignoroit encore laquelle lui touchoit le plus au cœur. En vérité, ſon petit corps tombé ſur le cul témoigna ſi bien la fureur de ſon ame, par les divers mouvemens de ſes bras & de ſes jambes, qu'encore que l'on ne pût voir ſon viſage, à cauſe que ſa tête étoit em-

boîtée dans ſon chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à propos de ſe joindre enſemble, & de faire comme une barriere entre Ragotin & celui qui l'avoit offenſé, que l'on fit ſauver, tandis que les charitables comédiennes releverent le petit homme, qui hurloit cependant comme un taureau, dans ſon chapeau, parce qu'il lui bouchoit les yeux & la bouche, & lui empêchoit la reſpiration. La difficulté fut de lui ôter. Il étoit en forme de pot de beurre, & l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu ſait ſi une tête qui y étoit entrée de force, & dont le nez étoit très-grand, en pouvoit ſortir comme elle y étoit entrée. Ce malheur là fut cauſe d'un grand bien; car vraiſemblablement il étoit au plus haut point de ſa colere, qui eût ſans doute produit un effet digne d'elle, ſi ſon chapeau qui le ſuffoquoit, ne l'eût fait ſonger à ſa conſervation, plutôt qu'à la déſtruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le ſecourût, car il ne pouvoit parler: mais quand on vit qu'il portoit vainement ſes mains tremblantes à ſa tête, pour ſe la mettre en liberté, & qu'il frappoit des

pieds contre le plancher, de rage qu'il avoit de ſe rompre inutilement les ongles, on ne ſongea plus qu'à le ſecourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent ſi violens, qu'il crut qu'on lui vouloit arracher la tête : enfin, n'en pouvant plus, il fit ſigne avec les doigts qu'on coupât ſon habillement de tête avec des ciſeaux. Mademoiſelle de la Caverne détacha ceux de ſa ceinture, & la Rancune, qui fut opérateur de cette belle cure, après avoir fait ſemblant de faire l'inciſion vis-à-vis du viſage, ce qui ne lui fit pas une petite peur, fendit le feutre par derriere la tête depuis le bas juſqu'en haut. Auſſi-tôt que l'on eut donné l'air à ſon viſage, toute la compagnie s'éclata de rire de le voir auſſi bouffi que s'il eût été prêt à crever pour la quantité d'eſprits qui lui étoient montés au viſage ; & de plus, de ce qu'il avoit le nez écorché. La choſe en fut pourtant demeurée là, ſi un méchant railleur ne lui eût dit qu'il lui falloit faire rentraire ſon chapeau. Cet avis hors de ſaiſon ralluma ſi bien ſa colere, qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte, qu'il ſaiſit

un des chenets de la cheminée, & faiſant ſemblant de le jeter au travers de toute la troupe, cauſa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils ſe preſſerent ſi fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put ſortir, encore fut-ce en tombant, ſes jambes éperonnées s'étant embarraſſées dans celles des autres. Ragotin ſe mit à rire à ſon tour ; ce qui raſſura tout le monde : on lui rendit ſon livre, & les comédiens lui prêterent un vieil chapeau. Il s'emporta furieuſement contre celui qui l'avoit ſi maltraité ; mais comme il étoit plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque choſe de rare, qu'il vouloit faire une comédie de ſon hiſtoire, & que de la façon qu'il la traiteroit, il étoit aſſuré d'aller d'un ſeul ſaut où les autres poëtes n'étoient parvenus que par degrés. Le Deſtin lui dit que l'hiſtoire qu'il avoit contée étoit fort agréable, mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin ; ma mere étoit filleule du poëte Garnier,

& moi qui vous parle, j'ai encore chez moi ſon écritoire. Le Deſtin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en viendroit pas à ſon honneur. Et qu'y trouvez-vous de ſi difficile, lui demanda Ragotin ? que l'on n'en peut faire une comédie dans les regles, ſans beaucoup de fautes contre la bienſéance, & contre le jugement, répondit le Deſtin. Un homme comme moi peut faire des regles quand il voudra, dit Ragotin. Conſidérez, je vous prie, ajouta-t-il, ſi ce ne ſeroit pas une choſe nouvelle & magnifique tout enſemble, de voir un grand portail d'égliſe au milieu d'un théâtre, devant lequel une vingtaine de cavaliers, tant plus que moins, avec autant de damoiſelles, feroient mille galanteries ; cela raviroit tout le monde. Je ſuis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienſéance ou les bonnes mœurs, & c'eſt pour cela que je ne voudrois pas faire parler mes acteurs au-dedans de l'égliſe. Le Deſtin l'interrompit pour lui demander où ils pourroient trouver tant de cavaliers & tant de dames. Et comment fait-on dans les colleges, où l'on

l'on fait des batailles, dit Ragotin ? J'ai joué à la Fleche la déroute du pont de Cé, ajouta-t-il ; plus de cent ſoldats du parti de la reine mere parurent ſur le théâtre, ſans ceux de l'armée du roi, qui étoient encore en plus grand nombre ; & il me ſouvient qu'à cauſe d'une grande pluie qui troubla la fête, on diſoit que toutes les plumes de la nobleſſe du pays, que l'on avoit empruntées, n'en releveroient jamais. Deſtin, qui prenoit plaiſir à lui faire dire des choſes ſi judicieuſes, lui repartit que les colleges avoient aſſez d'écoliers pour cela ; & pour eux, qu'ils n'étoient que ſept ou huit quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien, comme vous ſavez, ſe mit du côté de Ragotin, pour aider à le jouer, & dit à ſon camarade qu'il n'étoit pas de ſon avis, qu'il étoit plus vieux comédien que lui, qu'un portail d'égliſe ſeroit la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue ; & pour la quantité néceſſaire de cavaliers & de dames, qu'on en loueroit une partie, & l'autre ſeroit faite de carton. Ce bel expédient de carton de la

Rancune fit rire toute la compagnie ; Ragotin en rit auſſi, & jura qu'il le ſavoit bien, mais qu'il ne l'avoit pas voulu dire. Et le caroſſe, ajouta-t-il, quelle nouveauté ſeroit-ce en une comédie ? J'ai fait autrefois le chien de Tobie, & je fis ſi bien, que toute l'aſſiſtance en fut ravie : & pour moi, continua-t-il, ſi l'on doit juger des choſes par l'effet qu'elles font dans l'eſprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pyrame & Thysbé, je n'ai pas tant été touché de la mort de Pyrame, qu'effrayé du lion. La Rancune appuya les raiſons de Ragotin par d'autres auſſi ridicules, & ſe mit par-là ſi bien en ſon eſprit, que Ragotin l'emmena ſouper avec lui. Tous les autres importuns laiſſerent auſſi les comédiens en liberté, qui avoient plus envie de ſouper, que d'entretenir les fainéans de la ville.

CHAPITRE XI.

Qui contient ce que vous verrez, ſi vous prenez la peine de le lire.

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret, où il ſe fit donner tout ce qu'il y avoit de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cauſe que ſon ordinaire n'étoit pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires ; & je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, & que j'ai des choſes à écrire qui ſont bien d'une autre conſéquence. La Rancune, qui étoit homme de grand diſcernement, qui connoiſſoit d'abord ſon monde, ne vit pas plutôt ſervir deux perdrix & un chapon pour deux perſonnes, qu'il ſe douta que Ragotin ne le traitoit pas ſi bien pour ſon ſeul mérite, ou pour le payer de la complaiſance qu'il avoit eue pour lui, en ſoutenant que ſon hiſtoire étoit un beau ſujet de théâtre, mais qu'il avoit

quelqu'autre deſſein. Il ſe prépara donc à ouïr quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame, & continua à parler de ſon hiſtoire. Il récita force vers ſatyriques qu'il avoit faits contre la plupart de ſes voiſins, contre des cocus qu'il ne nommoit point, & contre des femmes. Il chanta des chanſons à boire, & lui montra quantité d'anagrammes; car d'ordinaire les rimailleurs, par de ſemblables productions de leur eſprit mal-fait, commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gâter; il exagéra tout ce qu'il ouït, en levant les yeux au ciel; il jura, comme un homme qui perd, qu'il n'avoit jamais rien vu de plus beau, & fit même ſemblant de s'arracher les cheveux, tant il étoit tranſporté. Il lui diſoit de tems en tems: Vous êtes bien malheureux & nous auſſi, que vous ne vous donnez tout entier au théâtre; dans deux ans, on ne parleroit non plus de Corneille, que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne ſais ce que c'eſt que de flatter, ajouta-t-il; mais, pour vous donner

courage, il faut que je vous avoue qu'en vous voyant, j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte ; & vous pouvez ſavoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guere ; je ſens un poëte d'une demi-lieue loin : auſſi, d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme ſi je vous avois nourri. Ragotin avaloit cela doux comme du lait, conjointement avec pluſieurs verres de vin qui l'enivroient encore plus que les louanges de la Rancune, qui de ſon côté mangeoit & buvoit d'une grande force, s'écriant de tems en tems : Au nom de Dieu, monſieur Ragotin, faites profiter le talent ; encore un coup, vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas, & nous auſſi. Je brouille un peu de papier auſſi-bien que les autres ; mais ſi je faiſois des vers auſſi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire, je ne ſerois pas réduit à tirer le diable par la queue, & je vivrois de mes rentes auſſi-bien que Mondori. Travaillez donc, monſieur Ragotin, travaillez ; & ſi, dès cet hiver, nous ne jettons de la poudre aux yeux de

meſſieurs de l'hôtel de Bourgogne & du Marais, je veux ne monter jamais ſur le théâtre, que je ne me rompe un bras ou une jambe; après cela, je n'ai plus rien à dire, & buvons. Il tint ſa parole; &, ayant donné double charge à un verre, il porta la ſanté de monſieur Ragotin à monſieur Ragotin même, qui lui fit raiſon, & renvia de la ſanté des comédiennes, qu'il but tête nue, & avec un ſi grand tranſport, qu'en remettant ſon verre ſur la table, il en rompit la patte ſans s'en aviſer; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redreſſer, penſant l'avoir mis lui-même ſur le côté. Enfin il le jetta par-deſſus ſa tête, & tira la Rancune par le bras afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir caſſé un verre. Il fut un peu attriſté de ce que la Rancune n'en rit point; mais, comme je vous ai déja dit, il étoit plutôt animal envieux, qu'animal riſible. La Rancune lui demanda ce qu'il diſoit de leurs comédiennes; le petit homme rougit ſans lui répondre; & la Rancune lui demandant encore la même choſe, enfin bégayant,

rougiſſant, & s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaiſoit infiniment. Et laquelle, lui dit la Rancune ? Le petit homme étoit ſi troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit ; je ne ſais. Ni moi auſſi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, & lui fit ajouter, tout interdit, c'eſt . . . c'eſt . . . il répéta quatre ou cinq fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit : Vous avez raiſon, c'eſt une fort belle fille ; cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, & peut-être qu'il n'en ſavoit rien encore, & qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin la Rancune lui nommant mademoiſelle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux ; &, pour moi, je crois que s'il lui eût nommé Angélique, ou ſa mere la Caverne, qu'il eût oublié le coup de buſc de l'une & l'âge de l'autre, & ſe ſeroit donné corps & ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le bouquin avoit la conſcience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit paſſer une partie de ſa

confuſion, & en but un autre de ſon côté, après lequel il lui dit, parlant bas par myſtere, & regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût perſonne : Vous n'êtes pas bleſſé à mort, & vous vous êtes adreſſé à un homme qui vous peut guérir, pourvu que vous le puiſſiez croire, & que vous ſoyiez ſecret ; ce n'eſt pas que vous n'entrepreniez une choſe bien difficile : mademoiſelle de l'Etoile eſt une tigreſſe, & ſon frere Deſtin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous reſſemblent, & je ſais bien ce que je ſais faire : achevons notre vin, & demain il fera jour. Un verre de vin, bu de part & d'autre, interrompit quelque tems leur converſation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ſes perfections & ſes richeſſes, & dit à la Rancune qu'il avoit un neveu commis d'un financier ; que ce neveu avoit fait une grande amitié avec le partiſan la Raillerie, durant le tems qu'il avoit été au Mans pour établir une maltôte, & voulut faire eſpérer à la Rancune de lui faire donner une penſion, pareille à celle des comédiens du roi, par

le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que s'il avoit des parens qui euſſent des enfans, il leur feroit donner des bénéfices, parce que ſa niece avoit épouſé le frere d'une femme qui étoit entretenue du maître-d'hôtel d'un abbé de la province, qui avoit de bons bénéfices à ſa collation. Tandis que Ragotin contoit ſes proueſſes, la Rancune, qui s'étoit altéré à force de boire, ne faiſoit autre choſe qu'emplir les deux verres, qui étoient vidés en même tems, Ragotin n'oſant rien refuſer de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils s'emplirent. La Rancune n'en fut que plus ſérieux, ſelon ſa coutume, & Ragotin en fut ſi hébêté & ſi penſant, qu'il ſe pencha ſur la table, & s'y endormit. La Rancune appella une ſervante pour ſe faire dreſſer un lit, parce qu'on étoit couché à ſon hôtellerie. La ſervante lui dit qu'il n'y auroit point de danger d'en dreſſer deux, & qu'en l'état où étoit monſieur Ragotin, il n'avoit pas beſoin d'être veillé. Il ne veilloit pas cependant; & jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des

draps à deux lits, de trois qui étoient dans la chambre, ſans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la ſervante, & menaça de la battre, quand elle l'avertit que ſon lit étoit prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans ſa chaiſe devers le feu, que l'on avoit allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, & ſe laiſſa déshabiller ſans rien dire. On le monta ſur ſon lit le mieux que l'on put, & la Rancune ſe mit dans le ſien, après avoir fermé la porte. A une heure de-là, Ragotin ſe leva, & ſortit hors de ſon lit, je n'ai pas bien ſu pourquoi. Il s'égara ſi bien dans la chambre, qu'après en avoir renverſé tous les meubles, & s'être renverſé lui-même pluſieurs fois, ſans pouvoir trouver ſon lit, enfin il trouva celui de la Rancune, & l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit; je cherche mon lit, dit Ragotin. Il eſt à la main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite, & s'alla fourrer entre la couverture & la paillaſſe du troiſieme, qui n'avoit ni matelas ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paiſiblement. La

Rançune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne ſi c'étoit par mortification qu'il avoit quitté ſon lit pour dormir ſur une paillaſſe ; Ragotin ſoutint qu'il ne s'étoit point levé, & qu'aſſurément il revenoit des eſprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier, qui prit le parti de ſa maiſon, & le menaça de le mettre en juſtice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop long-tems que je vous ennuie de la débauche de Ragotin ; retournons à l'hôtellerie des comédiens.

CHAPITRE XII.

Combat de nuit.

JE ſuis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole, que s'il eſt ſcandaliſé de toutes les badineries qu'il a vues juſques ici dans le préſent livre, il fera fort bien de n'en pas lire davantage ; car, en conſcience, il n'y verra pas d'autres

TAYLOR INST. OXFORD

choſes, quand le livre ſeroit auſſi gros que le Cyrus ; & ſi parce qu'il a déja vu, il a de la peine à ſe douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en ſuis logé là auſſi bien que lui ; qu'un chapitre attire l'autre, & que je fais dans mon livre, comme ceux qui mettent la bride ſur le col de leurs chevaux, & les laiſſent aller ſur leur bonne-foi. Peut-être auſſi que j'ai un deſſein arrêté, & que ſans emplir mon livre d'exemples à imiter par des peintures d'actions & de choſes tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'inſtruirai en divertiſſant de la même façon qu'un ivrogne donne de l'averſion pour ſon vice, & peut quelquefois donner du plaiſir par les impertinences que lui fait faire ſon ivrognerie. Finiſſons la moralité, & reprenons nos comédiens, que nous avons laiſſés dans l'hôtellerie. Auſſi-tôt que leur chambre fut débarraſſée, & que Ragotin eut emmené la Rancune, le portier qu'ils avoient laiſſé à Tours, entra dans l'hôtellerie, conduiſant un cheval chargé de bagage. Il ſe mit à table avec eux, & par ſa relation, & par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on ſut de quelle façon l'intendant

dant de la province ne leur avoit pu faire de mal, ayant lui-même bien eu de la peine à ſe retirer des mains du peuple, lui & ſes fuſiliers. Le Deſtin conta à ſes camarades de quelle façon il s'étoit ſauvé avec ſon habit à la Turque, dont il penſoit repréſenter le Soliman de Mairet; & qu'ayant appris que la peſte étoit à Alençon, il étoit venu au Mans avec la Caverne & la Rancune, en l'équipage que l'on a pu voir dans le commencement de ces très-véritables & très-peu héroïques aventures. Mademoiſelle de l'Etoile leur apprit auſſi les aſſiſtances qu'elle avoit reçues d'une dame de Tours, dont le nom n'eſt pas venu à ma connoiſſance, & comme par ſon moyen elle avoit été conduite juſqu'à un village proche de Bonneſtable, où elle s'étoit démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe étoit au Mans, elle s'y étoit fait porter dans la litiere de la dame du village, qui la lui avoit libéralement prêtée. Après le ſouper, le Deſtin ſeul demeura dans la chambre des dames. La Caverne l'aimoit comme ſon propre fils : mademoiſelle de

l'Etoile ne lui étoit pas moins chere, & Angélique, ſa fille & ſon unique héritiere, aimoit le Deſtin & l'Etoile comme ſon frere & ſa ſœur. Elle ne ſavoit pas encore au vrai ce qu'ils étoient, & pourquoi ils faiſoient la comédie : mais elle avoit bien reconnu, quoiqu'ils s'appellaſſent mon frere & ma ſœur, qu'ils étoient plus grands amis que proches parens ; que le Deſtin vivoit avec l'Etoile dans le plus grand reſpect du monde ; qu'elle étoit fort ſage ; & que ſi le Deſtin avoit bien de l'eſprit, & faiſoit voir qu'il avoit été bien élevé, mademoiſelle de l'Etoile paroiſſoit plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si le Deſtin & l'Etoile étoient aimés de la Caverne & de ſa fille, ils s'en rendoient dignes par une amitié réciproque qu'ils avoient pour elles, & ils n'y avoient pas beaucoup de peine, puiſqu'elles méritoient d'être aimées autant que comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt que faute de mérite, elles n'euſſent jamais eu l'honneur de monter ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais, qui ſont & l'un & l'autre le *non plus ultrà* des

comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots latins, (à qui je n'ai pu refuſer place ici, tant ils ſe ſont préſentés à propos) ſe les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digreſſion, le Deſtin & & l'Etoile ne ſe cacherent point des deux comédiennes pour ſe careſſer après une longue abſence. Ils s'exprimerent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Le Deſtin apprit à mademoiſelle de l'Etoile, qu'il croyoit avoir vu la derniere fois qu'ils avoient repréſenté à Tours, leur ancien perſécuteur ; qu'il l'avoit diſcerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il ſe cachât le viſage de ſon manteau ; & que pour cette raiſon-là il s'étoit mis un emplâtre ſur le viſage à la ſortie de Tours, pour ſe rendre méconnoiſſable à ſon ennemi, ne ſe trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en étoit attaqué la force à la main. Il lui apprit enſuite le grand nombre de brancards qu'ils avoient trouvés en allant au-devant d'elle, & qu'il ſe trompoit fort ſi leur même ennemi n'étoit un homme inconnu qui avoit exactement viſité les

brancards, comme l'on a pu voir dans le ſeptieme chapitre. Tandis que le Deſtin parloit, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes : Deſtin en fut extrêmement touché ; &, après l'avoir conſolée le mieux qu'il put, il ajouta que ſi elle vouloit lui permettre d'apporter autant de ſoin à chercher leur ennemi commun, qu'il en avoit eu juſques alors à l'éviter, elle ſe verroit bientôt délivrée de ſes perſécutions, ou qu'il y perdroit la vie. Ces dernieres paroles l'affligerent encore davantage ; le Deſtin n'eut pas l'eſprit aſſez fort pour ne s'affliger pas auſſi ; & la Caverne & ſa fille, très-pitoyables de leur naturel, s'affligerent par complaiſance, ou par contagion ; & je crois même qu'elles en pleurerent. Je ne ſais ſi le Deſtin pleura ; mais je ſais bien que les comédiennes & lui furent aſſez long-tems à ne ſe rien dire ; & cependant pleura qui voulut. Enfin la Caverne finit la pauſe que les larmes avoient fait faire, & reprocha à Deſtin & à l'Etoile, que depuis le tems qu'ils étoient enſemble, ils avoient pu reconnoître juſqu'à quel

point elle étoit de leurs amies ; & toutefois qu'ils avoient eu ſi peu de confiance en elle & en ſa fille, qu'elles ignoroient encore leur véritable condition ; & elle ajouta qu'elle avoit été aſſez perſécutée en ſa vie, pour conſeiller des malheureux tels qu'ils paroiſſoient l'être. A quoi le Deſtin répondit, que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore découverts à elle ; mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit, & quand elle auroit quelque tems à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de ſatisfaire ſa curioſité ; & ſa fille qui ſouhaitoit ardemment la même choſe, s'étant aſſiſe auprès d'elle ſur le lit de l'Etoile, le Deſtin alloit commencer ſon hiſtoire, quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voiſine. Deſtin prêta l'oreille quelque tems ; mais le bruit & la noiſe, au lieu de ceſſer, augmentérent, & même on cria au meurtre, à l'aide, on m'aſſaſſine. Le Deſtin, en trois ſauts, fut hors de la chambre, aux dépens de ſon

pourpoint, que lui déchirerent la Caverne & ſa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur, où il ne vit goutte, & où les coups de poing, les ſoufflets, & pluſieurs voix confuſes d'hommes & de femmes qui s'entre-battoient, mêlées au bruit ſourd de pluſieurs pieds nus qui trépignoient dans la chambre, faiſoient une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattans imprudemment, & reçut d'abord un coup de poing d'un côté, & un ſoufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de ſéparer ces lutins, en un violent deſir de ſe venger; il ſe mit à jouer des mains, & fit un moulinet de ſes deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ſes mains ſanglantes. La mêlée dura encore aſſez long-tems pour lui faire recevoir une vingtaine de coups, & en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il ſe ſentit mordre au gras de la jambe; il y porta ſes mains, & rencontrant quelque choſe de pelu, il crut être mordu d'un chien: mais la Caverne & ſa fille, qui

parurent à la porte de la chambre avec de la lumiere, comme le feu ſaint Elme après une tempête, virent Deſtin, & lui firent voir qu'il étoit au milieu de ſept perſonnes en chemiſe, qui ſe défaiſoient l'une & l'autre très-cruellement, & qui ſe décramponnerent d'elles-mêmes, auſſi-tôt que la lumiere parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui étoit un de ces pénitens blancs, ſe reprit avec le poëte; l'Olive, qui en étoit auſſi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Le Deſtin les voulut ſéparer; mais l'hôteſſe, qui étoit la bête qui l'avoit mordu, & qu'il avoit priſe pour un chien, à cauſe qu'elle avoit la tête nue & les cheveux courts, lui ſauta aux yeux, aſſiſtée de deux ſervantes, auſſi nues & auſſi décoiffées qu'elle. Les cris recommencerent; les ſoufflets & les coups de poing ſonnerent de plus belle, & la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit fait. Enfin pluſieurs perſonnes, qui s'étoient éveillées à ce bruit, entrerent dans le champ de bataille, déprirent les combattans les uns d'avec les autres, & furent cauſe de la ſeconde ſuſ-

penſion d'armes. Il fut queſtion de ſavoir la cauſe de la querelle, & quel étoit le différend qui avoit aſſemblé ſept perſonnes nues en une même chambre. L'Olive, qui paroiſſoit le moins ému, dit que le poëte étoit ſorti de la chambre, & qu'il l'avoit vu revenir plus vîte que le pas, ſuivi de l'hôte qui le vouloit battre; que la femme de l'hôte avoit ſuivi ſon mari, & s'étoit jettée ſur le poëte; que, les ayant voulu ſéparer, un valet & deux ſervantes s'étoient jettées ſur lui, & que la lumiere qui s'étoit éteinte là-deſſus, étoit cauſe que l'on s'étoit battu plus long-tems que l'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider ſa cauſe. Il dit qu'il avoit fait les deux plus belles ſtances qu'on eût jamais ouïes depuis que l'on en fait; & que, de peur de les perdre, il avoit été demander de la chandelle aux ſervantes de l'hôtellerie, qui s'étoient moquées de lui; que l'hôte l'avoit appellé danſeur de corde; & que, pour ne pas demeurer ſans repartie, il l'avoit appellé cocu. Il n'eut pas plus tôt lâché le mot, que l'hôte, qui étoit en meſure, lui appliqua un ſoufflet. On eût dit

qu'ils s'étoient concertés enſemble ; car tout auſſi-tôt que le ſoufflet fut donné, la femme de l'hôte, ſon valet & ſes ſervantes ſe jetterent ſur les comédiens, qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette derniere rencontre fut plus rude, & dura plus long-tems que les autres. Le Deſtin, s'étant acharné ſur une groſſe ſervante qu'il avoit trouſſée, lui donna plus de cent claques ſur les feſſes ; l'Olive, qui vit que cela faiſoit rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le poëte, & l'hôteſſe, qui étoit la plus furieuſe, avoit été ſaiſie par quelques-uns des ſpectateurs, dont elle ſe mit en ſi grande colere, qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillerent la Rappiniere, qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes ; & ne croyant pas, ſelon le bruit qu'il avoit entendu, qu'il n'y eût pour le moins ſept ou huit perſonnes ſur le carreau, il fit ceſſer les coups au nom du roi ; &, ayant appris la cauſe de tout le déſordre, il exhorta le poëte de ne faire plus de vers la nuit, & penſa battre l'hôte & l'hôteſſe, parce qu'ils chanterent cent

injures aux pauvres comédiens, les appellant bateleurs & baladins, & jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappiniere, à qui l'hôte devoit de l'argent, le menaça de le faire exécuter, &, par cette menace, lui ferma la bouche. La Rappiniere s'en retourna chez lui; les autres s'en retournerent dans leurs chambres, & Deſtin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne différer pas davantage de lui apprendre ſes aventures & celles de ſa ſœur. Il leur dit qu'il ne demandoit pas mieux, & commença ſon hiſtoire de la façon que vous allez voir dans le ſuivant chapitre.

CHAPITRE XIII.

PLUS LONG QUE LE PRÉCÉDENT.

Hiſtoire de Deſtin & de Mademoiſelle de l'Etoile.

JE ſuis né dans un village auprès de Paris : je vous ferois bien croire, ſi je voulois, que je ſuis d'une maiſon très-illuſtre, comme il eſt fort aiſé à ceux que l'on ne connoît point ; mais j'ai trop de ſincérité pour nier la baſſeſſe de ma naiſſance. Mon pere étoit des premiers & des plus accommodés de ſon village. Je lui ai ouï dire qu'il étoit né pauvre gentilhomme, & qu'il avoit été à la guerre en ſa jeuneſſe, où n'ayant gagné que des coups, il s'étoit fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris aſſez riche ; & qu'ayant amaſſé quelque choſe avec elle, parce qu'il étoit auſſi maître-d'hôtel, & faiſoit la dépenſe, c'eſt-à-dire, ferroit peut-être la mule, il s'étoit marié avec une vieille demoi-

ſelle de la maiſon, qui étoit morte quelque tems après, & l'avoit fait ſon héritier. Il ſe laſſa bientôt d'être veuf, & n'étant guere moins las de ſervir, il épouſa en ſecondes noces une femme des champs, qui fourniſſoit de pain la maiſon de ſa maîtreſſe; & c'eſt de ce dernier mariage que je ſuis ſorti. Mon pere s'appelloit Gariques: je n'ai jamais ſu de quel pays il étoit; & pour le nom de ma mere, il ne fait rien à mon hiſtoire. Il ſuffit qu'elle étoit plus avare que mon pere, & mon pere plus avare qu'elle, & l'un & l'autre de conſcience aſſez large. Mon pere a l'honneur d'avoir le premier retenu ſon haleine, en ſe faiſant prendre la meſure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrois bien apprendre cent autres traits de léſine qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'eſprit & d'invention: mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire, & néanmoins très-véritables. Il avoit ramaſſé quantité de bled pour le vendre bien cher durant une année mauvaiſe. L'abondance ayant été univer-

ſelle

ſelle, & le bled étant amandé, il fut ſi poſſédé de déſeſpoir, & ſi abandonné de Dieu, qu'il ſe voulut pendre. Une de ſes voiſines qui ſe trouva dans la chambre, quand il y entra pour ce noble deſſein, & qui s'étoit cachée de peur d'être vue, je ne ſais pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de ſa chambre. Elle courut à lui, criant au ſecours, coupa la corde, & à l'aide de ma mere, qui arriva là-deſſus, la lui ôta du col. Elles ſe repentirent peut-être d'avoir fait une ſi bonne action; car il les battit l'une & l'autre comme plâtre, & fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avoit coupée, en lui retenant quelque argent qu'il lui devoit. L'autre proueſſe n'eſt pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut ſi grande, que les vieilles gens du village ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir vu une plus grande, il avoit regret à tout ce qu'il mangeoit, & ſa femme étant accouchée d'un garçon, il ſe mit en la tête qu'elle avoit aſſez de lait pour nourrir ſon fils, & pour le nourrir lui-même auſſi; & eſpérant que tetant ſa

femme, il épargneroit du pain, & ſe nourriroit d'un aliment aiſé à digérer. Ma mere avoit moins d'eſprit que lui, & n'avoit pas moins d'avarice ; tellement qu'elle n'inventoit pas les choſes comme mon pere, mais les ayant une fois conçues, elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de ſon lait ſon fils & ſon mari en même tems, & haſarda auſſi de s'en nourrir ſoi-même, avec tant d'opiniâtreté, que le petit innocent en mourut martyr de pure faim, & mon pere & ma mere furent ſi affoiblis, & enſuite ſi affamés, qu'ils mangerent trop, & eurent chacun une longue maladie. Ma mere devint groſſe de moi quelque tems après, & ayant accouché heureuſement d'une très-malheureuſe créature, mon pere alla à Paris pour prier ſa maîtreſſe de tenir ſon fils avec un honnête eccléſiaſtique qui ſe tenoit dans ſon village, où il avoit un bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour, & qu'il paſſoit par une grande rue du fauxbourg, dont la plupart des maiſons ſe bâtiſſoient encore, il apperçut de loin aux rayons de la lune quelque choſe

de brillant qui traverſoit la rue. Il ne ſe mit pas beaucoup en peine de ce que c'étoit : mais ayant entendu quelques gémiſſemens, comme d'une perſonne qui ſouffre, au même lieu où ce qu'il avoit vu de loin s'étoit dérobé à ſa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'étoit pas encore achevé, où il trouva une femme aſſiſe contre terre. Le lieu où elle étoit recevoit aſſez de clarté de la lune, pour faire diſcerner à mon pere qu'elle étoit fort jeune, & fort bien vêtue ; & c'étoit ce qui avoit brillé de loin à ſes yeux, ſon habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon pere, qui étoit aſſez hardi de ſon naturel, ne fût moins ſurpris que cette jeune demoiſelle ; mais elle étoit en un état où il ne lui pouvoit rien arriver de pis que ce qu'elle avoit. C'eſt ce qui la rendit aſſez hardie pour parler la premiere, & pour dire à mon pere que s'il étoit chrétien, il eût pitié d'elle ; qu'elle étoit prête d'accoucher ; & que ſe ſentant preſſée de ſon mal, & ne voyant point revenir une ſervante qui lui étoit allé querir une ſage-femme affidée, elle s'étoit ſauvée heureuſe-

ment de ſa maiſon ſans avoir éveillé perſonne, ſa ſervante ayant laiſſé la porte ouverte pour pouvoir rentrer ſans faire de bruit. A peine achevoit-elle ſa courte relation, qu'elle accoucha heureuſement d'un enfant que mon pere reçut dans ſon manteau. Il fit la ſage-femme le mieux qu'il put, & cette jeune fille le conjura d'emporter vîtement la petite créature, d'en avoir ſoin, & de ne manquer pas à deux jours de-là d'aller voir un vieil homme d'égliſe qu'elle lui nomma, qui lui donneroit de l'argent & tous les ordres néceſſaires pour la nourriture de ſon enfant. A ce mot d'argent, mon pere qui avoit l'ame avare, voulut déployer ſon éloquence d'écuyer; mais elle ne lui en donna pas le tems. Elle lui mit entre les mains une bague pour ſervir d'enſeigne au prêtre qu'il devoit aller trouver de ſa part; lui fit envelopper ſon enfant dans ſon mouchoir de cou, & le fit partir avec grande précipitation, quelque réſiſtance qu'il fît pour ne l'abandonner pas en l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner ſon logis: pour mon pere,

il s'en retourna à ſon village, mit l'enfant entre les mains de ſa femme, & ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieil prêtre, & de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mere de l'enfant étoit une fille de fort bonne maiſon & fort riche; qu'elle l'avoit eu d'un ſeigneur Ecoſſois, qui étoit allé en Irlande lever des troupes pour le ſervice du roi, & que ce ſeigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus, qu'à cauſe de ſon accouchement précipité, elle s'étoit trouvée malade juſqu'à faire douter de ſa vie; & qu'en cette extrémité elle avoit tout déclaré à ſon pere & à ſa mere, qui l'avoient conſolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle étoit leur fille unique; que la choſe étoit ignorée dans le logis; & enſuite il aſſura mon pere que pourvu qu'il eût ſoin de l'enfant, & qu'il fût ſecret, ſa fortune étoit faite. Là-deſſus il lui donna cinquante écus, & un petit paquet de toutes les hardes néceſſaires à un enfant. Mon pere s'en retourna en ſon village après avoir bien dîné avec le prêtre. Je fus mis en nourrice, & l'étranger fut

mis en la place du fils de la maiſon. A un mois de-là, le ſeigneur Ecoſſois revint, & ayant trouvé ſa maîtreſſe en un ſi mauvais état, qu'elle n'avoit plus guere à vivre, il l'épouſa un jour devant qu'elle mourût; & ainſi fut auſſi-tôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village, avec le pere & la mere de ſa femme. Les pleurs recommencerent, & on penſa étouffer l'enfant à force de le baiſer. Mon pere eut ſujet de ſe louer de la libéralité du ſeigneur Ecoſſois, & les parens de l'enfant ne l'oublierent pas. Ils s'en retournerent à Paris fort ſatisfaits du ſoin que mon pere & ma mere avoient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore, parce que le mariage étoit tenu ſecret pour des raiſons que je n'ai pas ſues. Auſſi-tôt que je pus marcher, mon pere me retira en ſa maiſon pour tenir compagnie au petit comte de Glaris (c'eſt ainſi que l'on l'appella du nom de ſon pere). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob & Eſaü dès le ventre de leur mere, ne peut avoir été plus grande que celle qui ſe trouva entre le jeune

comte & moi. Mon pere & ma mere l'aimoient tendrement, & avoient de l'averſion pour moi, quoique je donnaſſe autant d'eſpérance d'être un jour honnête homme, que Glaris en donnoit peu. Il n'y avoit rien que de très-commun en lui : pour moi, je paroiſſois être ce que je n'étois pas, & bien moins le fils de Garigues, que celui d'un comte. Et ſi je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'eſt ſans doute que la fortune s'eſt voulu venger de la nature, qui avoit voulu faire quelque choſe de moi ſans ſon conſentement ; ou, ſi vous voulez, que la nature prend quelquefois plaiſir à favoriſer ceux que la fortune a pris en averſion. Je paſſerai toute l'enfance de deux petits payſans ; car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi, & auſſi-bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. En toutes les querelles que nous avions enſemble, j'avois toujours de l'avantage, ſi ce n'eſt lorſque mon pere & ma mere ſe mettoient de la partie ; ce qu'ils faiſoient ſi ſouvent, & avec tant de paſſion, que mon parrain, qui s'appelloit

monſieur de Saint-Sauveur, s'en ſcandaliſa, & me demanda à mon pere. Il lui fit un don de moi avec grand'joie, & ma mere eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort careſſé, & point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire & à écrire ; & ſitôt que je fus aſſez avancé pour apprendre le latin, il obtint du ſeigneur du village, qui étoit un fort honnête gentilhomme, & fort riche, que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit, ſous un homme ſavant qu'il avoit fait venir de Paris, & à qui il donnoit de bons gages. Ce gentilhomme, qui s'appelloit le baron d'Arques, faiſoit élever ſes enfans avec grand ſoin. L'aîné avoit nom Saint-Far, aſſez bien fait de ſa perſonne, mais brutal ſans remede, s'il y en eut jamais au monde ; & le cadet en récompenſe, outre qu'il étoit mieux fait que ſon frere, avoit la vivacité de l'eſprit & la grandeur de l'ame égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puiſſe voir un garçon donner de plus grandes eſpérances

de devenir un fort honnête homme, qu'en donnoit en ce tems-là ce jeune gentilhomme, qui s'appelloit Verville. Il m'honora de ſon amitié, & moi je l'aimai comme un frere, & le reſpectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'étoit capable que de paſſions mauvaiſes; & je ne puis mieux vous exprimer les ſentimens qu'il avoit dans l'ame pour ſon frere & pour moi, qu'en vous diſant qu'il n'aimoit pas ſon frere plus que moi, qui lui étoit fort indifférent, & qu'il ne me haïſſoit pas plus que ſon frere, qu'il n'aimoit guere. Ses divertiſſemens étoient différens des nôtres. Il n'aimoit que la chaſſe, & haïſſoit fort l'étude. Verville n'alloit que rarement à la chaſſe, & prenoit grand plaiſir à étudier; en quoi nous avions enſemble une conformité merveilleuſe, auſſi-bien qu'en toute autre choſe; & je puis dire que pour m'accommoder à ſon humeur, je n'avois pas beſoin de beaucoup de complaiſance, & n'avois qu'à ſuivre mon inclination. Le baron d'Arques avoit une bibliotheque de romans fort ample; notre précepteur qui n'en

avoit jamais lu dans le pays latin, qui nous en avoit d'abord défendu la lecture, & qui les avoit cent fois blâmés dans le baron d'Arques, pour les lui rendre auſſi odieux, qu'il les trouvoit divertiſſans, en devint lui-même ſi féru, qu'après avoir dévoré les vieux & les modernes, il avoua que la lecture des bons romans inſtruiſoit en divertiſſant, & qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux ſentimens aux jeunes gens, que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire, autant qu'il nous en avoit détournés, & nous propoſa d'abord de lire les modernes; mais ils n'étoient pas encore ſelon notre goût, & juſqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaiſions bien plus à lire les Amadis de Gaule, que les Aſtrées & les autres beaux romans que l'on a faits depuis, par leſquels les François ont fait voir, auſſi-bien que par mille autres choſes, que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations, ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du tems que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-

Far, il nous appelloit les liſeurs, & s'en alloit à la chaſſe, ou battre les payſans, à quoi il réuſſiſſoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire m'acquit la bienveillance du baron d'Arques, & il m'aima autant que ſi j'euſſe été ſon proche parent. Il ne voulut point que je quittaſſe ſes enfans quand il les envoya à l'académie, & ainſi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade, que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices: on nous en tira au bout de deux ans; & à la ſortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faiſant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far & Verville perſuaderent ſi bien leur pere, qu'il les laiſſa aller à Veniſe avec ſon parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnaſſe encore; & monſieur de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimoit extrêmement, me donna libéralement une lettre de change aſſez conſidérable pour m'en ſervir ſi jen avois beſoin; & pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome

& les autres belles villes d'Italie, dans chacune deſquelles nous fîmes quelque ſéjour, hormis dans celles dont les Eſpagnols ſont les maîtres. Dans Rome je tombai malade, & les deux freres pourſuivirent leur voyage; celui qui les menoit ne pouvant échapper l'occaſion des galeres du pape, qui alloient joindre l'armée des Vénitiens au paſſage des Dardanelles, où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter; & moi je penſai me déſeſpérer d'être ſéparé de lui, en un tems où j'aurois pu, par mes ſervices, me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu, & je ne ſongeai en lui qu'à cauſe qu'il étoit frere de Verville, qui me laiſſa en ſe ſéparant de moi le plus d'argent qu'il put; je ne ſais pas ſi ce fut du conſentement de ſon frere. Me voilà donc malade dans Rome, ſans aucune connoiſſance que celle de mon hôte, qui étoit un apothicaire Flamand, & de qui je reçus toutes les aſſiſtances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit pas

ignorant

norant de la médecine ; & autant que je ſuis capable d'en juger, je l'y trouvois plus entendu que le médecin Italien qui me venoit voir. Enfin je guéris, & repris aſſez de force pour viſiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi ſatisfaire à leur curioſité. Je me plaiſois extrêmement à viſiter les vignes (c'eſt ainſi que l'on appelle pluſieurs jardins plus beaux que le Luxembourg, ou les Tuileries. Les cardinaux, & autres perſonnes de condition, les font entretenir avec grand ſoin, plutôt par vanité, que par le plaiſir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement). Un jour que je me promenois dans une des plus belles, je vis au détour d'une allée deux femmes aſſez bien vêtues, que deux jeunes François avoient arrêtées, & ne vouloient pas laiſſer paſſer outre, que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvroit le viſage. Un de ces François, qui paroiſſoit être le maître de l'autre, fut même aſſez inſolent pour lui découvrir le viſage par force, cependant que celle qui n'étoit point voilée étoit re-

tenue par ſon valet. Je ne conſultai point ce que j'avois à faire ; je dis d'abord à ces incivils que je ne ſouffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils ſe trouverent aſſez étonnés & l'un & l'autre, me voyant parler avec aſſez de réſolution pour les embarraſſer, quand ils auroient eu leurs épées, comme j'avois la mienne. Les deux femmes ſe rangerent auprès de moi ; & ce jeune François, préférant le déplaiſir d'un affront à celui de ſe faire battre, me dit, en ſe ſéparant : Monſieur le brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne ſeront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherois pas : ſon valet le ſuivit, & je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée paroiſſoit avoir quelques trente-cinq ans ; elle me remercia en françois, qui ne tenoit rien de l'italien, & me dit entre autres choſes, que ſi tous ceux de ma nation me reſſembloient, les femmes Italiennes ne feroient point de difficulté de vivre à la Françoiſe. Après cela, comme pour me récompenſer du ſervice que je lui avois rendu, elle ajouta qu'ayant

empêché que l'on ne vît ſa fille malgré elle, il étoit juſte que je la viſſe de ſon bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que monſieur ſache que nous ne ſommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plus tôt achevé de parler, que ſa fille leva ſon voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau; elle leva deux ou trois fois les yeux ſur moi comme à la dérobée; &, rencontrant toujours les miens, il lui monta au viſage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mere l'aimoit extrêmement; car elle me parut participer au plaiſir que je prenois à regarder ſa fille. Comme je n'étois pas accoutumé à de pareilles rencontres, & que les jeunes gens ſe défont aiſément en compagnie, je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allerent, & je leur donnai peut-être mauvaiſe opinion de mon eſprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure, & de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avoit plus d'apparence de courir après. Je voulus

m'enquérir du concierge s'il les connoiſſoit. Nous fûmes long-tems ſans nous entendre, parce qu'il ne ſavoit pas mieux le françois, que moi l'italien. Enfin, plutôt par ſignes qu'autrement, il me fit ſavoir qu'elles lui étoient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connoiſſoit. Je m'en retournai chez mon apothicaire Flamand, tout autre que je n'en étois ſorti, c'eſt-à-dire, fort amoureux; & fort en peine de ſavoir ſi cette belle Léonore étoit courtiſanne ou honnête fille, & ſi elle avoit autant d'eſprit que ſa mere m'avoit témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, & me flattai de mille belles eſpérances qui me divertirent un peu de tems, & m'inquiéterent beaucoup après que j'en eus conſidéré l'impoſſibilité. Après avoir fait mille deſſeins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles puſſent être long-tems inviſibles en une ville ſi peu peuplée que Rome, & à un homme ſi amoureux que moi. Dès le méme jour, je cherchai par-tout où je crus les pouvoir trouver, & m'en revins au logis plus las & plus

chagrin que je n'en étois ſorti. Le lendemain, je cherchai encore avec plus de ſoin, & je ne fis que me laſſer & m'inquiéter davantage. De la façon que j'obſervois les jalouſies & les fenêtres, & de l'impétuoſité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois, dans les rues & dans les égliſes, pour le plus fou de tous les François, qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne ſais comment je pus reprendre mes forces en un tems où j'étois une vraie ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon eſprit demeura malade, & ſi partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie, & l'amour qui me retenoit à Rome, que je doutai quelquefois ſi j'obéirois aux lettres que je recevois ſouvent de Verville, qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver, ſans ſe ſervir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin, ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportaſſe, je payai mon hôte, & préparai

mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le ſeigneur Stephano Vanbergue, c'eſt ainſi que s'appelloit mon hôte, me dit qu'il me vouloit donner à dîner chez une de ſes amies, & me faire avouer qu'il n'avoit pas mal choiſi pour un Flamand ; ajoutant qu'il ne m'y avoit pas voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller, par complaiſance plutôt qu'autrement, & nous y allâmes à l'heure du dîner. Le logis où nous entrâmes n'avoit ni la mine ni les meubles de celui de la maîtreſſe d'un apothicaire. Nous traverſâmes une ſalle bien meublée, au ſortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore & par ſa mere. Vous pouvez vous imaginer combien cette ſurpriſe me fut agréable. La mere de cette belle fille ſe préſenta à moi pour être ſaluée à la Françoiſe, & je vous avoue qu'elle me baiſa plutôt que je ne la baiſai. J'étois ſi interdit que je ne voyois goutte, & que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'eſprit & la vue me revin-

rent, & je vis Léonore plus belle & plus charmante que je ne l'avois encore vue ; mais je n'eus pas l'aſſurance de la ſaluer. Je reconnus ma faute auſſi-tôt que je l'eus faite ; &, ſans ſonger à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon viſage, que la pudeur avoit fait monter d'incarnat à celui de Léonore. Sa mere me dit que, devant que je partiſſe, elle avoit voulu me remercier du ſoin que j'avois eu de chercher ſa demeure ; & ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confuſion. Elle me traîna dans une ruelle parée à la Françoiſe, où ſa fille ne nous accompagna point, me trouvant ſans doute trop ſot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le ſeigneur Stephano, tandis que je faiſois auprès de ſa mere mon vrai perſonnage, c'eſt-à-dire, le payſan. Elle eut la bonté de fournir à la converſation toute ſeule, & s'en acquitta avec beaucoup d'eſprit, quoiqu'il n'y ait rien de ſi difficile que d'en faire paroître avec une perſonne qui n'en a point. Pour moi, je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre ; & ſi elle ne s'ennuya pas alors, elle ne

s'eſt jamais ennuyée avec perſonne. Elle me dit, après pluſieurs choſes auxquelles à peine répondis-je oui & non, qu'elle étoit Françoiſe de naiſſance, & que je ſaurois du ſeigneur Stephano les raiſons qui la retenoient dans Rome. Il fallut aller dîner, & me traîner encore dans la ſalle comme on avoit fait dans la ruelle; car j'étois ſi troublé que je ne ſavois pas marcher. Je fus toujours le même ſtupide devant & après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec aſſurance, que regarder inceſſamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée, & que pour me punir elle eut toujours les yeux baiſſés. Si la mere n'eût toujours parlé, le dîner ſe fût paſſé à la chartreuſe; mais elle diſcourut avec le ſeigneur Stephano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine, car je ne donnai pas aſſez d'attention à ce qu'elle dit, pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on ſortit de table, pour le ſoulagement de tout le monde, excepté de moi qui empirois à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choſes obligeantes, à quoi je ne répondis que ce que

l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en ſortant, de plus que je n'avois fait en arrivant, c'eſt que je baiſai Léonore, & que je m'achevai de perdre. Stephano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi, en tout le tems que nous mîmes à retourner à ſon logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai ſur mon lit ſans quitter mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion ſur tout ce qui m'étoit arrivé; Léonore ſe préſenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avoit fait à ma vue. Je me reſſouvins du peu d'eſprit que j'avois témoigné devant la mere & la fille; &, toutes les fois que cela me venoit dans l'eſprit, la honte me mettoit le viſage tout en feu. Je ſouhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma baſſe naiſſance; je me forgeai cent belles aventures, avantageuſes à ma fortune & à mon amour. Enfin, ne ſongeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, & n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus aſſez déſeſpéré pour ſouhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déja que trop diſpoſé. Je lui voulus écrire; mais tout

ce que j'écrivis ne me ſatisfit point, & je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurois peut-être oſé envoyer quand je l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que ſonger à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la premiere fois, pour m'abandonner tout entier à ma paſſion, & je fis auſſi deſſein de repaſſer encore devant ſon logis. Ce jardin étoit en un lieu des plus écartés de la ville, au milieu de pluſieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je paſſois en rêvant ſous les ruines d'un portique, j'entendis marcher derriere moi, & en même tems je me ſentis donner un coup d'épée au-deſſous des reins. Je me tournai bruſquement, mettant l'épée à la main; & me trouvant en tête le valet du jeune François dont je vous ai tantôt parlé, je penſois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahiſon: mais comme je le pouſſois aſſez loin ſans le pouvoir joindre, parce qu'il lâchoit le pied en parant, ſon maître ſortit d'entre les ruines du portique, & m'attaquant

par-derriere, me donna un grand coup ſur la tête, & un autre dans la cuiſſe, qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparence que j'échappaſſe de leurs mains, ayant été ſurpris de la ſorte : mais comme en une mauvaiſe action on ne conſerve pas toujours beaucoup de jugement, le valet bleſſa le maître à la main droite, & en même tems deux peres Minimes de la Trinité du Mont, qui paſſoient auprès de là, & qui virent de loin qu'on m'aſſaſſinoit, étant accourus à mon ſecours, mes aſſaſſins ſe ſauverent, & me laiſſerent bleſſé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étoient François pour mon grand bonheur ; car en lieu ſi écarté, un Italien qui m'auroit vu en ſi mauvais état, ſe ſeroit éloigné de moi plutôt que de me ſecourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne le ſoupçonnât d'être lui-même mon aſſaſſin. Tandis que l'un de ces charitables religieux me confeſſa, l'autre courut en mon logis avertir mon hôte de ma diſgrace. Il vint auſſi-tôt à moi, & me fit porter demi-mort dans mon lit, avec tant de bleſſures

& tant d'amour, que je ne fus pas long-tems ſans avoir une fievre très-violente. On déſeſpera de ma vie, & je n'en eſpérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore ne me quittoit point ; au contraire, il augmentoit toujours à meſure que mes forces diminuerent. Ne pouvant donc plus ſupporter un fardeau ſi peſant, ſans m'en décharger, ni me réſoudre à mourir ſans faire ſavoir à Léonore que je n'aurois voulu vivre que pour elle, je demandai une plume & de l'encre. On crut que je rêvois ; mais je le fis avec une ſi grande inſtance, & je proteſtai ſi bien, que l'on me mettroit au déſeſpoir ſi l'on me refuſoit ce que je demandois, que le ſeigneur Stephano, qui avoit bien reconnu ma paſſion, & qui étoit aſſez clairvoyant pour ſe douter à peu près de mon deſſein, me fit donner tout ce qu'il me falloit pour écrire ; & comme s'il eût ſu mon intention, il demeura ſeul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avois écrit un peu auparavant, pour me ſervir des penſées que j'avois déja eues ſur

ſur le même ſujet. Enfin, voici ce que j'écrivis à Léonore.

« Auſſi-tôt que je vous vis, je ne pus » m'empêcher de vous aimer. Ma raiſon » ne s'y oppoſa point ; elle me dit, auſſi- » bien que mes yeux, que vous étiez la » plus aimable perſonne du monde, au lieu » de me repréſenter que je n'étois pas » digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait » qu'irriter mon mal par des remedes inu- » tiles ; & après m'avoir fait faire quelque » réſiſtance, il auroit toujours fallu céder » à la néceſſité de vous aimer, que vous » impoſez à tous ceux qui vous voient. Je » vous ai donc aimée, belle Léonore, & » d'un amour ſi reſpectueux, que vous » ne m'en devez pas haïr, bien que j'aie » la hardieſſe de vous le découvrir. Mais » le moyen de mourir pour vous & de ne » s'en glorifier pas ! & quelle peine pou- » vez-vous avoir à me pardonner un crime » que vous aurez ſi peu de tems à me re- » procher ? Il eſt vrai que vous avoir pour » la cauſe de ſa mort, eſt une récompenſe » qui ne ſe peut mériter que par un grand

» nombre de ſervices, & vous avez peut-
» être regret de m'avoir fait ce bien-là
» ſans y penſer. Ne me le plaignez point,
» aimable Léonore, puiſque vous ne me
» le pouvez plus faire perdre, & que c'eſt
» la ſeule faveur que j'aie jamais reçue de
» la fortune, laquelle ne pourra jamais
» s'acquitter de ce qu'elle doit à votre
» mérite, qu'en vous donnant des ado-
» rateurs autant au-deſſus de moi, que
» toutes les beautés du monde ſont au-
» deſſous de la vôtre. Je ne ſuis donc pas
» aſſez vain pour eſpérer que le moindre
» ſentiment de pitié. . . .

Je ne pus achever ma lettre ; tout d'un coup les forces me manquerent, & la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant ſuivre mon eſprit qui alloit ſi vîte ; ſans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous réciter, n'auroit été que la moindre partie de la mienne, tant la fievre & l'amour m'avoient échauffé l'imagination. Je demeurai long-tems évanoui ſans donner aucun ſigne de vie. Le ſeigneur Stephano, qui s'en apperçut, ou-

vrit la porte de la chambre pour envoyer querir un prêtre. Au même tems Léonore & ſa mere me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été aſſaſſiné ; & parce qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu ſervir, & ainſi qu'elles étoient la cauſe innocente de ma mort, elles n'avoient point fait difficulté de venir me voir en l'état où j'étois. Mon évanouiſſement dura ſi long-tems, qu'elles s'en allerent devant que je fuſſe revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger, & dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lurent ce que j'avois écrit, & la mere, plus curieuſe que la fille, lut auſſi les papiers que j'avois laiſſés ſur mon lit, entre leſquels il y avoit une lettre de mon pere Garigues. Je fus long-tems entre la mort & la vie ; mais enfin la jeuneſſe fut la plus forte : en quinze jours je fus hors de danger, & au bout de cinq ou ſix ſemaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me diſoit ſouvent des nouvelles de Léonore : il m'apprit la charitable viſite que ſa mere & elle m'avoient rendue, dont j'eus une extrême joie ; &

ſi je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lu la lettre de mon pere, je fus d'ailleurs fort ſatisfait de ce que la mienne avoit été lue auſſi. Je ne pouvois parler d'autre choſe que de Léonore toutes les fois que je me trouvois ſeul avec Stephano. Un jour me ſouvenant que la mere de Léonore m'avoit dit qu'il me pourroit apprendre qui elle étoit, & ce qui la retenoit dans Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en ſavoit. Il me dit qu'elle s'appelloit mademoiſelle de la Boiſſiere; qu'elle étoit venue à Rome avec la femme de l'ambaſſadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambaſſadeur, étoit devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avoit point haï, & que d'un mariage clandeſtin il en avoit eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus, que ce ſeigneur en avoit été brouillé avec toute la maiſon de l'ambaſſadeur; que cela l'avoit obligé de quitter Rome, & d'aller demeurer quelque tems à Veniſe avec cette demoiſelle de la Boiſſiere, pour laiſſer paſſer le tems de l'ambaſſade. Que l'ayant ramenée dans Rome, il lui avoit meublé

une maiſon, & donné tous les ordres néceſſaires pour la faire vivre en perſonne de condition, tandis qu'il ſeroit en France, où ſon pere le faiſoit revenir, & où il n'avoit oſé mener ſa maîtreſſe, ou, ſi vous voulez, ſa femme, ſachant bien que ſon mariage ne ſeroit approuvé de perſonne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de ſouhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de ſa naiſſance eût plus de rapport avec la baſſeſſe de la mienne. Mais je me repentois bientôt d'une penſée ſi criminelle, & lui ſouhaitois une fortune auſſi avantageuſe qu'elle la méritoit, quoique cette derniere penſée me causât un déſeſpoir étrange; car l'aimant plus que ma vie, je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux ſans la poſſéder, ni la poſſéder ſans la rendre malheureuſe. Lorſque j'achevois de me guérir, & que d'un ſi grand mal il ne me reſtoit que beaucoup de pâleur ſur le viſage, cauſée par la grande quantité de ſang que j'avois perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la

peſte qui infectoit tout le Levant, ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-tems leur courage. Verville m'aimoit encore, comme il m'a toujours aimé, & Saint-Far ne me témoignoit point encore qu'il me haît, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, à la réſerve de l'amour que j'avois pour Léonore. Ils témoignerent une extrême envie de la connoître, & je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mere & de la fille. Il ne faut jamais louer la perſonne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer auſſi, puiſque l'amour entre dans l'ame auſſi-bien par les oreilles que par les yeux. C'eſt un emportement qui a ſouvent bien fait du mal à ceux qui s'y ſont laiſſés aller. Vous allez voir ſi j'en puis parler par expérience. Saint-Far me demandoit tous les jours quand je le menerois chez mademoiſelle de la Boiſſiere. Un jour qu'il me preſſoit plus qu'il n'avoit jamais fait, je lui dis que je ne ſavois pas ſi elle l'auroit agréable, parce qu'elle vivoit fort retirée. Je vois bien que vous êtes fort amoureux de

ſa fille, me repartit-il ; & , ajoutant qu'il iroit bien la voir ſans moi, il me rompit ſi rudement en viſiere, & je parus ſi étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne ſoupçonnoit pas encore. Il me fit enſuite cent mauvaiſes railleries, & me mit en un tel déſordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, & me mena au Cours, où je fus extêmement triſte, quelque peine que prît Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une perſonne de ſon âge, & d'une condition ſi éloignée de la mienne. Cependant ſon brutal de frere travailloit à ſa ſatisfaction, ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiſelle de la Boiſſiere, où l'on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avoit avec lui le valet de mon hôte, qui m'y avoit accompagné pluſieurs fois ; & je crois que ſans cela on ne l'y auroit pas reçu. Mademoiſelle de la Boiſſiere fut fort ſurpriſe de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far, que ne le connoiſſant point, elle ne ſavoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faiſoit de la viſiter. Saint-Far lui dit ſans marchander,

qu'il étoit le maître d'un jeune garçon qui avoit été aſſez heureux pour avoir été bleſſé en lui rendant un petit ſervice. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mere ni à la fille, comme j'ai ſu depuis, & ces deux ſpirituelles perſonnes ne ſe ſouciant pas beaucoup de haſarder la réputation de leur eſprit avec un homme qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guere ; le brutal ſe divertit fort peu avec elles, & elles s'ennuyerent beaucoup avec lui. Ce qui le penſa faire enrager, c'eſt qu'il n'eut pas ſeulement la ſatisfaction de voir Léonore au viſage, quelque inſtante priere qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne ſont pas encore mariées. Enfin ce galant homme s'ennuya de les ennuyer ; il les délivra de ſa fâcheuſe viſite, & s'en retourna chez le ſeigneur Stephano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avoit rendu. Depuis ce tems-là, comme les brutaux ſont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des

mépris insupportables, me désobligea si souvent, que j'eusse cent fois perdu le respect que je devois à sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frere. Je ne savois point encore le mal qu'il m'avoit fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvois bien mademoiselle de la Boissiere plus belle qu'elle n'étoit au commencement de notre connoissance; mais étant également civile, je ne remarquois point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paroissoit fort rêveuse devant sa mere, & quand elle n'en étoit pas observée, il me sembloit qu'elle en avoit le visage moins triste, & que j'en recevois des regards plus favorables. Le Destin contoit ainsi son histoire, & les comédiennes l'écoutoient attentivement, sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir, lorsque deux heures après minuit sonnerent. Mademoiselle de la Caverne fit souvenir le Destin qu'il devoit le lendemain tenir compagnie à la Rappiniere, jusqu'à une maison qu'il avoit à deux ou trois lieues de

la ville, où il avoit promis de leur donner le plaiſir de la chaſſe. Le Deſtin prit donc congé des comédiennes, & ſe retira dans ſa chambre, où il y a apparence qu'il ſe coucha. Les comédiennes firent la même choſe, & ce qui reſtoit de la nuit ſe paſſa fort paiſiblement dans l'hôtellerie; le poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouveiles ſtances.

CHAPITRE XIV.

Enlévement du Curé de Domfront.

CEUX qui auront eu assez de tems à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédens, doivent savoir, s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Domfront étoit dans l'un des quatre brancards qui se trouverent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'étoit peut-être jamais faite; mais, comme tout le monde sait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc, qui s'étoit logé à la même hôtellerie de nos comédiens, fit consulter sa gravelle par les médecins du Mans, qui lui dirent, en latin fort élégant, qu'il avoit la gravelle; ce que le pauvre homme ne savoit que trop; & ayant aussi achevé d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin, pour retourner à la con-

duite de ſes ouailles. Une jeune niece qu'il avoit habillée en demoiſelle, ſoit qu'elle le fût ou non, ſe mit au-devant du brancard, aux pieds du bon-homme qui étoit gros & court. Un payſan, nommé Guillaume, conduiſoit par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du curé, de peur que ce cheval ne mît le pied en faute; & le valet du curé, nommé Julien, avoit ſoin de faire aller le cheval de derriere, qui étoit ſi rétif, que Julien étoit ſouvent contraint de le pouſſer par le cul. Le pot de chambre du curé, qui étoit de cuivre jaune, reluiſant comme de l'or, parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie, étoit attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche, qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le curé avoit retiré du meſſager de Paris, pour un gentilhomme de ſes amis qui avoit ſa maiſon auprès de Domfront. A une lieue & demie de la ville, comme le brancard alloit ſon petit train, dans un chemin creux revêtu de haies plus fortes que des murailles, trois cavaliers, ſoute-

nus

nus de deux fantaſſins, arrêterent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paroiſſoit être le chef de ces coureurs de grands chemins, dit d'une voix effroyable : Par la mort ! le premier qui ſoufflera, je le tue, & préſenta la bouche de ſon piſtolet à deux doigts près des yeux du payſan Guillaume, qui conduiſoit le brancard. Un autre en fit autant à Julien, & un des hommes de pied coucha en joue la niece du curé, qui cependant dormoit dans ſon brancard fort paiſiblement ; & ainſi fut exemptée de l'effroyable peur qui ſaiſit ſon petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vîte, que les méchans chevaux qui le portoient n'en avoient envie. Jamais le ſilence n'a été mieux obſervé dans une action ſi violente. La niece du curé étoit plus morte que vive ; Guillaume & Julien pleuroient ſans oſer ouvrir la bouche, à cauſe de l'effroyable viſion des armes à feu, & le curé dormoit toujours, comme je vous ai déja dit. Un des cavaliers ſe détacha du gros au galop, & prit le devant. Cependant le brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le

cheval de devant, qui mouroit peut-être de peur auſſi-bien que celui qui le menoit, ou par belle malice, ou parce qu'on le faiſoit aller plus vîte qu'il ne lui étoit permis par ſa nature peſante & endormie ; ce pauvre cheval donc mit le pied dans une orniere, & broncha ſi rudement, que monſieur le curé s'en éveilla, & ſa niece tomba du brancard ſur la maigre croupe de la haridelle. Le bon-homme appella Julien, qui n'oſa lui répondre ; il appella ſa niece, qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche : le payſan eut le cœur auſſi dur que les autres, & le curé ſe mit en colere tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu ; mais je ne puis croire cela d'un curé du bas Maine. La niece du curé s'étoit relevée de deſſus la croupe du cheval, & avoit repris ſa place ſans oſer regarder ſon oncle ; & le cheval, s'étant relevé vigoureuſement, marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait, nonobſtant le bruit du curé, qui crioit de ſa voix de lutin : arrête, arrête. Ses cris redoublés excitoient le cheval, & le faiſoient aller encore plus vîte ; & cela faiſoit crier le curé encore plus fort.

Il appelloit tantôt Julien, tantôt Guillaume, & plus ſouvent que les autres ſa niece, au nom de laquelle il joignoit ſouvent l'épithete de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé ſi elle eût voulu; car celui qui lui faiſoit garder le ſilence ſi exactement, étoit allé joindre les gens de cheval, qui avoient pris le devant, & qui étoient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas; mais la peur de la carabine la rendoit inſenſible aux injures de ſon oncle, qui ſe mit enfin à hurler, & à crier à l'aide & au meurtre, voyant qu'on lui déſobéiſſoit ſi opiniâtrément. Là-deſſus, les deux cavaliers qui avoient pris le devant, & que le fantaſſin avoit fait revenir ſur leurs pas, rejoignirent le brancard, & le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume: Qui eſt le fou qui crie là-dedans? Hélas! monſieur, vous le ſavez mieux que moi, répondit le pauvre Guillaume. Le cavalier lui donna du bout de ſon piſtolet dans les dents, & le préſenta à la niece, lui commanda de ſe démaſquer, & de lui dire qui elle étoit. Le curé, qui voyoit de ſon brancard tout

ce qui ſe paſſoit, & qui avoit un procès avec un gentilhomme de ſes voiſins, nommé de Laune, crut que c'étoit lui qui le vouloit aſſaſſiner. Il ſe mit donc à crier : Monſieur de Laune, ſi vous me tuez, je vous cite devant Dieu ; je ſuis ſacré prêtre indigne, & vous ſerez excommunié comme un loup-garou. Cependant ſa pauvre niece ſe démaſquoit, & faiſoit voir au cavalier un viſage effrayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet à quoi l'on ne s'attendoit point. Cet homme colere lâcha ſon piſtolet dans le ventre du cheval qui portoit le devant du brancard, & d'un autre piſtolet qu'il avoit à l'arçon de ſa ſelle, donna droit dans la tête d'un de ſes hommes de pied, en diſant : Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé & à ſon train. Il demanda confeſſion ; Julien & Guillaume ſe mirent à genoux, & la niece du curé ſe rangea auprès de ſon oncle. Mais ceux qui leur faiſoient tant de peur les avoient déja quittés, & s'étoient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avoient pu courir, leur laiſſant en dépôt

celui qui avoit été tué d'un coup de piſtolet. Julien & Guillauume ſe leverent en tremblant, & dirent au curé & à ſa niece que les gens d'armes s'en étoient allés. Il fallut dételer le cheval de derriere, afin que le brancard ne penchât pas tant ſur le devant; & Guillaume fut envoyé en un bourg prochain, pour trouver un autre cheval. Le curé ne ſavoit que penſer de ce qui lui étoit arrivé; il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé, pourquoi on l'avoit quitté ſans le voler, & pourquoi ce cavalier avoit tué un des ſiens même, dont le curé n'étoit pas ſi ſcandaliſé que de ſon propre cheval tué, qui vraiſemblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toujours que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu aſſaſſiner, & qu'il en auroit raiſon. Sa niece lui ſoutenoit que ce n'étoit point de Laune, qu'elle le connoiſſoit bien; mais le curé vouloit que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, ſe fiant peut être aux témoins à gage qu'il eſpéroit de trouver à Goron, où il avoit des parens. Comme

ils conteſtoient là-deſſus, Julien, qui vit paroître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La niece du curé, qui vit fuir Julien, crut qu'il en avoit du ſujet, & s'enfuit auſſi; ce qui fit perdre au curé la tramontane, ne ſachant plus ce qu'il devoit penſer de tant d'événemens extraordinaires. Enfin, il vit auſſi la cavalerie que Julien avoit vue; & qui pis eſt, il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit compoſée de neuf ou dix chevaux; au milieu de laquelle il y avoit un homme lié & garroté ſur un méchant cheval, & défait comme ceux qu'on mene pendre. Le curé ſe mit à prier Dieu, & ſe recommanda de bon cœur à ſa toute bonté, ſans oublier le cheval qui lui reſtoit: mais il fut bien étonné & raſſuré tout enſemble, quand il reconnut la Rappiniere & quelques-uns de ſes archers. La Rappiniere lui demanda ce qu'il faiſoit là, & ſi c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui étoit arrivé, & conclut encore que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu aſſaſſiner, de quoi la Rappiniere

verbaliſa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort, & revint avec la niece du curé & Julien, qui s'étoient raſſurés, & qui avoient rencontré Guillaume ramenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront ſans aucune mauvaiſe rencontre, où, tant qu'il vivra, il contera ſon enlévement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avoit été tué fut enterré je ne ſais où; & la Rappiniere, le Deſtin, la Rancune & l'Olive, les archers & le priſonnier s'en retournerent au Maus. Et voilà le ſuccès de la chaſſe de la Rappiniere & des comédiens, qui prirent un homme au lieu de prendre un lievre.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile.

SÉRÉNADE.

IL vous ſouviendra, s'il vous plaît, que dans le précédent chapitre, l'un de ceux qui avoient enlevé le curé de Domfront, avoit quitté ſes compagnons, & s'en étoit allé au galop je ne ſais où. Comme il preſſoit extrêmement ſon cheval dans un chemin creux & fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui: il voulut retourner ſur ſes pas pour les éviter, & tourna ſon cheval ſi court, & avec tant de précipitation, qu'il ſe cabra & ſe renverſa ſur ſon maître. La Rappiniere & ſa troupe, car c'étoient ceux qu'il avoit vus, trouverent fort étrange qu'un homme qui venoit à eux ſi vîte, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque ſoupçon à la Rappiniere, qui de ſon

naturel en étoit fort ſuſceptible, outre que ſa charge l'obligeoit à croire plutôt le mal que le bien. Son ſoupçon s'augmenta beaucoup, quand étant auprès de cet homme, qui avoit une jambe ſous ſon cheval, il vit qu'il ne paroiſſoit pas tant effrayé de ſa chute, que de ce qu'il en avoit des témoins. Comme il ne haſardoit rien en augmentant ſa peur, & qu'il ſavoit faire ſa charge mieux que prévôt du royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas ſi lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux, bien plus que n'avoit fait ſa chute ; & la Rappiniere & les ſiens remarquerent ſur ſon viſage de ſi grandes marques d'une conſcience bourrelée, que tout autre moins entreprenant que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ſes archers de lui aider à ſe relever, & le fit lier & garroter ſur ſon cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Domfront dans le déſordre que vous avez vu auprès d'un homme mort, & d'un cheval tué d'un coup de piſtolet, lui aſſu-

rerent qu'il ne s'étoit pas mépris ; à quoi contribua beaucoup la frayeur du priſonnier, qui augmenta viſiblement à ſon arrivée. Le Deſtin ſe regardoit plus attentivement que les autres, penſant le reconnoître, & ne pouvant ſe remettre en mémoire où il l'avoit vu. Il travailla en vain ſa réminiſcence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin ils arriverent au Mans, où la Rappiniere fit empriſonner le prétendu criminel ; & les comédiens qui devoient commencer le lendemain à repréſenter, ſe retirerent en leur hôtellerie pour donner ordre à leurs affaires. Ils ſe réconcilierent avec l'hôte ; le poëte, qui étoit libéral comme un poëte, voulut payer le ſouper. Ragotin, qui ſe trouva dans l'hôtellerie, & qui ne s'en pouvoit éloigner depuis qu'il étoit amoureux de l'Etoile, en fut convié par le poëte, qui fut aſſez fou pour y convier auſſi tous ceux qui avoient été ſpectateurs de la bataille qui s'étoit donnée la nuit précédente en chemiſe, entre les comédiens & la famille de l'hôte. Un peu devant le ſouper la bonne compagnie, qui étoit déja

dans l'hôtellerie, augmenta d'un opérateur & de ſon train, qui étoit compoſé de ſa femme, d'une vieille ſervante More, d'un ſinge, & de deux valets. La Rancune le connoiſſoit il y avoit long-tems : ils ſe firent force careſſes ; & le poëte qui faiſoit aiſément connoiſſance, ne quitta point l'opérateur & ſa femme qu'à force de complimens pompeux, & qui ne diſoient pourtant pas grand'choſe, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de ſouper avec lui. On ſoupa : il ne s'y paſſa rien de remarquable ; on y but beaucoup, & on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ſes yeux du viſage de l'Etoile, ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala, & parla fort peu durant le ſouper, quoique le poëte lui donnât une belle matiere à conteſter, blâmant tout net les vers de Théophile, dont Ragotin étoit grand admirateur. Les comédiennes firent quelque tems converſation avec la femme de l'opérateur, qui étoit Eſpagnole, & n'étoit pas déſagréable. Elles ſe retirerent enſuite dans leur chambre, où le Deſtin les conduiſit pour achever ſon hiſ-

toire, que la Caverne & ſa fille mouroient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant ſe mit à étudier ſon rôle ; & le Deſtin ayant pris une chaiſe auprès d'un lit, où la Caverne & ſa fille s'aſſirent, reprit ſon hiſtoire en cette ſorte.

Vous m'avez vu juſqu'ici fort amoureux, & bien en peine de l'effet que ma lettre auroit fait dans l'eſprit de Léonore & de ſa mere : vous m'allez voir encore plus amoureux & le plus déſeſperé de tous les hommes. J'allois voir tous les jours mademoiſelle de la Boiſſiere & ſa fille, ſi aveugié de ma paſſion, que je ne remarquois point la froideur que l'on avoit pour moi, & conſidérois encore moins que mes trop fréquentes viſites pouvoient leur être à la fin incommodes. Mademoiſelle de la Boiſſiere s'en trouvoit fort importunée depuis que Saint-Far lui avoit appris qui j'étois : mais elle ne pouvoit civilement me défendre ſa maiſon, après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour ſa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faiſois pitié, & elle ne ſuivoit pas en cela les ſentimens de ſa mere,

qui

qui ne la perdoit jamais de vue, afin que je ne puſſe me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que ſa mere, elle n'eût oſé l'entreprendre devant elle. Ainſi je ſouffrois comme une ame damnée, & mes fréquentes viſites ne me ſervoient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulois plaire. Un jour que mademoiſelle de la Boiſſiere reçut des lettres de France, qui l'obligeoient à ſortir auſſi-tôt qu'elle les eût lues, elle envoya louer un caroſſe, & chercher le ſeigneur Stephano pour s'en faire accompagner, n'oſant pas aller ſeule depuis la fâcheuſe rencontre où je l'avois ſervie. J'étois plus prêt & plus propre à lui ſervir d'écuyer que celui qu'elle envoyoit chercher : mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre ſervice d'une perſonne dont elle ſe vouloit défaire. Par bonheur Stephano ne ſe trouva point, & elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle étoit de n'avoir perſonne pour la mener, afin que je m'y offriſſe ; ce que je fis avec autant de joie, qu'elle avoit de

dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal qui étoit lors protecteur de France, & qui lui donna heureuſement audience auſſi-tôt qu'elle la lui eût fait demander. Il falloit que ſon affaire fût d'importance, & qu'elle ne fût pas ſans difficulté ; car elle fut long-tems à lui parler en particulier dans une eſpece de grotte, ou plutôt une fontaine couverte qui étoit au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avoient ſuivi ce cardinal, ſe promenoient dans les endroits du jardin qui leur plaiſoient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, ſeul avec la belle Léonore, comme j'avois tant ſouhaité de fois, & pourtant encore moins hardi que je n'avois jamais été. Je ne ſais ſi elle s'en apperçut, & ſi ce fut par bonté qu'elle parla la premiere. Ma mere, me dit-elle, aura bien du ſujet de quereller le ſeigneur Stephano de nous avoir aujourd'hui manqué, & d'être cauſe que nous vous donnons tant de peine. Et moi, je lui ſerai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, ſans y penſer, la plus grande félicité dont je jouirai ja-

mais. Je vous ai assez d'obligation, répartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux : dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. J'aurois peur, lui dis-je, que vous ne la fissiez cesser. Moi ! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse ; & quand je la serois pour tout autre, je ne la serois jamais pour une personne qui a mis sa vie au hasard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. Et par quel autre motif m'opposerois-je à votre félicité, reprit-elle ? Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserois, & de quelle façon le mépris que je ferois de quelque chose, vous la rendroit moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui répondis-je ; mais je ne sais si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle ; car quand on doute si on voudra bien entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est pas intelligible, ou qu'elle peut déplaire. Je vous avoue que je me suis étonné cent

fois comment je lui pouvois répondre ; ſongeant bien moins à ce qu'elle me diſoit, qu'à ſa mere qui pouvoit revenir, & me faire perdre l'occaſion de lui parler de mon amour. Enfin, je m'enhardis ; &, ſans employer plus de tems en une converſation qui ne me conduiſoit pas aſſez vîte où je voulois aller, je lui dis, ſans répondre à ſes dernieres paroles, qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occaſion de lui parler, pour lui confirmer ce que j'avois pris la hardieſſe de lui écrire, & que je ne me ſerois jamais haſardé à cela, ſi je n'avois ſu qu'elle avoit lu ma lettre. Je lui redis enſuite une grande partie de ce que je lui avois écrit ; & ajoutai qu'étant prêt de partir pour la guerre que le pape faiſoit à quelques princes d'Italie, & étant réſolu d'y mourir, puiſque je n'étois pas digne de vivre pour elle, je la priois de m'apprendre les ſentimens qu'elle auroit eus pour moi, ſi ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardieſſe que j'avois eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougiſſant, que ma mort ne lui ſeroit pas indifférente ; & ſi vous êtes homme à faire quelque

choſe pour vos amis, ajouta-t-elle, conſervez-nous en un qui nous a été ſi utile; ou du moins ſi vous êtes ſi preſſé de mourir, pour une raiſon plus forte que celle que vous me venez de dire, différez votre mort juſqu'à tant que nous nous ſoyions revus en France, où je dois bientôt retourner avec ma mere. Je la preſſai de me dire plus clairement les ſentimens qu'elle avoit pour moi; mais ſa mere ſe trouva lors ſi près de nous, qu'elle n'eût pu me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiſelle de la Boiſſiere me fit une mine aſſez froide, à cauſe peut-être que j'avois eu le tems d'entretenir Léonore en particulier; & cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cauſe que je n'oſai être que fort peu de tems chez elles. Je les quittai le plus content du monde, & tirant des conſéquences fort avantageuſes à mon amour de la réponſe de Léonore. Le lendemain, je ne manquai pas de les aller voir, ſuivant ma coutume; on me dit qu'elles étoient ſorties, & on me dit la même choſe trois jours de ſuite, que j'y retournai ſans me rebuter.

Enfin le ſeigneur Stephano me conſeilla de n'y aller plus, parce que mademoiſelle de la Boiſſiere ne permettoit pas que je viſſe ſa fille ; ajoutant qu'il me croyoit trop raiſonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cauſe de ma diſgrace. La mere de Léonore l'avoit trouvée qui m'écrivoit une lettre ; & après l'avoir fort maltraitée, elle avoit donné ordre à ſes gens de me dire qu'elles n'y étoient pas, toutes les fois que je les viendrois voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avoit rendu Saint-Far, & que depuis ce tems-là mes viſites avoient fort importuné la mere. Pour la fille, Stephano m'aſſura de ſa part, que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, ſi ſa mere eût été auſſi peu intéreſſée qu'elle. Je ne vous dirai point le déſeſpoir où me mirent ces fâcheuſes nouvelles ; je m'affligeai autant que ſi l'on m'eût refuſé Léonore injuſtement, quoique je n'euſſe jamais eſpéré de la poſſéder ; je m'emportai contre Saint-Far, & je ſongeai même à me battre contre lui : mais enfin, me remettant devant les yeux ce que je devois à ſon pere & à

ſon frere, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, & je m'ennuyai par-tout où je ne fus pas ſeul. Il fallut partir ſans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle avoit toujours été en autres choſes. Je ne pus trouver la mort que je cherchois, & j'acquis quelque réputation que je ne cherchois point, & qui m'auroit ſatisfait en un autre tems; mais pour lors rien ne me pouvoit ſatisfaire que le ſouvenir de Léonore. Verville & Saint-Far furent obligés de retourner en France, où le baron d'Arques les reçut en pere idolâtre de ſes enfans. Ma mere me reçut fort froidement. Pour mon pere, il ſe tenoit à Paris chez le comte de Glaris, qui l'avoit choiſi pour être le gouverneur de ſon fils. Le baron d'Arques, qui avoit ſu ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie, où même j'avois ſauvé la vie à Verville, voulut que je fuſſe à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon pere à Paris, qui me reçut encore

plus mal que n'avoit fait ſa femme. Un autre homme de ſa condition, qui eût eu un fils auſſi bien fait que moi, l'eût préſenté au comte Ecoſſois ; mais mon pere me tira hors de ſon logis avec empreſſement, comme s'il eût eu peur que je l'euſſe déshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes enſemble, que j'étois trop brave ; que j'avois la mine d'être glorieux, & que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier, que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penſer que ces diſcours-là n'étoient guere agréables à un jeune homme qui avoit été bien élevé, qui s'étoit mis en quelque réputation à la guerre, & enfin qui avoit oſé aimer une fort belle fille, & même lui découvrir ſa paſſion. Je vous avoue que les ſentimens de reſpect & d'amitié que l'on doit avoir pour un pere, n'empêcherent point que je ne le regardaſſe comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me careſſant de la ſorte que je viens de vous dire, & puis me quitta tout d'un coup, me défendant expreſſément de le revenir voir.

Je n'eus pas grand'peine à me réſoudre de lui obéir. Je le quittai, & m'en allai voir monſieur de Saint-Sauveur, qui me reçut en pere. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, & me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligerent d'aller demeurer à Paris. Il ſe logea à l'extrémité du fauxbourg Saint-Germain, en une fort belle maiſon que l'on avoit bâtie depuis peu avec beaucoup d'autres, qui ont rendu ce fauxbourg-là auſſi beau que la ville. Saint-Far & Verville faiſoient leur cour, alloient au cours ou en viſite, & faiſoient tout ce que font les jeunes gens de leur condition en cette grande ville, qui fait paſſer pour campagnards les habitans des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnois point, je m'allois exercer dans toutes les ſalles des tireurs d'armes, ou bien j'allois à la comédie; ce qui eſt cauſe peut-être de ce que je ſuis paſſable comédien. Un jour Verville me tira en particulier, & me découvrit qu'il étoit devenu fort amoureux d'une demoiſelle qui demeuroit dans la même

rue. Il m'apprit qu'elle avoit un frère, nommé Saldagne, qui étoit auſſi jaloux d'elle, & d'une autre ſœur qu'elle avoit, que s'il eût été leur mari ; & il me dit de plus qu'il avoit fait aſſez de progrès auprès d'elle, pour l'avoir perſuadée de lui donner la nuit ſuivante entrée dans ſon jardin, qui répondoit par une porte de derriere à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner, & de faire tout ce que je pourrois pour me mettre aux bonnes graces de la fille qu'elle devoit avoir avec elle. Je ne pouvois refuſer à l'amitié que m'avoit toujours témoigné Verville, de faire tout ce qu'il vouloit. Nous ſortîmes par la porte de derriere de notre jardin ſur les dix heures du ſoir, & fûmes reçus dans celui où l'on nous attendoit, par la maîtreſſe & la ſuivante. La pauvre demoiſelle de Saldagne trembloit comme la feuille, & n'oſoit parler ; Verville n'étoit guere plus aſſuré ; la ſuivante ne diſoit mot ; & moi, qui n'étois-là que pour accompagner Verville, je ne parlois point, & n'en avois pas envie.

Enfin Verville s'évertua, & mena ſa maîtreſſe dans une allée couverte, après avoir bien recommandé à la ſuivante & à moi de faire bon guet ; ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes aſſez long-tems ſans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amans. Verville me demanda aſſez haut, ſi j'avois bien entretenu madame Madelon ; je lui répondis que je ne croyois pas qu'elle eût ſujet de s'en plaindre. Non aſſurément, dit auſſi-tôt la ſoubrette ; car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire, & aſſura cette Madelon que je valois bien la peine que l'on fît converſation avec moi, quoique je fuſſe fort mélancolique. Mademoiſelle de Saldagne prit la parole, & dit que ſa femme de chambre n'étoit pas auſſi une fille à mépriſer ; & là-deſſus ces amans bienheureux nous quitterent, nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les ſurprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une ſervante, qui m'alloit demander ſans doute combien je gagnois de

gages, quelles ſervantes je connoiſſois dans le quartier, ſi je ſavois des chanſons nouvelles, & ſi j'avois bien des profits avec mon maître. Je m'attendois, après cela, d'apprendre tous les ſecrets de la maiſon de Saldagne, & tous les défauts, tant de lui que de ſes ſœurs; car peu de ſuivans ſe rencontrent enſemble, ſans ſe dire tout ce qu'ils ſavent de leurs maîtres, & ſans trouver à redire au peu de ſoin qu'ils ont de faire leur fortune & celle de leurs gens. Mais je fus bien étonné de me voir en converſation avec une ſervante qui me dit d'abord : Je te conjure, eſprit muet, de me confeſſer ſi tu es valet; & ſi tu es valet, par quelle vertu admirable tu t'es empêché juſqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles ſi extraordinaires en la bouche d'une femme de chambre, me ſurprirent; je lui demandai de quelle autorité elle ſe mêloit de m'éxorciſer. Je vois bien, me dit-elle, que tu es un eſprit opiniâtre, & qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, eſprit rebelle, par la puiſſance que Dieu m'a donnée ſur les valets ſuffiſans & glorieux,

glorieux, dis-moi qui tu es ? Je ſuis un pauvre garçon, lui répondis-je, qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connoître ; au moins ai-je déja découvert que tu n'es guere galant : car, ajouta-t-elle, ne me devois-tu pas parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois ſoufflets, autant de coups de pieds, te faire bien égratigner, enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune ? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je ſerois ravi de porter des marques ; mais il y en a auſſi que je ne voudrois pas ſeulement enviſager, de peur d'avoir de mauvais ſonges. Tu veux dire, reprit-elle que je ſuis peut-être laide ; hé ! monſieur le difficile, ne ſais-tu pas bien que la nuit tous les chats ſont gris ? Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je me puiſſe repentir le jour. Et ſi je ſuis belle, me dit-elle ? Je ne vous aurois pas porté aſſez de reſpect, lui dis-je ; outre qu'avec l'eſprit que vous me faites paroître, vous méri-

teriez d'être ſervie & galantiſée dans les formes. Et ſervirois-tu bien une fille de mérite dans les formes, me demanda-t-elle ? Mieux qu'homme du monde, lui dis-je, pourvu que je l'aimaſſe. Que t'importe, ajouta-t-elle, pourvu que tu en fuſſes aimé ? Il faut que l'un & l'autre ſe rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerois, lui repartis-je. Vraiment, dit-elle, ſi je dois juger du maître par le valet, ma maîtreſſe a bien choiſi en monſieur Verville ; & ſa ſervante, pour qui tu te radoucirois, auroit grand ſujet de faire l'importante.. Ce n'eſt pas aſſez de m'ouïr parler, lui dis-je, il faut auſſi me voir. Je crois, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre converſation ne put durer davantage ; car monſieur de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne ſe hâtoit point d'ouvrir par l'ordre de ſa ſœur, qui vouloit avoir le tems de regagner ſa chambre. La damoiſelle & la femme de chambre ſe retirerent ſi troublées, & avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville

voulut que je l'accompagnaſſe en ſa chambre auſſi-tôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux & plus ſatisfait ; il m'exagéra l'eſprit de ſa maîtreſſe, & me dit qu'il n'auroit point l'eſprit content que je ne l'euſſe vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choſes, & je ne pus m'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paroître. Pour moi, j'étois fort étonné d'avoir trouvé une ſervante de ſi bonne converſation, & je vous avoue que j'eus quelque envie de ſavoir ſi elle étoit belle, quoique le ſouvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes Verville & moi juſqu'à midi. Il écrivit, auſſi-tôt qu'il fut éveillé, à mademoiſelle de Saldagne, & envoya ſa lettre par ſon valet, qui en avoit déja porté d'autres, & qui avoit correſpondance avec ſa femme de chambre. Ce valet étoit Bas-Breton, d'une figure fort déſagréable, & d'un eſprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en l'eſprit, quand je le vis partir, que

ſi la fille que j'avois entretenue le voyoit vilain comme il étoit, & parloit un moment à lui, qu'aſſurément elle ne le ſoupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros ſot s'acquitta aſſez bien de ſa commiſſion pour un ſot : il trouva mademoiſelle de Saldagne avec ſa ſœur aînée, qui s'appelloit mademoiſelle de Lery, à qui elle avoit fait confidence de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit ſa réponſe, monſieur de Saldagne fut ouï chanter ſur le degré. Il venoit à la chambre de ſes ſœurs, qui cacherent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frere ne fut pas longtems avec ſes ſœurs, & le Breton fut tiré de ſa cachette. Mademoiſelle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponſe à Verville, & mademoiſelle de Lery fit converſation avec le Breton, qui ſans doute ne la divertit guere. Sa ſœur, qui avoit achevé ſa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à ſon maître avec un billet par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure dans le même jardin. Auſſi-tôt que la nuit

fut venue, vous pouvez penſer que Verville ſe tint prêt pour aller à l'aſſignation qu'on lui avoit donnée. Nous fumes introduits dans le jardin, & je me vis en tête la même perſonne que j'avois entretenue, & que j'avois trouvée ſi ſpirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avoit fait, & je vous avoue que le ſon de ſa voix, & la façon dont elle diſoit les choſes, me firent ſouhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fuſſe le Bas-Breton qu'elle avoit vu, ni comprendre pourquoi j'avois plus d'eſprit la nuit que le jour; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ſes ſœurs lui avoit fait grande peur, je m'en fis honneur devant cette ſpirituelle ſervante, en lui proteſtant que je n'avois pas tant eu de peur pour moi, que pour mademoiſelle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fuſſe pas le valet de Verville, & je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais diſcours de ſervante. Elle m'apprit que ce monſieur de Saldagne étoit un terrible homme; & que s'étant

trouvé fort jeune ſans pere ni mere, avec beaucoup de bien & peu de parens, il exerçoit une grande tyrannie ſur ſes ſœurs, pour les obliger à ſe faire religieuſes, les traitant non pas ſeulement en pere injuſte, mais en mari jaloux & inſupportable. Je lui allois parler à mon tour du baron d'Arques & de ſes enfans, quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; & nous vîmes entrer monſieur de Saldagne, ſuivi de deux laquais, dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue, dans la même ligne du ſien & du nôtre, où l'on jouoit tous les jours, & où Saint-Far alloit ſouvent ſe divertir. Ils y avoient joué ce jour-là l'un & l'autre; & Saldagne ayant perdu ſon argent de bonne heure, étoit rentré dans ſon logis par la porte de derriere, contre ſa coutume; & l'ayant trouvée ouverte, nous avoit ſurpris, comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne & de ſes gens. La demoiſelle demeura dans le jardin, ſous pré-

texte de prendre le frais ; & pour rendre la choſe plus vraiſemblable, elle ſe mit à chanter ſans en avoir grande envie, comme vous pouvez penſer. Cependant Verville, ayant eſcaladé la muraille par une treille, s'étoit jetté de l'autre côté ; mais un troiſieme laquais de Saldagne, qui n'étoit pas encore entré, le vit ſauter, & ne manqua pas de venir dire à ſon maître qu'il venoit de voir ſauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même tems on m'ouït tomber dans le jardin fort rudement, la même treille par laquelle s'étoit ſauvé Verville s'étant malheureuſement rompue ſous moi. Le bruit de ma chute, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu, ſuivi de ſes trois laquais ; & voyant un homme l'épée à la main, car auſſi-tôt que je fus relevé je m'étois mis en état de me défendre, il m'attaqua à la tête des ſiens. Je lui fis bientôt voir que je n'étois pas aiſé à battre. Le laquais qui portoit le flambeau s'avança plus que les autres ; cela me donna moyen de voir Saldagne au

viſage, que je reconnus pour le même François qui m'avoit voulu autrefois aſſaſſiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut auſſi ; & ne doutant point que je ne fuſſe venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ſes efforts, & alors je me trouvai fort preſſé, outre que je m'étois quaſi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, en lâchant le pied, un cabinet dans lequel j'avois vu entrer la maîtreſſe de Verville fort éplorée. Elle ne ſortit point de ce cabinet, quoique je m'y retiraſſe, ſoit qu'elle n'en eût pas le tems, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me ſentis augmenter le courage quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet, qui étoit aſſez étroite. Je bleſſai Saldagne à une main, & le plus opiniâtré de ſes laquais en un bras ; ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'eſpérois pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de piſtolets, quand je leur aurois bien donné de la

peine à coups d'épée. Mais Verville vint à mon ſecours ; il ne s'étoit point voulu retirer dans ſon logis ſans moi ; &, ayant ouï la rumeur & le bruit des épées, il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis, ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avoit déja fait connoiſſance, crut qu'il le venoit ſecourir comme ſon ami & ſon voiſin ; il s'en tint fort obligé, & lui dit en l'abordant : Vous voyez, monſieur, comme je ſuis aſſaſſiné dans mon logis. Verville, qui connut ſa penſée, lui répondit ſans héſiter, qu'il étoit ſon ſerviteur contre tout autre ; mais qu'il n'étoit-là qu'en l'intention de me ſervir contre qui que ce fût. Saldagne, enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendroit bien à bout lui ſeul de deux traîtres, & en même tems chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureuſement. Je ſortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami ; &, ſurprenant le laquais qui portoit le flambeau, je ne le voulus pas tuer, je me contentai de lui donner un eſtramaçon ſur la tête, qui l'effraya ſi fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la

campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent auſſi. Pour ce qui eſt de Saldagne, au même tems que la lumiere du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une paliſſade, ſoit que Verville l'eût bleſſé, ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever; mais bien de nous retirer bien vîte. La ſœur de Saldagne, que j'avois vue dans le cabinet, & qui ſavoit bien que ſon frere étoit homme à lui faire de grandes violences, en ſortit alors, & vint nous prier, parlant bas & fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir ſa maîtreſſe en ſa puiſſance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laiſſée, & nous ne la fermâmes point, pour n'avoir point la peine de l'ouvrir ſi nous étions obligés de ſortir. Il y avoit dans notre jardin une ſalle baſſe peinte & fort enjolivée, où l'on mangeoit en été, & qui étoit détachée du reſte de la maiſon. Mes jeunes maîtres & moi y faiſions quelquefois des armes; &, comme c'étoit le lieu le plus agréable de la

maiſon, le baron d'Arques, ſes enfans & moi, en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entraſſent point, & que les livres & les meubles qui y étoient fuſſent en ſûreté. Ce fut-là où nous mîmes notre demoiſelle, qui ne pouvoit ſe conſoler. Je lui dis que nous allions ſonger à ſa ſûreté & à la nôtre, & que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller ſon valet Breton, qui avoit fait la débauche. Auſſi-tôt qu'il nous eût allumé de la chandelle, nous ſongeâmes quelque tems à ce que nous ferions de la ſœur de Saldagne; enfin nous réſolûmes de la mettre dans ma chambre, qui étoit au haut du logis, & qui n'étoit fréquentée que de mon valet & de moi. Nous retournâmes à la ſalle du jardin avec de la lumiere. Verville fit un grand cri en y entrant, ce qui me ſurprit fort. Je n'eus pas le tems de lui demander ce qu'il avoit; car j'ouïs parler à la porte de la ſalle, que quelqu'un ouvrit à l'inſtant que j'éteignois ma chandelle. Verville demanda, qui va-là? Son frere Saint-Far nous répondit, c'eſt moi; que diable fai-

tes-vous ici ſans chandelle à l'heure qu'il eſt ? Je m'entretenois avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville. Et moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir auſſi, & viens occuper la ſalle à mon tour ; je vous prie de m'y laiſſer tout ſeul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis ſortir notre demoiſelle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entre elle & Saint-Far qui entroit en même tems. Je la menai dans ma chambre ſans qu'elle ceſſât de ſe déſeſpérer, & revins trouver Verville dans la ſienne, où ſon valet ralluma de la chandelle. Verville me dit avec un viſage affligé, qu'il falloit inceſſamment qu'il retournât chez Saldagne. Et qu'en voulez-vous faire, lui dis-je ? l'achever. Ah ! mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je ſuis le plus malheureux homme du monde, ſi je ne tire mademoiſelle de Saldagne d'entre les mains de ſon frere. Et y eſt-elle encore, puiſqu'elle eſt dans ma chambre, lui répondis-je ? Plût à Dieu que cela fût ! me dit-il en ſoupirant. Je crois que vous rêvez, lui repartis-je. Je ne rêve point, reprit-il ; nous avons pris la

ſœur

ſœur aînée de mademoiſelle de Saldagne pour elle. Quoi ! lui dis-je auſſi-tôt, n'étiez-vous pas enſemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus aſſuré, me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire aſſommer chez ſon frere, lui répondis-je, puiſque la ſœur que vous demandez eſt dans ma chambre ? Ah ! Garigues, s'écria-t-il encore, je ſais bien ce que j'ai vu. Et moi auſſi, lui dis-je ; &, pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiſelle de Saldagne. Il me dit que j'étois fou, & me ſuivit le plus affligé homme du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que ſon affliction, quand je vis dans ma chambre une demoiſelle que je n'avois jamais vue, & qui n'étoit point celle que j'avois amenée. Verville en fut auſſi étonné que moi ; mais en récompenſe le plus ſatisfait homme du monde, car il ſe trouva avec mademoiſelle de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui qui s'étoit trompé ; mais je ne pouvois lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiſelle que j'avois toujours accompagnée, s'étoit tranſ-

formée en une autre ; à venir de la ſalle du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la maîtreſſe de Verville, qui n'étoit point aſſurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne, & qui même ne lui reſſembloit pas. Verville me voyant ſi éperdu : Qu'as-tu donc, me dit-il ? Je te confeſſe encore une fois que je me ſuis trompé. Je le ſuis plus que vous, ſi mademoiſelle de Saldagne eſt entrée céans avec nous, lui répondis-je. Et avec qui donc, reprit-il ? Je ne ſais, lui dis-je, ni qui le peut ſavoir que mademoiſelle même. Je ne ſais pas auſſi avec qui je ſuis venue, ſi c'eſt avec monſieur, nous dit alors mademoiſelle de Saldagne, parlant de moi ; car, continua-t-elle, ce n'eſt pas monſieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frere ; c'eſt un homme qui eſt entré chez nous un moment après que vous en êtes ſorti : je ne ſais ſi les plaintes de mon frere en furent cauſe, ou ſi nos laquais, qui entrerent en même tems que lui, l'avoient averti de ce qui s'étoit paſſé. Il fit porter mon frere dans ſa chambre ; & ma femme de chambre m'étant venue

apprendre ce que je vous viens de dire, & qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoiſſance de mon frere & de nos voiſins, je l'allai attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez lui juſqu'au lendemain, que je me ferois mener chez une dame de mes amies, pour laiſſer paſſer la furie de mon frere, que je lui avouai avoir tous les ſujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit aſſez civilement de me conduire par-tout où je voudrois, & me promit de me protéger contre mon frere, même au péril de ſa vie. C'eſt ſous ſa conduite que je ſuis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; enſuite de quoi on m'a miſe dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit mademoiſelle de Saldagne ne m'éclaircit pas entiérement; mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à-peu-près de quelle façon la choſe étoit arrivée. Pour Verville, il avoit été ſi attentif à conſidérer ſa maîtreſſe, qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il ſe mit à lui dire cent dou-

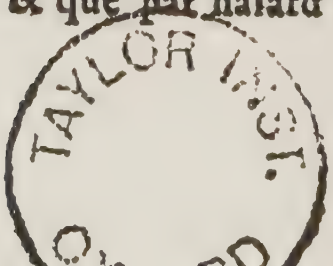
ceurs, ſans ſe mettre beaucoup en peine de ſavoir par quelle voie elle étoit venue dans ma chambre. Je pris de la lumiere, & les laiſſant enſemble, je retournai dans la ſalle du jardin pour parler à Saint-Far, quand bien il me devroit dire quelque choſe de déſobligeant, ſelon ſa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver, au lieu de lui, la même demoiſelle que je ſavois très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir toute en déſordre, comme une perſonne à qui on a fait une violence; ſa coiffure étoit toute défaite, & le mouchoir qui lui couvroit la gorge étoit ſanglant en quelques endroits, auſſi bien que ſon viſage. Verville, me dit-elle, auſſi-tôt qu'elle me vit paroître, ne m'approche point, ſi ce n'eſt pour me tuer; tu feras bien mieux que d'entreprendre une ſeconde violence: ſi j'ai eu aſſez de force pour me défendre de la premiere, Dieu m'en donnera encore aſſez pour t'arracher les yeux, ſi je ne puis t'ôter la vie. C'eſt donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu diſois avoir pour ma

ſœur ? O que la complaiſance que j'ai eue pour ſes folies me coûte bon ! & quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il eſt bien juſte de ſouffrir les maux que l'on craint le plus ! Mais que déliberes-tu, me dit-elle encore, me voyant tout étonné ? as-tu quelques remords de ta mauvaiſe action ? Si cela eſt, je l'oublierai de bon cœur ; tu es jeune, & j'ai été trop imprudente de me fier en la diſcrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frere, je t'en conjure ; tout violent qu'il eſt, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal, ou plutôt un ennemi mortel de notre maiſon, qui n'a pu être ſatisfait d'une fille ſéduite & d'un gentilhomme aſſaſſiné, ſi tu n'y ajoutois un plus grand crime. En achevant ces paroles, qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence, elle ſe mit à pleurer avec tant de violence, que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut-là où j'achevai de perdre le peu d'eſprit que j'avois conſervé en une ſi grande confuſion ; & ſi elle n'eût ceſſé de parler d'elle même, je n'euſſe jamais oſé l'interrompre, de la façon que

j'étois étonné, & de l'autorité avec laquelle elle m'avoit fait tous ces reproches. Mademoiſelle, lui répondis-je, non-ſeulement je ne ſuis point Verville ; mais auſſi j'oſe vous aſſurer qu'il n'eſt point capable d'une mauvaiſe action comme celle dont vous vous plaignez. Quoi, reprit-elle, tu n'es point Verville ? Je ne t'ai pas vu aux mains avec mon frere ? Un gentilhomme n'eſt point venu à ton ſecours, & tu ne m'as point conduite céans à ma priere, où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi & de moi ? Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la ſuffoquoit. Pour moi, je ne fus jamais en plus grand'peine, ne pouvant comprendre comme elle connoiſſoit Verville, & ne le connoiſſoit point. Je lui dis que la violence qu'on lui avoit faite m'étoit inconnue ; & puiſqu'elle étoit ſœur de monſieur de Saldagne, que je la menerois, ſi elle vouloit, où étoit ſa ſœur. Comme j'achevois de parler, je vis entrer dans la ſalle Verville & mademoiſelle de Saldagne, qui vouloit abſolument qu'on la ramenât chez ſon frere : je ne ſais pas

d'où lui étoit venue une ſi dangereuſe fantaiſie. Les deux ſœurs s'embraſſerent auſſitôt qu'elles ſe virent, & ſe remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria inſtamment de retourner dans ma chambre, leur repréſentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez monſieur de Saldagne, la maiſon étant alarmée comme elle étoit, outre le péril qu'il y avoit pour elles entre les mains d'un brutal; que dans ſon logis elles ne pouvoient être découvertes; que le jour alloit bientôt paroître, & que, ſelon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne, on aviſeroit à ce qu'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condeſcendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiſelles ſe trouvant toutes raſſurées de ſe voir enſemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges ſuccès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que ſi nous l'euſſions vu, que la violence que l'on avoit faite à mademoiſelle de Lery, venoit infailliblement de Saint-Far, ne ſachant que trop, Verville &

moi, qu'il étoit encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures ; Saint-Far avoit joué dans la même maison où Saldagne avoit perdu son argent, & passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'étoit rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur maître, qu'ils assuroient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, & ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avoit prié de la mettre à couvert des violences de son frere, & étoit venue avec lui, comme avoit fait sa sœur avec nous. Il avoit donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous ai dit ; & parce qu'il n'avoit pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle, que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, & que par hasard les deux sœurs se trou-


TAYLOR INST.

verent l'une auprès de l'autre quand il entra & quand nous ſortîmes ; je trouvai ſous ma main la ſienne, au même tems qu'il ſe trompa de la même façon avec la nôtre ; & ainſi les demoiſelles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faiſable, que j'avois éteint la lumiere, & qu'elles étoient vêtues l'une comme l'autre, & ſi éperdues, auſſi-bien que nous, qu'elles ne ſavoient ce qu'elles faiſoient. Auſſi-tôt que nous l'eûmes laiſſé dans la ſalle, ſe voyant ſeul avec une fort belle fille, & ayant bien plus d'inſtinct que de raiſon, & pour parler de lui comme il le mérite, étant la brutalité même, il avoit voulu profiter de l'occaſion, ſans conſidérer ce qui en pourroit arriver, & qu'il faiſoit un outrage irréparable à une fille de condition qui s'étoit miſe entre ſes bras comme dans un aſyle. Sa brutalité fut punie comme elle le méritoit. Mademoiſelle de Lery ſe défendit en lionne, le mordit, l'égratigna, & le mit tout en ſang. A tout cela il ne fit autre choſe que s'aller coucher, & s'endormit auſſi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action

du monde la plus déraiſonnable. Vous êtes peut-être en peine de ſavoir comment mademoiſelle de Lery ſe trouvoit dans le jardin quand ſon frere nous y ſurprit, elle qui n'y étoit point venue comme avoit fait ſa ſœur. C'eſt ce qui m'embarraſſoit auſſi-bien que vous : mais j'appris de l'une & de l'autre, que mademoiſelle de Lery avoit accompagné ſa ſœur dans le jardin, pour ne ſe fier à la diſcrétion d'une ſervante ; & c'étoit elle que j'avois entretenue ſous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus ſi j'avois trouvé tant d'eſprit en une femme de chambre ; & mademoiſelle de Lery m'avoua qu'après avoir fait converſation avec moi dans le jardin, & m'avoit trouvé plus ſpirituel que ne l'eſt d'ordinaire un valet ; celui de Verville qui lui avoit fait voir qu'il n'avoit guere d'eſprit ; & qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi, l'avoit extrêmement étonnée. Depuis ce tems-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque choſe de plus que de l'eſtime ; & j'oſe dire qu'elle étoit pour le moins auſſi aiſe que moi, de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité

& de proportion, que ſi l'un de nous deux eût été valet ou ſervante. Le jour parut que nous étions encore enſemble. Nous laiſſâmes nos demoiſelles dans ma chambre, où elles s'endormirent ſi elles voulurent, & nous allâmes ſonger, Verville & moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi, qui n'étois point amoureux comme Verville, je mourois d'envie de dormir : mais il n'y avoit pas apparence d'abandonner mon ami dans un ſi grand accablement d'affaires. J'avois un laquais auſſi aviſé que le valet de chambre de Verville étoit maladroit. Je l'inſtruiſis autant que je pus, & l'envoyai découvrir ce qui ſe paſſoit chez Saldagne. Il s'acquitta de ſa commiſſion avec eſprit, & nous rapporta que les gens de Saldagne diſoient que les voleurs l'avoient fort bleſſé, & que l'on ne parloit non plus de ſes ſœurs que ſi jamais il n'en eût eu, ſoit qu'il ne ſe ſouciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ſes gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une choſe qui lui étoit ſi déſavantageuſe. Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville ; & peut-être de l'aſſaſſinat,

lui répondis-je : & là-deſſus je lui appris que Saldagne étoit le même qui m'avoit voulu aſſaſſiner dans Rome ; que nous nous étions reconnus l'un l'autre ; & j'ajoutai, que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté ſur ſa vie, comme il y avoit grande apparence, qu'abſolument il ne ſoupçonnoit rien encore de l'intelligence que ſes ſœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris ; & cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ſes ſentimens, & ſi nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avoit le viſage fort égratigné ; mais quelque queſtion que Verville lui pût faire, il n'en put tirer autre choſe, ſinon que revenant de jouer, il avoit trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte ; ſa maiſon en rumeur, & lui fort bleſſé entre les bras de ſes gens, qui le portoient dans ſa chambre. Voilà un grand accident, lui dit Verville, & ſes ſœurs en ſeront bien affligées : ce ſont de fort belles filles ; je veux leur aller rendre viſite. Que m'importe, lui répondit ce brutal, qui ſe mit enſuite à ſiffler ſans plus rien répondre à

ſon

ſon frere, pour tout ce qu'il lui put dire. Verville le quitta & revint dans ma chambre, où j'employois toute mon éloquence pour conſoler nos belles affligées. Elles ſe déſeſpéroient, & n'attendoient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frere, qui étoit ſans doute l'homme du monde le plus eſclave de ſes paſſions. Mon laquais leur alla querir à manger dans le prochain cabaret; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tînmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle étoit au haut du logis, & éloignée des autres. Elles n'euſſent point eu de répugnance à ſe mettre dans quelque maiſon religieuſe: mais à cauſe de l'aventure fâcheuſe qui leur étoit arrivée, elles avoient grand ſujet de craindre de ne ſortir pas d'un couvent quand elles voudroient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les bleſſures de Saldagne ſe guériſſoient, & Saint-Far, que nous obſervions, l'alloit viſiter tous les jours. Verville ne bougeoit de ma chambre; à quoi on ne prenoit pas garde dans

le logis, ayant accoutumé d'y paſſer ſouvent des jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour mademoiſelle de Saldagne, & elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaiſois pas à ſa ſœur aînée, & elle ne m'étoit pas indifférente. Ce n'eſt pas que la paſſion que j'avois pour Léonore fût diminuée, mais je n'eſpérois plus rien de ce côté-là ; & quand je l'aurois pu poſſéder, j'aurois fait conſcience de la rendre malheureuſe. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui le vouloit voir l'épée à la main, & qui l'attendoit avec un de ſes amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville étoit prié de ne ſe ſervir point d'un autre que de moi ; ce qui me donna quelque ſoupçon que peut-être il nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce ſoupçon étoit aſſez bien fondé, ayant déja expérimenté ce qu'il ſavoit faire. Mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant réſolu de lui donner toutes ſortes de ſatisfactions, & d'offrir même d'épouſer ſa ſœur. Il envoya querir un carroſſe de louage,

quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendoit, & où Verville fut bien étonné de trouver ſon frere qui ſervoit ſon ennemi. Nous n'oubliâmes ni ſoumiſſions ni prieres pour faire paſſer les choſes par accommodement ; il fallut abſolument ſe battre avec les deux moins raiſonnables hommes du monde. Je voulus proteſter à Saint-Far que j'étois au déſeſpoir de tirer l'épée contre lui, & je ne répondis qu'avec des ſoumiſſions & des paroles reſpectueuſes à toutes les choſes outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avois toujours déplu, & que pour regagner ſes bonnes graces, il falloit que je reçuſſe de lui deux ou trois coups d'épée. En diſant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque tems, réſolu d'éviter d'en venir aux priſes, au péril de quelques bleſſures. Dieu favoriſa ma bonne intention ; il tomba à mes pieds. Je le laiſſai relever ; & cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin m'ayant bleſſé légérement à une épaule, il me cria comme auroit fait un laquais, que j'en tenois, avec un em-

portement ſi inſolent, que ma patience ſe laſſa. Je le preſſai, & l'ayant mis en déſordre, je paſſai ſi heureuſement ſur lui, que je pus lui ſaiſir la garde de ſon épée. Cet homme que vous haïſſez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de ſaiſon ſans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il étoit, quoique je lui repréſentaſſe que nous devions aller ſéparer ſon frere & Saldagne, qui ſe rouloient l'un ſur l'autre. Mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, & je penſai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant ſon épée, que je jetai aſſez loin de lui. Je courus auſſitôt au ſecours de Verville, qui étoit aux priſes avec ſon homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut déſarmé, & en même tems je me ſentis donner un coup d'épée par derriere. C'étoit le généreux Saint-Far qui ſe ſervoit ſi lâchement de l'épée que je lui avois laiſſée. Je ne fus plus maître de mon reſſentiment; je lui en portai un qui lui fit une grande bleſſure,

Le baron d'Arques qui ſurvint à l'heure même, & qui vit que je bleſſois ſon fils, m'en vouloit d'autant plus de mal, qu'il m'avoit toujours voulu beaucoup de bien. Il pouſſa ſon cheval ſur moi, & me donna un coup d'épée ſur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui fondirent ſur moi à ſon exemple. Je me démêlai aſſez heureuſement de tant d'ennemis : mais il eût fallu céder au nombre, ſi Verville, le plus généreux ami du monde, ne ſe fût mis entre eux & moi, au péril de ſa vie. Il donna un grand eſtramaçon ſur les oreilles de ſon valet, qui me preſſoit plus que les autres, pour ſe faire de fête. Je préſentai mon épée par la garde au baron d'Arques ; cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin, ingrat, & me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, juſqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin & tout ingrat que j'étois, j'avois donné la vie à ſon fils, & que je ne l'avois bleſſé qu'après en avoir été frappé en trahiſon. Verville ſoutint à ſon pere que je n'avois pas tort ; mais il dit toujours qu'il

ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le caroſſe où l'on avoit mis Saint-Far ; & Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit deſcendre dans l'hôtel d'un de nos princes, où il avoit des amis, & ſe retira chez ſon pere. Monſieur de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un caroſſe, & me reçut en ſon logis ſecrétement, où il eut ſoin de moi comme ſi j'euſſe été ſon fils. Verville me vint voir le lendemain, & me conta que ſon pere avoit été averti de notre combat par les ſœurs de Saldagne, qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit enſuite, avec grande joie, que l'affaire s'accommoderoit par un double mariage, auſſi-tôt que ſon frere ſeroit guéri, qui n'étoit pas bleſſé en lieu dangereux; qu'il ne tiendroit qu'à moi que je ne fuſſe bien avec Saldagne ; & pour ſon pere, qu'il n'étoit plus en colere, & étoit bien fâché de m'avoir maltraité. Il ſouhaita enſuite que je fuſſe bientôt guéri, pour avoir part à tant de réjouiſſances. Mais je lui répondis que je ne pouvois plus demeurer dans un pays où

l'on pouvoit me reprocher ma baſſe naiſſance, comme avoit fait ſon pere, & que je quitterois bientôt le royaume pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux ſentimens d'honneur que ſon exemple m'avoit donnés. Je veux croire que ma réſolution l'affligea; mais un homme amoureux n'eſt pas long-tems occupé par une autre paſſion que l'amour. Le Deſtin continuoit ainſi ſon hiſtoire, quand on ouït tirer dans la rue un coup d'arquebuſe, & tout auſſi-tôt jouer des orgues. Cet inſtrument, qui peut-être n'avoit point encore été ouï à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuſe avoit éveillés. On continuoit toujours de jouer des orgues, & ceux qui s'y connoiſſoient remarquerent même que l'organiſte jouoit un chant d'égliſe. Perſonne ne pouvoit rien comprendre en cette dévote ſérénade, qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnue pour telle; mais on n'en douta plus quand on ouït deux méchantes voix, dont l'une chantoit le deſſus, & l'autre râloit une baſſe. Ces deux voix de lutin ſe joignirent

aux orgues, & firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chanterent :

Allons de nos voix, & de nos luths d'ivoire
ravir les eſprits,

& le reſte de la chanſon. Après que cet air ſuranné fut mal chanté, on ouït la voix de quelqu'un qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux chantres qu'ils chantoient toujours une même choſe. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne ſavoient pas ce qu'on vouloit qu'ils chantaſſent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même perſonne ; il faut chanter, puiſqu'on vous paie bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changerent de ton ; & on ouït un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort dévotement. Perſonne des auditeurs n'avoit encore oſé parler, de peur d'interrompre la muſique, quand la Rancune, qui ne ſe fût pas tu en une pareille occaſion pour tous les biens du monde, cria tout haut : On fait donc ici le ſervice divin dans les rues ? Quelqu'un des écoutans prit la parole, & dit que l'on pouvoit

proprement appeller cela chanter ténebres. Un autre ajouta que c'étoit une proceſſion de nuit ; enfin tous les facétieux de l'hôtellerie ſe réjouirent ſur la muſique, ſans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit ; & encore moins à qui, ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançoit toujours chemin, lorſque dix ou douze chiens, qui ſuivoient une chienne de mauvaiſe vie, vinrent, à la ſuite de leur maîtreſſe, ſe mêler parmi les jambes des muſiciens ; &, comme pluſieurs rivaux enſemble ne ſont pas long-tems d'accord, après avoir grondé & juré quelque tems les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils ſe pillerent avec tant d'animoſité & de furie, que les muſiciens craignirent pour leurs jambes, & gagnerent au pied, laiſſant leurs orgues à la diſcrétion des chiens. Ces amans immodérés n'en uſerent pas bien ; ils renverſerent une table à tréteaux, qui ſoutenoit la machine harmonieuſe ; & je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levaſſent la jambe, & ne piſſaſſent contre les orgues renverſées, ces animaux étant fort diurétiques

de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connoiſſance a envie de procéder à la multiplication de ſon eſpece. Le concert étant ainſi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, & voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table & les tréteaux. Comme ſes valets & lui s'occupoient à cette œuvre charitable, l'organiſte revint à ſes orgues, accompagné de trois perſonnes, entre leſquelles il y avoit une femme, & un homme qui ſe cachoit le nez de ſon manteau. Cet homme étoit le véritable Ragotin, qui avoit voulu donner une ſérénade à mademoiſelle de l'Etoile, & s'étoit adreſſé pour cela à un petit châtré, organiſte d'une égliſe. Ce fut ce monſtre, ni homme ni femme, qui chanta le deſſus, & qui joua des orgues que ſa ſervante avoit apportées. Un enfant de chœur, qui avoit déja mué, chanta la baſſe; & tout cela pour le prix & ſomme de deux teſtons, tant il faiſoit déja cher vivre dans ce bon pays du Maine. Auſſi-tot que l'hôte eut reconnu les auteurs de la ſérénade, il dit, aſſez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient aux fenê-

tres de l'hôtellerie : C'eſt donc vous, M. Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte ? Vous feriez bien mieux de dormir, & de laiſſer dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit qu'il le prenoit pour un autre ; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir nier. Cependant l'organiſte, qui trouva ſes orgues rompues, & qui étoit fort en colere, comme ſont tous les animaux imberbes, dit à Ragotin, en jurant, qu'il les lui falloit payer. Ragotin lui répondit qu'il ſe moquoit de cela. Ce n'eſt pourtant pas moquerie, repartit le châtré ; je veux être payé. L'hôte & ſes valets donnerent leurs voix pour lui ; mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorans, que cela ne ſe pratiquoit point en ſérénade ; & cela dit, s'en alla tout fier de ſa galanterie. La muſique chargea les orgues ſur le dos de la ſervante du châtré, qui ſe retira en ſon logis de fort mauvaiſe humeur, la table ſur l'épaule, & ſuivi de l'enfant de chœur, qui portoit les deux tréteaux. L'hôtellerie fut fermée ; le Deſtin donna le bon ſoir aux comédiennes, & remit la fin de ſon hiſtoire à la premiere occaſion.

CHAPITRE XVI.

L'ouverture du Théatre, & autres choſes qui ne ſont pas de moindre conſéquence.

LE lendemain les comédiens s'aſſemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie, pour répéter la comédie qui ſe devoit repréſenter après dîner. La Rancune, à qui Ragotin avoit déja fait confidence de la ſérénade, & qui avoit fait ſemblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ſes compagnons que le petit homme ne manqueroit pas de venir bientôt récueillir les louanges de ſa galanterie raffinée; & ajouta que toutes les fois qu'il en voudroit parler, il falloit en détourner le diſcours malicieuſement. Ragotin entra dans la chambre en même tems; &, après avoir ſalué les comédiens en général, il voulut parler de la ſérénade à mademoiſelle de l'Etoile, qui fut alors pour lui une étoile errante;

car

car elle changea de place, ſans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'étoit couchée, & comment elle avoit paſſé la nuit. Il la quitta pour mademoiſelle Angélique, qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier ſon rôle. Il s'adreſſa à la Caverne, qui ne le regarda ſeulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, ſuivirent exactement l'ordre qu'avoit donné la Rancune, & ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changerent de diſcours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin preſſé de ſa vanité, & ne pouvant laiſſer languir ſa réputation davantage, il dit tout haut, parlant à tout le monde : Voulez-vous que je vous avoue une vérité ? Vous en uſerez comme il vous plaira, répondit quelqu'un. C'eſt moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une ſérénade. On les donne donc en ce pays avec des orgues, lui dit le Deſtin ; & à qui la donniez-vous ? N'eſt-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens enſemble ? Il n'en faut pas douter, dit l'Olive ; car ces

animaux de nature mordante, n'euſſent pas troublé une muſique ſi harmonieuſe, à moins que d'être rivaux, & même jaloux de Monſieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole, & dit qu'il ne douroit point qu'il ne fût bien avec ſa maîtreſſe, & qu'il ne l'aimât à bonne intention, puiſqu'il y alloit ſi ouvertement. Enfin tous ceux qui étoient dans la chambre pouſſerent à bout Ragotin ſur la ſérénade, à la réſerve de la Rancune, qui lui fit grace, ayant été honoré de l'honneur de ſa confiance; & il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuiſé tous ceux qui étoient dans la chambre, ſi le poëte, qui en ſon eſpece étoit auſſi ſot & auſſi vain que Ragotin, & qui de toutes les choſes tiroit matiere de contenter ſa vanité, n'eût rompu les chiens, en diſant, du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui les fait à fauſſes enſeignes: A propos de ſérénade, il me ſouvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de ſuite, qui étoit compoſée de plus de cent ſortes d'inſtrumens. Elle courut par tout le Marais. Les plus galantes dames

de la place Royale l'adopterent ; pluſieurs galans s'en firent honneur, & elle donna même de la jalouſie à un homme de condition, qui fit charger par ſes gens ceux qui me la donnoient : mais ils n'y trouverent pas leur compte ; car ils étoient tous de mon pays, braves gens s'il en eſt au monde, & dont la plus grande partie avoient été officiers dans un régiment que je mis ſur pied, quand les communes de nos quartiers ſe ſouleverent. La Rancune, qui avoit contraint ſon naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le poëte, qu'il perſécutoit continuellement. Il prit donc la parole, & dit au nourriſſon des muſes : Votre ſérénade, de la façon que vous nous la repréſentez, étoit plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné, & envoya la canaille de ſa maiſon pour le faire taire, ou pour le chaſſer plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'eſt que votre femme eſt morte de vieilleſſe ſix mois après votre hyménée, pour parler en vos termes. Elle mourut pourtant du mal de mere, dit le poëte. Dites plutôt de grand-

mere, d'aïeule, ou de biſaïeule, répondit la Rancune. Dès le regne de Henri quatrieme, la mere ne lui faiſoit plus de mal, ajouta-t-il; &, pour vous montrer que j'en ſais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous nous la prôniez ſi ſouvent, je veux vous apprendre une choſe d'elle, qui n'eſt jamais venue à votre connoiſſance. Dans la cour de la reine Marguerite... Ce beau commencement d'hiſtoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étoient dans la chambre, qui ſavoient bien qu'il avoit des mémoires contre tout le genre humain. Le poëte, qui le redoutoit extrêmement, l'interrompit en lui diſant: Je gage cent piſtoles que non. Ce défi de gager, fait ſi à propos, fit rire toute la compagnie, & le fit ſortir hors de la chambre. C'étoit toujours ainſi par des gageures de ſommes conſidérables, que le pauvre homme défendoit ſes hyperboles quotidiennes, qui pouvoient bien monter chaque ſemaine à la ſomme de mille ou douze cents impertinences, ſans y comprendre les menteries. La Rancune étoit le contrôleur général, tant de ſes

actions que de ſes paroles ; & l'aſcendant qu'il avoit ſur lui étoit ſi grand, que je l'oſe comparer à celui du génie d'Auguſte ſur celui d'Antoine ; cela s'entend prix pour prix, & ſans faire comparaiſon de deux comédiens de campagne, à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé ſon conte, & en ayant été interrompu par le poëte, comme je vous ai dit, chacun le pria inſtamment de l'achever ; mais il s'en excuſa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte toute entiere, & que celle de ſa femme y ſeroit compriſe. Il fut queſtion de répéter la comédie qu'on devoit jouer le jour même dans un tripot voiſin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîné, & on joua fort bien. Mademoiſelle de l'Etoile y ravit tout le monde par ſa beauté ; Angélique eut des partiſans pour elle ; & l'une & l'autre s'acquitta de ſon perſonnage à la ſatisfaction de tout le monde. Le Deſtin & ſes camarades firent auſſi des merveilles ; & ceux de l'aſſiſtance qui avoient ſouvent ouï la comédie dans Paris, avouerent que

les comédiens du roi n'euſſent pas mieux repréſenté. Ragotin ratifia en ſa tête la donation qu'il avoit faite de ſon corps & de ſon ame à mademoiſelle de l'Etoile, paſſé pardevant la Rancune, qui lui promettoit tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promeſſe, le déſeſpoir eût bientôt fait un beau grand ſujet d'hiſtoire tragique d'un méchant petit avocat. Je ne dirai point ſi les comédiens plurent autant aux dames du Mans, que les comédiennes avoient fait aux hommes ; quand j'en ſaurois quelque choſe, je n'en dirois rien : mais parce que l'homme le plus ſage n'eſt pas quelquefois maître de ſa langue, je finirai le préſent chapitre pour m'ôter tout ſujet de tentation.

CHAPITRE XVII.

Le mauvais ſuccès qu'eut la civilité de Ragotin.

AUSSI-TÔT que le Deſtin eut quitté ſa vieille broderie, & repris ſon habit de tous les jours, la Rappiniere le mena aux priſons de la ville, à cauſe que l'homme qu'ils avoient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé, demandoit à lui parler. Cependant les comédiens s'en retournerent en leur hôtellerie, avec un grand cortege de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiſelle de la Caverne dans le tems qu'elle ſortoit du jeu de paume où l'on avoit joué, lui préſenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce ſervice-là à ſa chere l'Etoile. Il en fit autant à mademoiſelle Angélique : tellement qu'il ſe trouva écuyer à droite & à gauche. Cette double civilité fut cauſe d'une incommodité triple ; car la Caverne, qui avoit le haut de la rue comme de raiſon, étoit preſſée par Ragotin, afin que

Angélique ne marchât point dans le ruiſſeau. De plus, le petit homme qui ne leur venoit qu'à la ceinture, tiroit ſi fort leurs mains en bas, qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber ſur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage, c'eſt qu'il ſe tournoit à tout moment pour regarder mademoiſelle de l'Etoile, qu'il entendoit parler derriere lui à deux godelureaux qui la remenoient malgré elle. Les pauvres comédiennes eſſayerent ſouvent de ſe dépendre les mains; mais il tint toujours ſi ferme, qu'elles euſſent autant aimé avoir les offelets. Elles les prierent cent fois de ne pas prendre tant de peine: il leur répondoit ſeulement, ſerviteur, ſerviteur, (c'étoit ſon compliment ordinaire) & leur ſerra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience juſqu'à l'eſcalier de leur chambre, où elles eſpérerent d'être remiſes en liberté. Mais Ragotin n'étoit pas homme à cela: en diſant toujours ſerviteur, ſerviteur, à tout ce qu'elles lui purent dire, il eſſaya premiérement de monter de front avec les deux comédiennes; ce qui s'étant trouvé impoſſible,

parce que l'eſcalier étoit trop étroit, la Caverne ſe mit le dos contre la muraille, & monta la premiere, tirant après ſoi Ragotin, qui tiroit après ſoi Angélique, qui ne tiroit rien, & qui rioit comme une folle. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouverent un valet de l'hôte, chargé d'un ſac d'avoine d'une peſanteur exceſſive, qui leur dit à grand'peine, tant il étoit accablé de ſon fardeau, qu'ils euſſent à deſcendre, parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragotin voulut répliquer; le valet jura tout net qu'il laiſſeroit tomber ſon ſac ſur eux. Ils défirent donc avec précipitation, ce qu'ils avoient fait fort poſément, ſans que Ragotin voulût encore quitter les mains des comédiennes. Le valet chargé d'avoine les preſſoit étrangement, ce qui fut cauſe que Ragotin fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, ſe tenant comme il faiſoit aux mains des comédiennes; mais il s'attira ſur le corps la Caverne, laquelle ſe ſoutenoit davantage que ſa fille, à cauſe de l'avan-

tage du lieu. Elle tomba donc ſur lui, & lui marcha ſur l'eſtomac & ſur le ventre, ſe donnant de la tête contre celle de ſa fille ſi rudement, qu'elles en tomberent & l'une & l'autre. Le valet, qui crut que tant de monde ne ſe releveroit pas ſi-tôt, & qui ne pouvoit plus ſupporter la peſanteur de ſon ſac d'avoine, le déchargea enfin ſur les dégrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le ſac ſe délia, ou ſe rompit par malheur. L'hôte y arriva, qui penſa enrager contre ſon valet; le valet enrageoit contre les comédiennes; les comédiennes enrageoient contre Ragotin, qui enrageoit plus que pas un de ceux qui enrageoient; parce que mademoiſelle de l'Etoile, qui arriva en même tems, fut encore témoin de cette diſgrace, preſque auſſi fâcheuſe que celle du chapeau que l'on lui avoit coupé avec des ciſeaux quelques jours auparavant. La Caverne jura ſon grand ſerment que Ragotin ne la meneroit jamais, & montra à mademoiſelle de l'Etoile ſes mains qui étoient toutes meurtries. L'Etoile lui dit que Dieu l'avoit punie de lui avoir ravi monſieur

Ragotin, qui l'avoit retenue devant la comédie pour la ramener ; & ajouta qu'elle étoit bien aiſe de ce qui étoit arrivé au petit homme, puiſqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendoit rien de tout cela ; car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de ſon avoine, ayant déja, pour le même ſujet, voulu battre ſon valet, qui appella Ragotin, avocat de cauſes perdues. Angélique lui fit la guerre à ſon tour, & lui reprocha qu'elle avoit été ſon pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir juſques-là, qu'elle ne prenoit encore nulle part dans les promeſſes que la Rancune avoit faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine, à y comprendre même le Perche & Laval. L'avoine fut ramaſſée, & les comédiennes monterent dans leur chambre, l'une après l'autre, ſans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y ſuivit point ; & je n'ai pas bien ſu où il alla. L'heure du ſouper vint ; on ſoupa dans l'hôtellerie : chacun prit parti après le ſouper, & le Deſtin s'enferma avec les comédiennes pour continuer ſon hiſtoire.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile.

J'AI fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-ci ſera plus long; je n'en ſuis pourtant pas bien aſſuré : nous allons voir. Le Deſtin ſe mit en ſa place accoutumée, & reprit ſon hiſtoire en cette ſorte. Je m'en vais vous achever, le plus ſuccinctement que je pourrai, une vie qui ne vous a déja ennuyé que trop long-tems. Verville, m'étant venu voir, comme je vous ai dit, & n'ayant pu me perſuader de retourner chez ſon pere, il me quitta fort affligé de ma réſolution, à ce qu'il me parut, & s'en retourna chez lui, où quelque tems après il ſe maria avec mademoiſelle de Saldagne; & Saint-Far en fit autant avec mademoiſelle de Lery. Elle étoit auſſi ſpirituelle que Saint-Far l'étoit peu; & j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux

deux esprits si dispropotionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entiérement, & le généreux monsieur de Saint-Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avois prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage; & Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval & de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome, & après y avoir vu ma Léonore pour la derniere fois, de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas longtems malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui étoit proche de la riviere. Etant arrivé de bonne heure, & ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la riviere de Loire. Deux femmes s'y promenoient aussi, dont l'une, qui paroissoit être malade, s'appuyoit sur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles, & me promenai quelque tems sur le pont,

ſongeant à ma malheureuſe fortune, & plus ſouvent à mon amour. J'étois aſſez bien vêtu, comme il eſt néceſſaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuſer un méchant habit. Quand je repaſſai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi haut : Pour moi, je croirois que ce ſeroit lui, s'il n'étoit point mort. Je ne ſais pourquoi je tournai la tête ; n'ayant pas ſujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiſelle de la Boiſſiere, le viſage fort pâle & défait, qui s'appuyoit ſur ſa fille Léonore. J'allai droit à elles avec plus d'aſſurance que je n'euſſe fait dans Rome, m'étant beaucoup formé le corps & l'eſprit durant le tems que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai ſi ſurpriſes & ſi effrayées, que je crois qu'elles ſe fuſſent miſes en fuite, ſi mademoiſelle de la Boiſſiere eût pu courir. Cela me ſurprit auſſi. Je leur demandai par quelle heureuſe rencontre je me trouvois avec les perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres. Elles ſe raſſurerent à mes paroles. Mademoiſelle de la

Boiſſiere me dit que je ne devois pas trouver étrange ſi elles me regardoient avec quelque ſorte d'étonnement ; que le ſeigneur Stephano leur avoit fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnois dans Rome, par leſquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme ; & ajouta qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit ſi fort affligée, ne ſe trouvoit pas véritable. Je lui répondis que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui me pouvoit arriver, & que je m'en allois à Veniſe faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attriſterent de ma réſolution ; & la mere me fit alors des careſſes extraordinaires, dont je ne pouvois deviner la cauſe. Enfin j'appris d'elle-même ce qui la rendoit ſi civile. Je pouvois encore lui rendre ſervice, & l'état où elle ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de me mépriſer & de me faire mauvais viſage, comme elle avoit fait dans Rome. Il leur étoit arrivé un malheur aſſez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étoient fort beaux & en

quantité, elles étoient parties de Rome avec une ſervante Françoiſe qui les ſervoit il y avoit long-temps ; & le ſeigneur Stephano leur avoit donné ſon valet, qui étoit Flamand comme lui, & qui vouloit retourner dans ſon pays. Ce valet & cette ſervante s'aimoient à deſſein de ſe marier enſemble, & leur amour n'étoit connu de perſonne. Mademoiſelle de la Boiſſiere étant arrivée à Roanne, ſe mit ſur la riviere. A Nevers, elle ſe trouva ſi mal, qu'elle ne put paſſer outre. Durant ſa maladie elle fut aſſez difficile à ſervir, & ſa ſervante s'en acquitta fort mal, contre ſa coutume. Un matin le valet & la ſervante ne ſe trouverent plus ; & ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiſelle diſparut auſſi. Le déplaiſir qu'elle en eut augmenta ſa maladie, & elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris, d'où elle eſpéroit recevoir de quoi continuer ſon voyage. Mademoiſelle de la Boiſſiere m'apprit en peu de mots cette fâcheuſe aventure. Je les remenai en leur hôtellerie, qui étoit auſſi la mienne ; & après

avoir été quelque tems avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laiſſer ſouper. Pour moi, je ne mangeai point, & je crus avoir été à table cinq ou ſix heures pour le moins. Je les allai voir auſſi-tôt qu'elles m'eurent fait dire que je ſerois le bien venu. Je trouvai la mere dans ſon lit, & la fille me parut avec un viſage auſſi triſte que je l'avois trouvée gaie un moment auparavant. Sa mere étoit encore plus triſte qu'elle, & je le devins auſſi. Nous fûmes quelque tems à nous regarder ſans rien dire. Enfin, mademoiſelle de la Boiſſiere me montra des lettres qu'elle avoit reçues de Paris, qui les rendoient ſa fille & elle les plus affligées perſonnes du monde. Elle m'apprit le ſujet de ſon affliction avec une ſi grande effuſion de larmes, & ſa fille que je vis pleurer auſſi fort que ſa mere, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner aſſez bien mon reſſentiment, quoique je leur offriſſe tout ce qui dépendoit de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchiſe. Je ne ſais pas encore ce qui vous afflige ſi fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que

ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'eſprit en repos. Dites-moi donc, madame, ce qu'il faut que je faſſe : j'ai de l'argent ſi vous en manquez ; j'ai du courage ſi vous avez des ennemis ; & je ne prétends, de tous les ſervices que je vous offre, que la ſatisfaction de vous avoir ſervies. Mon viſage & mes paroles leur firent ſi bien voir ce que j'avois dans l'ame, que leur grande affliction ſe modéra un peu. Mademoiſelle de la Boiſſiere me lut une lettre, par laquelle une femme de ſes amies lui mandoit qu'une perſonne qu'elle ne nommoit point, & que je m'apperçus bien être le pere de Léonore, avoit eu commandement de ſe retirer de la cour, & qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainſi la pauvre demoiſelle ſe trouvoit dans un pays inconnu, ſans argent, & ſans eſpérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avois, qui pouvoit monter à cinq cents écus, & lui dis que je la conduirois en Hollande, & au bout du monde, ſi elle y vouloit aller. Enfin, je l'aſſurai qu'elle avoit retrouvé en moi une perſonne qui la ſer-

viroit comme un valet, & de qui elle ſeroit aimée & reſpectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils; mais je n'étois plus cet homme odieux à qui l'on avoit refuſé la porte dans Rome, & pour qui Léonore n'étoit pas viſible; & mademoiſelle de la Boiſſiere n'étoit plus pour moi une mere ſévere. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me ſeroit fort obligée. Tout ſe paſſoit au nom de Léonore, & vous euſſiez dit que ſa mere n'étoit plus qu'une ſuivante qui parloit pour ſa maîtreſſe; tant il eſt vrai que la plupart du monde ne conſidere les perſonnes, que ſelon qu'elles leur ſont utiles. Je les laiſſai fort conſolées, & me retirai en ma chambre le plus ſatisfait homme du monde. Je paſſai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant; ce qui me retint au lit aſſez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de ſoin qu'elle n'étoit le jour de devant; & elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la meſſe ſans ſa mere, qui

étoit encore trop foible. Nous dinâmes enſemble ; & depuis ce tems-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiſelle de la Boiſſiere me témoignoit beaucoup de reconnoiſſance des ſervices que je lui rendois, & me proteſtoit ſouvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon cheval ; &, auſſi-tôt que la malade fut aſſez forte, nous prîmes une cabane, & baiſſâmes juſqu'à Orléans. Durant le tems que nous fûmes ſur l'eau, je jouis de la converſation de Léonore, ſans qu'une ſi grande félicité fût troublée par ſa mere. Je trouvai des lumieres dans l'eſprit de cette belle fille, auſſi brillantes que celle de ſes yeux ; & le mien, dont peut-être elle avoit pu douter dans Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage ? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimois ; & vous avez bien pu reconnoître, depuis le tems que vous nous voyez l'un & l'autre, que cet amour réciproque n'eſt point encore diminué. Quoi ! interrompit Angélique, mademoiſelle de l'Etoile eſt donc Léonore ? Et qui donc ? lui répondit le Deſtin. Mademoi-

ſolle de l'Etoile prit la parole, & dit que ſa compagne avoit raiſon de douter qu'elle fût cette Léonore dont le Deſtin avoit fait une beauté de roman. Ce n'eſt point par cette raiſon-là, reparrit Angélique; mais c'eſt à cauſe que l'on a toujours de la peine à croire une choſe que l'on a beaucoup deſirée. Mademoiſelle de la Caverne dit qu'elle n'en avoit point douté, & ne voulut pas que ce diſcours allât plus avant, afin que le Deſtin pourſuivît ſon hiſtoire, qu'il reprit de cette ſorte. Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut ſi plaiſante, que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins, qui attendent ſur le port ceux qui viennent par eau, pour porter leurs hardes, ſe jetterent à la foule dans notre cabane. Ils ſe préſenterent plus de trente à ſe charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entr'eux eût pu porter ſous ſes bras. Si j'euſſe été ſeul, je n'euſſe pas peut-être été aſſez ſage pour ne m'emporter point contre ces inſolens. Huit d'entre eux ſaiſirent une petite caſſette qui ne peſoit pas vingt livres; & ayant fait ſemblant d'avoir bien

de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui étoit sur le port se mit à rire, & nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte, d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine, & mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes dans la ville dans l'ordre que je vais vous dire: Huit grands pendards ivres, ou qui le devoient être, portoient au milieu d'eux une petite caissette, comme je vous ai déja dit; mes pistolets suivoient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissiere, qui enrageoit aussi-bien que moi, alloit immédiatement après; elle étoit assise dans une grande chaise de paille, soutenue par deux grands bâtons de batelier, & portée par quatre hommes qui se relayoient les uns & les autres, & qui lui disoient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes sui-

voit, qui étoit composé d'une petite valiſe, & d'un paquet couvert de toile, que ſept ou huit de ces coquins ſe jettoient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot caſſé. Je conduiſois la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui rioit ſi fort, qu'il falloit malgré moi que je priſſe plaiſir à cette fripponnerie. Durant notre marche, les paſſans s'arrêtoient dans les rues pour nous conſidérer; & le bruit que l'on y faiſoit à cauſe de nous, attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au fauxbourg qui eſt du côté de Paris, ſuivis de force canaille, & nous logeâmes à l'enſeigne des empereurs. Je fis entrer mes dames dans une ſalle baſſe, & menaçai enſuite ces coquins ſi furieuſement, qu'ils furent trop aiſes de recevoir fort peu de choſe que je leur donnai, l'hôte & l'hôteſſe les ayant querellés. Mademoiſelle de la Boiſſiere, que la joie de n'être plus ſans argent avoit guérie plutôt qu'autre choſe, ſe trouva aſſez forte pour aller en caroſſe. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partoit le lendemain, & en deux jours nous arri-

vâmes heureuſement à Paris. En deſcendant à la maiſon des coches, je fis connoiſſance avec la Rancune, qui étoit venu d'Orléans auſſi-bien que nous dans un coche qui accompagnoit notre caroſſe. Il ouït que je demandois où étoit l'hôtellerie des coches de Calais; il me dit qu'il y alloit à l'heure même; & que ſi nous n'avions pas de logis arrêté, il nous meneroit loger, ſi nous voulions, chez une femme de ſa connoiſſance, qui logeoit en chambre garnie, où nous ſerions fort commodément. Nous le crûmes, & nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme étoit veuve d'un homme qui avoit été toute ſa vie tantôt portier, & tantôt décorateur d'une troupe de comédiens, & même avoit tâché autrefois de réciter, & n'y avoit pas réuſſi. Ayant amaſſé quelque choſe en ſervant les comédiens, il s'étoit mêlé de loger en chambre garnie, & de prendre des penſionnaires, & par là s'étoit mis à ſon aiſe. Nous louâmes deux chambres aſſez commodes. Mademoiſelle de la Boiſſiere fut confirmée dans les mauvaiſes nouvelles qu'elle avoit eues du pere

de

de Léonore, & en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligerent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque tems notre voyage de Hollande, où elle avoit résolu que je la conduirois ; & la Rancune qui alloit y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissiere étoit souvent visitée par une de ses amies qui avoit suivi en même tems qu'elle la femme de l'ambassadeur de France à Rome, en qualité de femme de chambre, & qui avoit même été sa confidente pendant le tems qu'elle fut aimée du pere de Léonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de son prétendu mari ; & nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le tems que nous fumes à Paris. Je ne sortois que le moins souvent que je pouvois, de peur d'être vu de quelqu'un de ma connoissance ; & je n'avois pas grand'peine à garder le logis, puisque j'étois avec Léonore, & que par les soins que je rendois à sa mere, je me mettois toujours de mieux en mieux en son esprit.

A la perſuaſion de cette femme dont je vous viens de parler, nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôteſſe fut de la partie, & la Rancune auſſi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins; & après avoir fait collation, la Rancune conduiſit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôteſſe fort déraiſonnable, qui me retint plus long-tems que je ne penſois. Je ſortis d'entre ſes mains au meilleur marché que je pus, & m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la riviere, qui ramenoit mes gens à Paris ſans moi, & ſans me laiſſer même un petit laquais qui portoit mon épée & mon manteau. Comme j'étois ſur le bord de l'eau, bien en peine de ſavoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu, j'ouïs une grande rumeur dans un bateau, & m'en étant approché, je vis deux ou trois gentilshommes, ou qui avoient mine de l'être, qui vouloient battre un batelier,

parce qu'il refuſoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout haſard dans ce bateau dans le tems qu'il quittoit le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais ſi j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laiſſé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarraſſé de voir que celui qui faiſoit cette violence, étoit le même Saldagné à qui j'avois tant de ſujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il paſſa du bout du bateau où il étoit à celui où j'étois, fort empêché de ma contenance. Je lui cachai mon viſage le mieux que je pus ; mais me trouvant ſi près de lui, qu'il étoit impoſſible qu'il ne me reconnût, & me trouvant ſans épée, je pris la réſolution la plus déſeſpérée du monde, dont la haine ſeule ne m'eût pas rendu capable, ſi la jalouſie ne s'y fût mêlée. Je le ſaiſis au corps dans l'inſtant qu'il me reconnoiſſoit, & me jetai dans la riviere avec lui. Il ne put ſe prendre à moi, ſoit que ſes gants l'en empêchaſſent, ou parce qu'il fut ſurpris. Jamais homme ne fut plus près de ſe noyer que lui. La plupart des bateaux

allerent à ſon ſecours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident, & Saldagne ſeul ſachant de quelle façon la choſe étoit arrivée, & n'étant pas en état de s'en plaindre ſi-tôt, ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord ſans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager; & l'affaire valant bien la peine d'aller vîte, je fus éloigné de Saint-Cloud devant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le ſauver, je penſe qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorſqu'il déclara de quelle façon je m'étois haſardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un ſecret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, où je n'entrai que de nuit, ſans avoir eu beſoin de me faire ſécher, le ſoleil & l'exercice violent que j'avois fait en courant, n'ayant laiſſé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin je me revis avec ma chere Léonore, que je trouvai véritablement affligée. La Rancune & notre hôteſſe eurent une extrême joie de me voir, auſſi-bien que mademoi-

ſelle de la Boiſſiere, qui, pour mieux faire croire que j'étois ſon fils à la Rancune & à notre hôteſſe, avoit bien fait la mere affligée. Elle me fit des excuſes en particulier de ce que l'on ne m'avoit pas attendu, & m'avoua que la peur qu'elle avoit eue de Saldagne, l'avoit empêchée de ſonger à moi; outre qu'à la réſerve de la Rancune, le reſte de notre troupe n'eût fait que m'embarraſſer, ſi j'euſſe eu priſe avec Saldagne. J'appris alors qu'au ſortir de l'hôtellerie, ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avoit ſuivis juſqu'au bateau; qu'il avoit prié fort incivilement Léonore de ſe démaſquer; & que ſa mere l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même choſe dans Rome, elle avoit regagné ſon bateau fort effrayée, & l'avoit fait avancer dans la riviere ſans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trempe; & après avoir quelque tems tenu conſeil ſur le bord de l'eau, il étoit entré avec eux dans le bateau où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après

Léonore. Cette aventure fut cauſe que je ſortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiſelle de la Boiſſiere devint malade quelque tems après, la mélancolie y contribuant beaucoup ; & cela fut cauſe que nous paſſâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fumes avertis qu'un prélat Italien, qui revenoit d'Eſpagne, paſſoit en Flandres par Pérone. La Rancune eut aſſez de crédit pour nous faire comprendre dans ſon paſſeport, en qualité de comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce prélat Italien, qui étoit logé dans la rue de Seine, nous ſoupâmes par complaiſance dans le fauxbourg Saint-Germain avec des comédiens de la connoiſſance de la Rancune. Comme nous paſſions lui & moi ſur le pont-neuf, bien avant dans la nuit, nous fumes attaqués par cinq ou ſix tire-laines. Je me défendis le mieux que je pus ; & pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire, & me ſauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fuſſe ſaiſi par ſes voleurs, mon épée m'étant malheureuſement tombée. La Rancune, qui

ſe démêla vaillamment d'entre eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la réſerve de mon habit ; & ce qui me penſa déſeſpérer, ils me prirent une boîte de portrait, dans laquelle celui du pere de Léonore étoit en émail, & dont mademoiſelle de la Boiſſiere m'avoit prié de vendre les diamans. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien au bout du pont-neuf. Il étoit bleſſé au bras & au viſage ; & moi je l'étois fort légérement à la tête. Mademoiſelle de la Boiſſiere s'affligea fort de la perte de ſon portrait : mais l'eſpérance d'en revoir bientôt l'original la conſola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne ; de Péronne nous allâmes à Bruxelles, & de Bruxelles à la Haye. Le pere de Léonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il étoit allé ſervir le roi contre les parlementaires. La mere de Léonore en fut ſi affligée, qu'elle en tomba malade & en mourut. Elle me vit en mourant auſſi affligé que ſi j'euſſe été ſon fils. Elle me recommanda ſa fille, & me fit promettre que je ne l'a-

bandonnerois point, & que je ferois ce que je pourrois pour trouver ſon pere, & la lui remettre entre les mains. A quelque tems de-là je fus volé par un François de tout ce qui me reſtoit d'argent ; & la néceſſité où je me trouvai avec Léonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre troupe, qui nous reçut par l'entremiſe de la Rancune. Vous ſavez le reſte de mes aventures ; elles ont été depuis ce tems-là communes avec les vôtres, juſqu'à Tours, où je penſe avoir vu encore le diable de Saldagne ; & ſi je ne me trompe, je ne ſerai pas long-tems en ce pays ſans le trouver ; ce que je crains moins pour moi que pour Léonore, qui ſeroit abandonnée d'un ſerviteur fidele, ſi elle me perdoit, ou ſi quelque malheur me ſéparoit d'avec elle. Le Deſtin finit ainſi ſon hiſtoire ; & après avoir conſolé quelque tems mademoiſelle de l'Etoile, que le ſouvenir de ſes malheurs faiſoit alors autant pleurer que ſi elle n'eût fait que commencer d'être malheureuſe, il prit congé des comédiennes, & s'alla coucher.

CHAPITRE XIX.

Quelques réflexions qui ne ſont pas hors de propos. Nouvelle diſgrace de Ragotin, & autres choſes que vous lirez, s'il vous plaît.

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes, & tout oublier aux vieux ; qui a été cauſe de la guerre de Troye, & de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me reſſouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans, qu'il n'eſt pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce ſoit. Il ne ſe contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit ; il inſpira cent mille deſirs déreglés à la Rappiniere, qui en étoit fort ſuſceptible, & rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoutant à ſa vanité, bravoure & poéſie, une quatrieme folie, où plutôt lui faiſant faire une double infidélité ; car il avoit parlé d'amour long-tems

auparavant à l'Etoile & à Angélique, qui lui avoient conſeillé l'une & l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'eſt rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha auſſi de l'inſenſibilité & de la myſanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice; & ainſi le poëte Roquebrune, pour ſes péchés, & pour l'expiation des livres réprouvés qu'il avoit mis en lumiere, eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette opératrice avoit nom dona Inezilla del Prado, native de Malaga, & ſon mari, ou ſoi-diſant tel, le ſeigneur Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme Vénitien, natif de Caen en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres perſonnes atteintes du même mal auſſi dangereuſement, pour le moins, que ceux dont je viens de vous révéler le ſecret: mais nous vous les ferons connoître en tems & lieu. La Rappiniere étoit devenu amoureux de mademoiſelle de l'Etoile, en lui voyant repréſenter Chimene, & avoit fait deſſein en même tems de découvrir ſon mal à la Rancune, qu'il ju-

geoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Eſpagnole digne de ſon courage. Pour la Rancune, je ne ſais pas bien par quels charmes cette étrangere put rendre capable d'aimer un homme qui haïſſoit tout le monde. Ce vieil comédien devenu ame damnée devant le tems, je veux dire amoureux devant ſa mort, étoit encore au lit, quand Ragotin preſſé de ſon amour, comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de ſonger à ſon affaire, & d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne ſe paſſeroit pas qu'il ne lui eût rendu un ſervice ſignalé auprès de ſa maîtreſſe. La Rappiniere entra en même tems dans la chambre de la Rancune, qui achevoit de s'habiller; & l'ayant tiré à part, lui avoua ſon infirmité, & lui dit que s'il le pouvoit mettre aux bonnes graces de mademoiſelle de l'Etoile, il n'y avoit rien en ſa puiſſance qu'il ne pût eſpérer de lui, juſqu'à une charge d'archer, & une ſienne niece en mariage, qui ſeroit ſon héritiere, parce qu'il n'avoit point d'enfans.

Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites eſpérances. Roquebrune vint auſſi conſulter l'oracle : il étoit le plus incorrigible préſomptueux qui ſoit jamais venu des bords de la Garonne ; & il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il diſoit de ſa bonne maiſon, richeſſe, poéſie & valeur : ſi bien qu'il ne s'offenſoit point des perſécutions & des rompemens de viſiere que lui faiſoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faiſoit, n'étoit que pour alonger la converſation, outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme du monde, & la ſouffroit en philoſophe chrétien, quand même elle alloit au ſolide. Il ſe croyoit donc admiré de tous les comédiens, voire la Rancune, qui avoit aſſez d'expérience pour n'admirer guere de choſes, & qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'étoit inſtruit amplement de ce qu'il étoit, pour ſavoir ſi les évêques & grands ſeigneurs de ſon pays, qu'il alléguoit à tous momens comme ſes parens, étoient véritablement

tablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances & d'armoiries, auſſi-bien que de beaucoup d'autres choſes, avoit fait faire en vieil parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela le dût embarraſſer moins qu'un autre, ayant la mauvaiſe coutume de parler toujours aux oreilles des perſonnes, & de faire ſecret de tout, & fort ſouvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, & n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il étoit bien en peine de ſavoir ſi la femme de l'opérateur avoit beaucoup d'eſprit, parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Eſpagnoles; & ſi elle valoit la peine qu'il s'y amusât, qu'il ne ſeroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un préſent de cent piſtoles, qu'il offroit de gager à toutes rencontres, de la même façon qu'il faiſoit toujours tomber à propos ſa bonne maiſon. La Rancune lui dit qu'il ne connoiſſoit pas aſſez dona Inezilla pour lui répondre de ſon eſprit; qu'il s'étoit trouvé ſouvent avec ſon mari dans les meilleures villes du

royaume, où il vendoit le Mithridate ; & que, pour s'informer de ce qu'il deſiroit ſavoir, il n'y avoit qu'à faire converſation avec elle, puiſqu'elle parloit françois paſſablement. Roquebrune lui voulut confier ſa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Eſpagnole la ſplendeur de ſa race ; mais la Rancune lui dit que cela étoit meilleur à faire un chevalier de Malte, qu'à ſe faire aimer. Roquebrune là-deſſus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main, & dit à la Rancune : vous ſavez bien quel homme je ſuis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je ſais bien quel homme vous êtes, & quel homme vous ſerez toute votre vie. Le poëte s'en retourna comme il étoit venu ; & la Rancune, ſon rival & ſon confident tout enſemble, ſe rapprocha de la Rappiniere & de Ragotin, qui étoient rivaux auſſi ſans le ſavoir. Pour le vieil la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention ſur ce que l'on deſtine pour ſoi, & que naturellement il haïſſoit tout le monde, il avoit de plus toujours eu grande averſion pour le poëte, qui ſans doute ne

la fit point ceſſer par cette confidence. La Rancune fit donc deſſein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit, à quoi ſon eſprit de ſinge étoit fort propre. Pour ne perdre point de tems, il commença dès le jour même, par une inſigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent, dont il ſe fit habiller depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſe donna du linge. Il avoit été mal-propre toute ſa vie; mais l'amour qui fait de grands miracles, le rendit ſoigneux de ſa perſonne ſur la fin de ſes jours. Il prit du linge blanc plus ſouvent qu'il n'appartenoit à un vieux comédien de campagne, & commença de ſe teindre & raſer le poil ſi ſouvent, & avec tant ſoin, que ſes camarades s'en apperçurent. Ce jour-là, les comédiens avoient été retenus pour repréſenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faiſoit un grand feſtin, & donnoit le bal aux noces d'une demoiſelle de ſes parentes dont il étoit tuteur. L'aſſemblée ſe faiſoit dans une maiſon des plus belles du pays, qu'il avoit quelque part à une lieue de la ville; je n'ai pas bien ſu de quel

côté. Le décorateur des comédiens & un menuiſier y étoient allés dès le matin pour dreſſer un théâtre. Toute la troupe s'y en alla en deux caroſſes, & partit du Mans ſur les dix heures du matin pour arriver à l'heure du dîner, où ils devoient jouer la comédie. L'Eſpagnole dona Inezilla fut de la partie, aux prieres des comédiens & de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le caroſſe en une hôtellerie qui étoit au bout du fauxbourg, & attacha un beau cheval, qu'il avoit emprunté, aux grilles d'une ſalle baſſe qui répondoit ſur la rue. A peine ſe mettoit-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les caroſſes approchoient. Il vola à ſon cheval ſur les ailes de ſon amour, une grande épée à ſon côté, & une carabine en bandouliere. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une noce avec une ſi grande munition d'armes offenſives; & la Rancune même, ſon cher confident, ne l'a pu ſavoir. Quand il eut détaché la bride de ſon cheval, les caroſſes ſe trouverent ſi près de lui, qu'il n'eut pas le tems de chercher de l'avantage pour s'ériger en pe-

tit Saint-George. Comme il n'étoit pas fort bon écuyer, & qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer ſa diſpoſition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaiſe grace, le cheval étant auſſi haut de jambes qu'il en étoit court. Il ſe guinda pourtant vaillamment ſur l'étrier, & porta la jambe droite de l'autre côté de la ſelle ; mais les ſangles qui étoient un peu lâches, nuiſirent beaucoup au petit homme ; car la ſelle tourna ſur le cheval quand il penſa monter deſſus. Tout alloit pourtant aſſez bien juſques-là ; mais la maudite carabine qu'il portoit en bandouliere, & qui lui pendoit au cou comme un collier, s'étoit miſe malheureuſement entre ſes jambes, ſans qu'il s'en apperçût ; tellement qu'il s'en falloit beaucoup que ſon cul ne touchât au ſiege de la ſelle, qui n'étoit pas fort raſe, & que la carabine traverſoit depuis le pommeau juſqu'à la croupiere. Ainſi il ne ſe trouva pas à ſon aiſe, & ne put pas ſeulement toucher les étriers du bout du pied. Là-deſſus, les éperons qui armoient ſes jambes courtes, ſe firent ſentir au cheval en un endroit où jamais épe-

ron n'avoit touché. Cela le fit partir plus gaîment qu'il n'étoit néceſſaire à un petit homme qui ne poſoit que ſur une carabine. Il ſerra les jambes ; le cheval leva le derriere, & Ragotin, ſuivant la pente naturelle des corps peſans, ſe trouva ſur le cou du cheval, & s'y froiſſa le nez, le cheval ayant levé la tête, pour une furieuſe ſaccade que l'imprudent lui donna : mais penſant réparer ſa faute, il lui rendit la bride. le cheval en ſauta ; ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la ſelle, & le mit ſur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'étoit pas accoutumé d'y porter quelque choſe, fit une croupade qui remit Ragotin en ſelle. Le méchant écuyer reſſerra les jambes, & le cheval releva le cul encore plus fort ; & alors le malheureux ſe trouva le pommeau entre les feſſes, où nous le laiſſerons comme ſur un pivot, pour nous repoſer un peu ; car, ſur mon honneur, cette deſcription m'a plus coûté que tout le reſte du livre, & encore n'en ſuis-je pas trop ſatisfait.

CHAPITRE XX.

LE PLUS COURT DU PRÉSENT LIVRE.

Suite du trébuchement de Ragotin, & quelque choſe de ſemblable qui arriva à Roquebrune.

NOUS avons laiſſé Ragotin aſſis ſur le pommeau d'une ſelle, fort empêché de ſa contenance, & fort en peine de ce qui arriveroit de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuſe mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de ſon pere, que le fut alors notre petit avocat ſur un cheval doux comme un âne; & s'il ne lui en coûta pas la vie, comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune, ſur les caprices de laquelle j'aurois un beau champ pour m'étendre, ſi je n'étois obligé, en conſcience, de le tirer vîtement du péril où il ſe trouve; car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre troupe co-

mique ſera dans la ville du Mans. Auſſi-tôt que l'infortuné Ragotin ne ſe ſentit qu'un pommeau de ſelle entre les deux parties de ſon corps, qui étoient les plus charnues, & ſur leſquelles il avoit accoutumé de s'aſſeoir, comme font tous les autres animaux raiſonnables ; je veux dire qu'auſſi-tôt qu'il ſe ſentit n'être aſſis que ſur fort peu de choſe, il quitta la bride en homme de jugement, & ſe prit aux crins du cheval qui ſe mit auſſi-tôt à courre. Là-deſſus, la carabine tira ; Ragotin crut en avoir au travers du corps : ſon cheval crut la même choſe, & broncha ſi rudement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui ſervoit de ſiege ; tellement qu'il ſe pendit quelque tems aux crins du cheval, un pied accroché par ſon éperon à la ſelle, & l'autre pied & le reſte du corps, attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre, de compagnie avec la carabine, l'épée, le baudrier & la bandouliere. Enfin le pied ſe décrocha, ſes mains lâcherent le crin, & il fallut tomber ; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avoit monté. Tout cela

ſe paſſa à la vue des caroſſes, qui s'étoient arrêtés pour le ſecourir, ou plutôt pour en avoir le plaiſir. Il peſta contre le cheval, qui ne braſſa pas depuis ſa chute; &, pour le conſoler, on le reçut dans l'un des caroſſes en la place du poëte, qui fut bien aiſe d'être à cheval pour galantiſer à la portiere où étoit Inezilla. Ragotin lui réſigna l'épée & l'arme à feu, qu'il ſe mit ſur le corps d'une façon toute martiale. Il alongea les étriers, ajuſta la bride, & ſe prit ſans doute mieux que Ragotin à monter ſur ſa bête. Mais il y avoit quelque ſort jetté ſur ce malencontreux animal; la ſelle mal ſanglée tourna comme à Ragotin; & ce qui attachoit ſes chauſſes s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque tems le pied dans l'étrier, l'autre ſervant de cinquieme jambe au cheval, & les parties de derriere du citoyen du Parnaſſe fort expoſées aux yeux des aſſiſtans, ſes chauſſes lui étant tombées ſur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avoit fait rire perſonne, à cauſe de la peur qu'on avoit eue qu'il ne ſe bleſſât; mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de riſée

que l'on fit dans les caroſſes. Les cochers en arrêterent leurs chevaux pour rire leur ſaoul ; & tous les ſpectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il ſe ſauva dans une maiſon, laiſſant le cheval ſur ſa bonne foi ; mais il en uſa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, ſe fit deſcendre de caroſſe, & alla après ; & le poëte, qui avoit recouvert ſes poſtérieures, rentra dans un des caroſſes fort embarraſſé, & embarraſſant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin, qui eut encore cette troiſieme diſgrace devant ſa maîtreſſe, par où nous finirons ce vingtieme chapitre.

CHAPITRE XXI.

Qui peut-être ne ſera pas trouvé fort divertiſſant.

LES comédiens furent fort bien reçus du maître de la maiſon, qui étoit honnête homme, & des plus conſidérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes, & pour ſe préparer en liberté à la comédie, qui fut remiſe à la nuit. On les fit auſſi dîner en particulier; &, après dîner, ceux qui voulurent ſe promener eurent à choiſir d'un grand bois & d'un beau jardin. Un jeune conſeiller du parlement de Rennes, proche parent du maître de la maiſon, accoſta nos comédiens, & s'arrêta à faire converſation avec eux, ayant reconnu que le Deſtin avoit de l'eſprit, & que les comédiennes, outre qu'elles étoient fort belles, étoient capables de dire autre choſe que des vers appris par cœur. On parla des choſes dont l'on parle d'ordinaire avec des comédiens;

des pieces de théâtre, & de ceux qui les font. Ce jeune conſeiller dit entre autres choſes, que les ſujets connus dont on pouvoit faire des pieces régulieres, avoient tous été mis en œuvre; que l'hiſtoire étoit épuiſée; & que l'on ſeroit réduit à la fin à ſe diſpenſer de la regle des vingt-quatre heures; que le peuple & la plus grande partie du monde ne ſavoient point à quoi étoient bonnes les regles ſéveres du théâtre; que l'on prenoit plus de plaiſir à voir repréſenter les choſes, qu'à ouïr des récits; &, cela étant, que l'on pourroit faire des pieces qui ſeroient fort bien reçues, ſans tomber dans l'extravagance des Eſpagnols, & ſans ſe géner par la rigueur des regles d'Ariſtote. De la comédie, on vint à parler des romans. Le conſeiller dit qu'il n'y avoit rien de plus divertiſſant que quelques romans modernes; que les François ſeuls en ſavoient faire de bons; & que les Eſpagnols avoient le ſecret de faire de petites hiſtoires qu'ils appellent nouvelles, qui ſont bien plus à notre uſage, & plus ſelon la portée de l'humanité, que ces héros imaginaires de l'antiquité,

l'antiquité, qui ſont quelquefois incommodes à force d'être trop honnêtes gens. Enfin, que les exemples imitables étoient pour le moins d'auſſi grande utilité que ceux que l'on avoit preſque peine à concevoir ; & il conclut que ſi l'on faiſoit des nouvelles en François auſſi-bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auroient cours autant que les romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort abſolument qu'il n'y avoit point de plaiſir à lire des romans, s'ils n'étoient compoſés d'aventures de princes, & encore de grands princes ; & que par cette raiſon-là l'Aſtrée ne lui avoit plu qu'en quelques endroits. Et dans quelles hiſtoires trouveroit-on aſſez de rois & d'empereurs pour vous faire des romans nouveaux, lui repartit le conſeiller ? Il en faudroit faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout-à-fait fabuleux, & qui n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire. Je vois bien, repartit le conſeiller, que le livre de dom Quichotte n'eſt pas trop bien avec vous. C'eſt le plus ſot livre que j'aie jamais vu, reprit Roquebrune, quoi-

qu'il plaiſe à quantité de gens d'eſprit. Prenez garde, dit le Deſtin, qu'il ne vous déplaiſe par votre faute, plutôt que par la ſienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie, s'il eût ouï ce qu'avoit dit le Deſtin, mais il étoit occupé à conter ſes proueſſes à quelques dames qui s'étoient approchées des comédiennes, auxquelles il ne promettoit pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effaceroit les Caſſandre, Cléopâtre, Polexandre & Cyrus, quoique ce dernier ait le ſurnom de grand auſſi-bien que le fils de Pepin. Cependant le conſeiller diſoit à Deſtin & aux comédiennes, qu'il avoit eſſayé de faire des nouvelles à l'imitation des Eſpagnols, & qu'il leur en vouloit communiquer quelques-unes. Inezilla prit la parole, & dit en françois, qui tenoit plus du gaſcon que de l'eſpagnol, que ſon premier mari avoit eu la réputation de bien écrire dans la cour d'Eſpagne; qu'il avoit compoſé quantité de nouvelles, qui y avoient été bien reçues; & qu'elle en avoit encore d'écrites à la main, qui réuſſiroient en françois ſi

elles étoient bien traduites. Le conſeiller étoit fort curieux de cette ſorte de livres. Il témoigna à l'Eſpagnole qu'elle lui feroit un extrême plaiſir de lui en donner la lecture, ce qu'elle lui accorda fort civilement ; & même, ajouta-t-elle, je penſe en ſavoir autant que perſonne du monde ; & comme quelques femmes de notre nation ſe mêlent d'en faire, & des vers auſſi, j'ai voulu l'eſſayer comme les autres, & je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement, ſelon ſa coutume, à les mettre en françois. Inezilla, qui étoit peut-être la plus déliée Eſpagnole qui jamais ait paſſé les Pyrénées pour venir en France, lui répondit que ce n'étoit pas aſſez de bien ſavoir le françois, qu'il falloit ſavoir également l'eſpagnol, & qu'elle ne feroit point difficulté de lui donner ſes nouvelles à traduire, quand elle ſauroit aſſez de françois pour juger s'il en étoit capable. La Rancune, qui n'avoit point encore parlé, dit qu'il n'en falloit pas douter, puiſqu'il avoit été correcteur d'imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il ſe reſſou-

vint que Roquebrune lui avoit prêté de l'argent. Il ne le pouſſa donc point ſelon ſa coutume, le voyant déja tout défait de ce qu'il avoit dit, & avouant avec grande confuſion, qu'il avoit véritablement corrigé quelque tems chez les imprimeurs; mais que ce n'avoit été que ſes propres ouvrages. Mademoiſelle de l'Etoile dit alors à la dona Inezilla, que puiſqu'elle ſavoit tant d'hiſtoriettes, qu'elle l'importuneroit ſouvent de lui en conter. L'Eſpagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot : tous ceux de la compagnie ſe mirent à l'entour d'elle; & alors elle commença une hiſtoire, non pas du tout dans les termes que vous l'allez lire dans le ſuivant chapitre, mais pourtant aſſez intelligiblement pour faire voir qu'elle avoit bien de l'eſprit en eſpagnol, puiſqu'elle en faiſoit beaucoup paroître en une langue dont elle ne ſavoit pas les beautés.

CHAPITRE XXII.

A Trompeur, Trompeur & demi.

UNE jeune dame de Tolede, nommée Victoria, de l'ancienne maiſon de Porto-Carreo, s'étoit retirée en une maiſon qu'elle avoit ſur les bords du Tage, à demi-lieue de Tolede, en l'abſence de ſon frere, qui étoit capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle étoit demeurée veuve, à l'âge de dix-ſept ans, d'un vieux gentilhomme qui s'étoit enrichi aux Indes, & qui s'étant perdu en mer ſix mois après ſon mariage, avoit laiſſé beaucoup de bien à ſa femme. Cette belle veuve, depuis la mort de ſon mari, s'étoit retirée auprès de ſon frere, & y avoit vécu d'une façon ſi approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans les meres la propoſoient à leurs filles comme un exemple; les maris à leurs femmes, & les galans à leurs deſirs, comme une conquête digne de leur mérite : mais ſi ſa vie retirée avoit refroidi

l'amour de pluſieurs, elle avoit d'un autre côté augmenté l'eſtime que tout le monde avoit pour elle. Elle goûtoit en liberté les plaiſirs de la campagne dans cette maiſon des champs, quand un matin ſes bergers lui amenerent deux hommes qu'ils avoient trouvés dépouillés de tous leurs habits, & attachés à des arbres où ils avoient paſſé la nuit. On leur avoit donné à chacun une méchante cape de berger pour ſe couvrir; & ce fut en ce bel équipage-là qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha pas la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme, & lui dit qu'il étoit un gentilhomme de Cordoue, appellé dom Lopez de Gongora; qu'il venoit de Séville; & qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, & s'étant amuſé à jouer à une demi-journée de Tolede, où il avoit dîné le jour auparavant, la nuit l'avoit ſurpris; qu'il s'étoit endormi & ſon valet auſſi, en attendant un muletier qui étoit demeuré derriere; & que des voleurs, l'ayant trouvé comme il dormoit, l'avoient lié à un arbre, & ſon

valet auſſi, après les avoir dépouillés juſqu'à la chemiſe. Victoria ne douta point de la vérité de ſes paroles; ſa bonne mine parloit en ſa faveur, & il y avoit toujours de la généroſité à ſecourir un étranger réduit à une ſi fâcheuſe néceſſité. Il ſe rencontra heureuſement que parmi les hardes que ſon frere lui avoit laiſſées en garde, il y avoit quelques habits; car les Eſpagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais, quand ils en prennent de neufs. On choiſit le plus beau, & le mieux fait à la taille du maître; & le valet fut auſſi revêtu de ce qu'on put trouver ſur le champ de plus propre pour lui. L'heure du dîner étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à ſa table, parut à ſes yeux ſi bien fait, & l'entretint avec tant d'eſprit, qu'elle crut que l'aſſiſtance qu'elle lui rendoit ne pouvoit être mieux employée. Ils furent enſemble le reſte du jour, & ſe plurent tellement l'un à l'autre, que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avoient accoutumé. L'étranger voulut envoyer ſon valet à Madrid querir de l'argent, & faire faire des

habits, ou du moins il en fit ſemblant. La belle veuve ne le voulut pas permettre, & lui en promit pour achever ſon voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, & elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes perſonnes, quantité de ſermens d'un côté, trop de franchiſe & de crédulité de l'autre, une promeſſe de mariage offerte, & la foi réciproquement donnée en préſence d'un vieil écuyer & d'une ſuivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable, & mirent ce bienheureux étranger en poſſeſſion de la plus belle dame de Tolede. Huit jours durant, ce ne fut que feux & flammes entre les jeunes amans. Il fallut ſe ſéparer; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laiſſoit perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, lui proteſtant que le gain qu'il avoit fait de ſon cœur, lui faiſoit négliger celui d'un procès qu'il avoit à Madrid, & même ſes prétentions de la cour; elle fut

la premiere à hâter ſon départ, ne l'aimant pas aſſez aveuglement pour préférer le plaiſir d'être avec lui, à ſon avancement. Elle fit faire des habits à Tolede pour lui & pour ſon valet, & lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid, monté ſur une bonne mule, & ſon valet ſur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit; & lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaiſant avec la plus grande hypocriſie du monde. Le jour même qu'il partit, une ſervante, faiſant la chambre où il avoit couché, trouva une boîte de portrait enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à ſa maîtreſſe, qui vit dans la boîte un viſage parfaitement beau, & fort jeune, & lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui vouloient dire la même choſe:

MONSIEUR MON COUSIN,

« Je vous envoie le portrait de la belle » Elvire de Silva. Quand vous la verrez, » vous la trouverez encore plus belle que

» le peintre ne l'a ſu faire. Don Pedro » de Silva, ſon pere, vous attend avec » impatience. Les articles de votre ma- » riage ſont tels que vous les avez ſou- » haités, & ils vous ſont fort avantageux, » à ce qu'il me ſemble. Tout cela vaut » bien la peine que vous hâtiez votre » voyage. »

De Madrid, ce, &c.

DON ANTOINE DE RIBERA.

La lettre s'adreſſoit à Fernand de Ribera à Séville. Repréſentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle lettre, qui, ſelon toutes les apparences du monde, ne pouvoit être écrite à un autre qu'à ſon Lopes de Gongora. Elle voyoit, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avoit ſi fort obligé, & ſi vîte, lui avoit déguiſé ſon nom; &, par ce déguiſement-là, elle devoit être toute aſſurée de ſon infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devoit pas moins mettre en peine; & ce mariage

dont les articles étoient déja paſſés, achevoit de la déſeſpérer. Jamais perſonne ne s'affligea tant ; ſes ſoupirs la penſerent ſuffoquer : elle pleura juſqu'à s'en faire du mal à la tête. Miſérable que je ſuis ! diſoit-elle quelquefois en elle-même, & quelquefois auſſi devant ſon vieil écuyer & ſa ſuivante, qui avoient été témoins de ſon mariage. Ai-je été ſi long-tems ſage pour faire une faute irréparable ? & devois-je refuſer tant de perſonnes de condition de ma connoiſſance, qui ſe fuſſent eſtimés heureux de me poſſéder, pour me donner à un inconnu, qui ſe moque peut-être de moi après m'avoir rendue malheureuſe pour toute ma vie. Que dira-t-on dans Tolede ? & que dira-t-on dans toute l'Eſpagne ? Un jeune homme lâche & trompeur ſera-t-il diſcret ? Devois-je lui témoigner que je l'aimois, devant que de ſavoir ſi j'en étois aimée ? M'auroit-il caché ſon nom, s'il avoit été ſincere ? & dois-je eſpérer après cela qu'il cache les avantages qu'il a ſur moi ? Que ne fera point mon frere contre moi, après ce que j'ai fait moi-même ? & de quoi lui ſert l'honneur qu'il

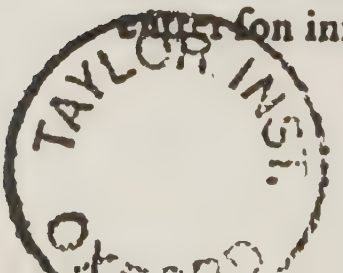
acquiert en Flandre, tandis que je le déshonore en Eſpagne? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puiſque nous avons tout oublié; mais devant que d'en venir à la vengeance & aux derniers remedes, il faut eſſayer de gagner par adreſſe ce que nous avons mal conſervé par imprudence. Il ſera toujours aſſez à tems de ſe perdre, quand il n'y aura plus rien à eſpérer. Victoria avoit l'eſprit bien fort, d'être capable de prendre ſi-tôt une bonne réſolution dans une ſi mauvaiſe affaire. Son vieil écuyer & ſa ſuivante la voulurent conſeiller. Elle leur dit qu'elle ſavoit bien tout ce qu'on lui pouvoit dire; mais qu'il n'étoit plus queſtion que d'agir. Dès le jour même, un chariot & une charette furent chargés de meubles & de tapiſſeries; & Victoria faiſant courir le bruit parmi ſes domeſtiques, qu'il falloit qu'elle allât à la cour pour les affaires preſſantes de ſon frere, elle monta en caroſſe avec ſon écuyer & ſa ſuivante, prit le chemin de Madrid, & ſe fit ſuivre par ſon bagage. Auſſi-tôt qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de don Pedro de Silva;

Silva ; l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avoit nom Rodrigue Santillane ; il avoit été nourri jeune par le pere de Victoria ; & il aimoit ſa maîtreſſe comme ſi elle eût été ſa fille. Ayant force d'habitudes dans Madrid, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, il ſut en peu de tems que la fille de don Pedro de Silva ſe marioit à un gentilhomme de Séville, qu'on appelloit Fernand de Ribera ; qu'un de ſes couſins, de même nom que lui, avoit fait ce mariage ; & que don Pedro ſongeoit déja aux perſonnes qu'il mettroit auprès de ſa fille. Dès le lendemain, Rodrigue Santillane, honnêtement vêtu, Victoria, habillée en veuve de médiocre condition, & Béatrix ſa ſuivante, faiſant le perſonnage de ſa belle-mere, femme de Rodrigue, allerent chez don Pedro, & demanderent à lui parler. Don Pedro les reçut fort civilement ; & Rodrigue lui dit avec beaucoup d'aſſurance, qu'il étoit un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolede ; qu'il avoit eu une fille unique de ſa premiere femme, qui étoit Victoria, dont le mari étoit mort depuis peu.

à Séville, où il demeuroit ; & que voyant ſa fille veuve avec peu de bien, il l'avoit amenée à la cour pour lui chercher condition. Qu'ayant ouï parler de lui, & de ſa fille qu'il étoit prêt de marier, il avoit cru lui faire plaiſir en lui venant offrir une jeune veuve, très-propre à ſervir de douegna à la nouvelle mariée, & ajouta que le mérite de ſa fille le rendoit hardi à la lui offrir, & qu'il en ſeroit pour le moins auſſi ſatisfait, qu'il l'avoit pu être de ſa bonne mine. Devant que d'aller plus avant, il faut que j'apprenne à ceux qui ne le ſavent pas, que les dames en Eſpagne ont des douegnas auprès d'elles, & ces douegnas ſont à-peu-près la même choſe que les gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je diſe encore que ces douegnas, ou douegnes, ſont animaux rigides & fâcheux, auſſi redoutés pour le moins que les belles-meres. Rodrigue joua ſi bien ſon perſonnage, & Victoria, belle comme elle étoit, parut en ſon habit ſimple, ſi agréable, & de ſi bon augure aux yeux de don Pedro de Silva, qu'il la

retint à l'heure même pour ſa fille. Il offrit même à Rodrigue & à ſa femme place dans ſa maiſon. Rodrigue s'en excuſa, & lui dit qu'il avoit quelques raiſons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui vouloit faire : mais que logeant dans le même quartier, il ſeroit prêt à lui rendre ſervice toutes les fois qu'il le voudroit employer. Voilà donc Victoria dans la maiſon de don Pedro, fort aimée de lui & de ſa fille Elvire, & fort enviée de tous les valets. Don Antoine de Ribera, qui avoit fait le mariage de ſon infidele couſin avec la fille de don Pedro de Silva, lui venoit ſouvent dire que ſon couſin étoit en chemin, & qu'il lui avoit écrit en partant de Séville ; & cependant ce couſin ne venoit point : cela le mettoit bien en peine. Don Pedro & ſa fille ne ſavoient qu'en penſer, & Victoria y prenoit encore plus de part. Don Fernand n'avoit garde de venir ſi vîte. Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de ſa perfidie. En arrivant à Illeſcas, un chien qui ſortit d'une maiſon à l'improviſte, fit peur à ſon mulet, qui lui froiſſa une jambe contre une muraille, &

le jeta par terre. Don Fernand ſe démit une cuiſſe, & ſe trouva ſi mal de ſa chute, qu'il ne put paſſer outre. Il fut ſept ou huit jours entre les mains des médecins & chirurgiens du pays, qui n'étoient pas des meilleurs ; & ſon mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit ſavoir à ſon couſin ſon infortune, & le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de ſa chute, & on ſe réjouit de ce que l'on ſavoit enfin ce qu'il étoit devenu. Victoria, qui l'aimoit encore, en fut fort inquiete. Don Antoine envoya querir don Fernand ; il fut amené à Madrid, où tandis que l'on fit des habits pour lui, & pour ſon train, qui fut fort magnifique (car il étoit aîné de ſa maiſon & fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illeſcas, le guérirent parfaitement. Don Pedro de Silva, & ſa fille Elvire, furent avertis du jour que don Antoine de Ribera leur devoit amener ſon couſin don Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne ſe négligea pas, & que Victoria ne fut pas ſans émotion : elle vit entrer ſon infidele paré comme un nouveau



marié ; & s'il lui avoit plu mal vêtu, & mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ſes habits de noces. Don pedro n'en fut pas moins ſatisfait ; & ſa fille eût été bien difficile, ſi elle y eût trouvé quelque choſe à redire. Tous les domeſtiques regarderent le ſerviteur de leur jeune maîtreſſe, de toute la grandeur de leurs yeux, & tout le monde de la maiſon en eut le cœur épanoui, à la réſerve de Victoria, qui ſans doute l'eût bien ſerré. Don Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, & avoua à ſon couſin qu'elle étoit encore plus belle que ſon portrait. Il lui fit ſes premiers complimens en homme d'eſprit ; &, parlant à elle & à ſon pere, s'abſtint le plus qu'il put de toutes les ſottiſes que dit ordinairement, à un beau-pere & à une maîtreſſe, un homme qui demande à ſe marier. Don Pedro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux couſins & avec un homme d'affaires, pour ajouter quelque choſe qui manquoit aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre environnée de toutes ſes femmes, qui ſe

réjouiſſoient devant elle de la bonne mine de ſon ſerviteur. La ſeule Victoria demeura froide & ſérieuſe dans les emportemens des autres. Elvire le remarqua, & la tira à part, pour lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'elle ne lui diſoit rien de l'heureux choix que ſon pere avoit fait d'un gendre qui paroiſſoit avoir tant de mérite; & ajouta, qu'au moins par flatteire ou par civilité, elle lui en devoit dire quelque choſe. Madame, lui dit Victoria, ce qui paroît de votre ſerviteur eſt ſi fort à ſon avantage, qu'il n'eſt point néceſſaire de vous le louer. Ma froideur que vous avez remarquée, ne vient point d'indifférence; & je ſerois indigne des bontés que vous avez pour moi, ſi je ne prenois part en tout ce qui vous touche. Je me ſerois donc réjouie de votre mariage auſſi-bien que les autres, ſi je connoiſſois moins celui qui doit être votre mari. Le mien étoit de Séville, & ſa maiſon n'étoit pas éloignée de celle du pere de votre ſerviteur. Il eſt de bonne maiſon, il eſt riche, il eſt bien fait, & je veux croire qu'il a de l'eſprit; enfin il eſt digne de

vous : mais vous méritez l'affection toute entiere d'un homme, & il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherois bien de vous dire des choſes qui peuvent vous déplaire ; mais je ne m'acquitterois pas de tout ce que je vous dois, ſi je ne vous découvrois tout ce que je ſais de don Fernand, en une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit ſa gouvernante ; elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avoit mis dans l'eſprit. Victoria lui dit que cela ne ſe pouvoit dire devant ſes ſervantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en ſa chambre, où Victoria lui dit, auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule avec elle, que Fernand de Ribera étoit amoureux à Séville d'une Lucrece de Monſalve, demoiſelle fort aimable, quoique fort pauvre ; qu'il en avoit trois enfans ſous promeſſe de mariage ; que du vivant du pere de Ribera, la choſe avoit été tenue ſecrete ; & qu'après ſa mort, Lucrece lui ayant demandé l'accompliſſement de ſa promeſſe, il s'étoit extrême-

ment refroidi ; qu'elle avoit remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ſes parens ; que cela avoit fait grand éclat dans Séville ; & que don Fernand s'en étoit abſenté quelque tems, par le conſeil de ſes amis, pour éviter les parens de cette Lucrece, qui le cherchoient par-tout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire étoit en cet état-là, quand elle quitta Séville, il y avoit un mois ; & que le bruit couroit en même tems que don Fernand alloit ſe marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander ſi cette Lucrece étoit fort belle ; Victoria lui dit qu'il ne lui manquoit que du bien, & la laiſſa fort rêveuſe, & faiſant deſſein d'informer promptement ſon pere de ce qu'elle venoit d'apprendre. On la vint appeller en même tems pour revenir trouver ſon ſerviteur, qui avoit achevé avec ſon pere ce qui les avoit fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla ; & cependant Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnoit ſon infidele, quand elle le reçut ſi généreuſement en ſa maiſon auprès de

Tolede. Ce valet apportoit à ſon maître un paquet de lettres qu'on lui avoit donné à la poſte de Séville. Il ne put reconnoître Victoria, que la coiffure de veuve avoit fort déguiſée. Il la pria de le faire parler à ſon maître pour lui donner ſes lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourroit parler de long-tems; mais que s'il lui vouloit confier ſon paquet, elle iroit le lui porter quand on pourroit parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté; & lui ayant mis ſon paquet entre les mains, s'en retourna où il avoit affaire. Victoria, qui n'avoit rien à négliger, monta dans ſa chambre, ouvrit le paquet, & en moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux couſins acheverent leur viſite. Elvire vit le paquet de don Fernand entre les mains de ſa gouvernante, & lui demanda ce que c'étoit. Victoria lui dit indifféremment, que le valet de don Fernand le lui avoit donné pour le rendre à ſon maître, & qu'elle alloit envoyer après, parce qu'elle ne s'étoit point trouvée quand il étoit ſorti. El-

vire lui dit qu'il n'y avoit point de danger de l'ouvrir, & qu'on y trouveroit peut-être quelque choſe de l'affaire qu'elle lui avoit appriſe. Victoria qui ne demandoit pas autre choſe, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres, & ne manqua pas de s'arrêter ſur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme, qui s'adreſſoit à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

» VOTRE abſence, & la nouvelle que » j'ai appriſe que l'on vous marioit à la » cour, vous feront bientôt perdre une » perſonne qui vous aime plus que ſa vie, » ſi vous ne venez bientôt la déſabuſer, » & accomplir ce que vous ne pouvez dif- » férer, ou lui refuſer, ſans une froideur » ou une trahiſon manifeſte. Si ce que » l'on dit de vous eſt véritable, & ſi vous » ne ſongez plus que vous ne faites en » moi, & en nos enfans, au moins de- » vriez-vous ſonger à votre vie, que mes » couſins ſauront bien vous faire perdre

» quand vous me réduirez à les en prier, » puiſqu'ils ne vous la laiſſent qu'à ma » priere. »

De Séville.

LUCRECE DE MONSALVE.

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avoit dit ſa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à ſon pere, qui ne put aſſez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût aſſez lâche pour manquer de fidélité à une demoiſelle qui le valoit bien, & de qui il avoit eu des enfans. A l'heure même il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ſes grands amis, par lequel il avoit déja été inſtruit du bien & des affaires de don Fernand. A peine fut-il ſorti, que don Fernand vint demander ſes lettres, ſuivi de ſon valet, qui lui avoit dit que la gouvernante de ſa maîtreſſe s'étoit chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la ſalle, & lui dit qu'encore que deux viſites lui fuſſent pardonnables dans les termes où il étoit avec elle, qu'il ne venoit

pas tant pour la voir, que pour demander ſes lettres, que ſon valet avoit laiſſées à ſa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les lui avoit priſes ; qu'elle avoit eu la curioſité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de ſon âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville ; & que ſi ſa curioſité ne l'avoit pas beaucoup ſatisfaite, qu'elle lui avoit appris en récompenſe, que ceux qui ſe marioient enſemble, devant que de ſe connoître, haſardoient beaucoup. Elle ajouta enſuite qu'elle ne vouloit pas lui retarder davantage le plaiſir de lire ſes lettres ; en achevant ſes paroles, elle lui donna ſon paquet & la lettre contrefaite, & lui faiſant la révérence, le quitta ſans attendre ſa réponſe. Don Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à ſa maîtreſſe ; il lut la lettre ſuppoſée, & vit bien qu'on vouloit troubler ſon mariage par une fourbe. Il s'adreſſa à Victoria qui étoit demeurée dans la ſalle, & lui dit, ſans s'arrêter beaucoup à ſon viſage, que quelque rival, ou quelque perſonne malicieuſe, avoit ſuppoſé la lettre qu'il venoit

de

de lire. Moi, une femme dans Séville! s'écria-t-il tout étonné. Moi, des enfans! Ah! ſi ce n'eſt la plus impudente impoſture du monde, je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit qu'il pouvoit bien être innocent; mais que ſa maîtreſſe ne pouvoit moins faire que de s'en éclaircir, & que très-aſſurément le mariage ne paſſeroit pas outre, que don Pedro ne fût aſſuré par un gentilhomme de Séville, de ſes amis, qu'il étoit allé chercher exprès, que cette prétendue intrigue fût ſuppoſée. C'eſt ce que je ſouhaite, lui répondit don Fernand; & s'il y a ſeulement dans Séville une dame qui ait nom Lucrece de Monſalve, je veux ne paſſer jamais pour un homme d'honneur; & je vous prie, continua-t-il, ſi vous êtes bien dans l'eſprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je crois ſans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refuſé; mais je connois auſſi ſon humeur: car on ne l'apaiſe pas aiſément, quand elle ſe croit déſobligée. Et

comme toute l'eſpérance de ma fortune n'eſt fondée que ſur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaiſance pour en avoir trop pour vous, & hazarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaiſe opinion qu'elle a de votre ſincérité. Je ſuis pauvre, ajouta-t-elle, & c'eſt à moi beaucoup perdre, que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'alloit manquer, je ſerois veuve toute ma vie, quoique jeune, comme je ſuis, je puiſſe encore plaire à quelque honnête homme; mais on dit bien vrai, que ſans argent..... Elle alloit enfiler un long prône de gouvernante; car pour la bien contrefaire, il falloit parler beaucoup. Mais don Fernand lui dit, en l'interrompant: Rendez-moi le ſervice que je vous demande, & je vous mettrai en état de vous pouvoir paſſer des récompenſes de votre maîtreſſe; & pour vous montrer, ajouta-t-il, que je vous veux donner autre choſe que des paroles, donnez-moi du papier & de l'encre, & je vous ferai une promeſſe de ce que vous voudrez.

Jéſus, monſieur, lui dit la fauſſe gouvernante, la parole d'un honnête homme ſuffit; mais pour vous plaire, je m'en vais querir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il falloit pour faire une promeſſe de plus de cent millions d'or; & don Fernand fut ſi galant homme, ou plutôt, il avoit la poſſeſſion d'Elvire tellement à cœur, qu'il lui écrivit ſon nom en blanc dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette confiance à le ſervir de bonne façon. Voilà Victoria ſur les nues; elle promit des merveilles à don Fernand, & lui dit qu'elle vouloit être la plus malheureuſe du monde, ſi elle n'alloit travailler en cette affaire, comme pour elle-même, & elle ne mentoit pas. Don Fernand la quitta rempli d'eſperance; & Rodrigue Santillane, ſon écuyer, qui paſſoit pour ſon pere, l'étant venu voir, pour apprendre ce qu'elle avoit avancé pour ſon deſſein, elle lui en rendit compte, & lui montra le blanc ſigné, dont il loua Dieu avec elle, & lui fit remarquer que tout ſembloit contribuer à ſa ſatisfaction. Pour ne point perdre de tems, il s'en retourna

à ſon logis, que Victoria avoit loué auprès de celui de don Pedro, comme je vous ai déja dit; & là, il écrivit au-deſſus du ſeing de don Fernand, une promeſſe de mariage atteſtée de témoins, & datée du tems que Victoria reçut cet infidele dans ſa maiſon des champs. Il écrivoit auſſi-bien qu'homme qui fût en Eſpagne; & avoit ſi bien étudié la lettre de don Fernand ſur des vers qu'il avoit écrits de ſa main, & qu'il avoit laiſſés à Victoria, que don Fernand même s'y fût trompé. Don Pedro de Silva ne trouva point le gentilhomme qu'il étoit allé chercher pour s'informer du mariage de don Fernand; il lui laiſſa un billet en ſon logis, & revint au ſien, où le ſoir même Elvire ouvrit ſon cœur à ſa gouvernante, & lui aſſura qu'elle déſobéiroit plutôt à ſon pere, que d'épouſer jamais don Fernand; lui avouant de plus, qu'elle étoit engagée d'affection avec un Diego de Maradas, il y avoit long-tems; qu'elle avoit aſſez déféré à ſon pere en forçant ſon inclination pour lui plaire; & puiſque Dieu avoit permis que la mauvaiſe foi de don Fernand fût

découverte, qu'elle croyoit en le refuſant obéir à la volonté divine, qui ſembloit lui deſtiner un autre époux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ſes bonnes réſolutions, & ne lui parla pas alors ſelon l'intention de don Fernand. Don Diego de Maradas, lui dit alors Elvire, eſt mal ſatisfait de moi, à cauſe que je l'ai quitté pour obéir à mon pere; mais auſſi-tôt que je le favoriſerai ſeulement d'un regard, je ſuis aſſurée de le faire revenir, quand il ſeroit auſſi éloigné de moi, que don Fernand l'eſt préſentement de ſa Lucrece. Ecrivez-lui, mademoiſelle, lui dit Victoria, & je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir ſa gouvernante ſi favorable à ſes deſſeins. Elle fit mettre les chevaux au caroſſe pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour don Diego; & s'étant fait deſcendre chez ſon pere Santillane, renvoya le caroſſe de ſa maîtreſſe, diſant au cocher qu'elle iroit bien à pied où elle vouloit aller. Le bon Santillane lui fit voir la promeſſe de mariage qu'il avoit faite; & elle écrivit auſſi-tôt deux

billets, l'un à Diego de Maradas, & l'autre à Pedro de Silva, pere de ſa maîtreſſe. Par ces billets, ſignés Victoria Portocarrero, elle leur enſeignoit ſon logis, & les prioit de la venir trouver pour une affaire qui leur étoit d'une grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étoient adreſſés, Victoria quitta ſon habit ſimple de veuve, s'habilla richement, fit paroître ſes cheveux, que l'on a aſſuré avoir été des plus beaux, & ſe coîffa en dame fort galante. Don Diegue de Maradas la vint trouver un moment après, pour ſavoir ce que lui vouloit une dame dont il n'avoit jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; & à peine avoit-il pris un ſiege auprès d'elle, qu'on vint lui dire que Pedro de Silva demandoit à la voir. Elle pria don Diego de ſe cacher dans ſon alcove, en l'aſſurant qu'il lui importoit extrêmement d'entendre la converſation qu'elle alloit avoir avec don Pedro. Il fit ſans réſiſtance ce que voulut une dame ſi belle, & de ſi bonne mine; & don Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnoître, tant

ſa coiffure différente de celle qu'elle portoit chez lui, & la richeſſe de ſes habits, avoient augmenté ſa bonne mine, & changé l'air de ſon viſage. Elle fit aſſeoir don Pedro en un lieu d'où don Diego pouvoit entendre tout ce qu'elle lui diſoit, & lui parla en ces termes : Je crois, monſieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je ſuis, pour ne vous laiſſer pas plus long-tems dans l'impatience où vous devez être de le ſavoir. Je ſuis de Tolede, de la maiſon de Portocarrero ; j'ai été mariée à ſeize ans, & me ſuis trouvée veuve ſix mois après mon mariage. Mon pere portoit la croix de Saint-Jacques, & mon frere eſt de l'ordre de Calatrava. Don Pedro l'interrompit pour lui dire que ſon pere avoit été de ſes intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjouit extrêmement, lui répondit Victoria ; car j'aurai beſoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit enſuite à don Pedro ce qui lui étoit arrivé avec don Fernand, & lui mit entre les mains la promeſſe qu'avoit contrefaite Santillane. Auſſi-tôt qu'il l'eut lue, elle

reprit la parole, & lui dit : vous ſavez, monſieur, à quoi l'honneur oblige une perſonne de ma condition. Quand la juſtice ne ſeroit pas de mon côté, mes parens & mes amis ont beaucoup de crédit, & ſont aſſez intéreſſés dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puiſſe aller. J'ai cru, monſieur, que je devois vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne paſſiez pas outre dans le mariage de mademoiſelle votre fille ; elle mérite mieux qu'un homme infidele ; & je vous crois trop ſage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourroit diſputer. Quand il ſeroit un grand d'Eſpagne, répondit don Pedro, je n'en voudrois point, s'il étoit injuſte ; non-ſeulement il n'épouſera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maiſon : & pour vous, madame, je vous offre ce que j'ai de crédit & d'amis. J'avois déja été averti qu'il étoit homme à prendre ſon plaiſir par-tout où il le trouve, & même de le chercher aux dépens de ſa réputation. Etant de cette humeur-là, quand bien il ne ſeroit pas à vous, il ne ſeroit jamais à ma fille, la-

quelle, s'il plaît à Dieu, ne manquera point de mari dans la cour d'Eſpagne. Don Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avoit rien davantage à lui dire; & Victoria fit ſortir don Diegue de derriere ſon alcove, d'où il avoit ouï toute la converſation qu'elle avoit eue avec le pere de ſa maîtreſſe. Elle ne lui fit donc point une ſeconde relation de ſon hiſtoire; elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aiſe: & parce qu'il eût pu être en peine de ſavoir par quelle voie elle étoit venue en ſes mains, elle lui fit confidence de ſa métamorphoſe en douegne, ſachant bien qu'il avoit autant d'intérêt qu'elle à tenir la choſe ſecrete. Don Diegue, devant que de quitter Victoria, écrivit à ſa maîtreſſe une lettre, où la joie de voir ſes eſpérances reſſuſcitées, faiſoit bien juger du déplaiſir qu'il avoit eu quand il les avoit perdues. Il ſe ſépara de la belle veuve, qui prit auſſi-tôt ſon habit de gouvernante, & s'en retourna chez don Pedro. Cependant don Fernand de Ribera étoit allé chez ſa maîtreſſe, & y avoit mené ſon couſin don Antoine, pour tâcher de raccom-

le faiſoit devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avoit fait écrire. Victoria, étant revenue chez don Pedro en ſon habit de veuve, donna la lettre de don Diegue à Elvire, laquelle lui conta que les deux couſins étoient venus pour ſe juſtifier ; mais qu'il y avoit bien autre choſe à reprocher à don Fernand, que ſes amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit enſuite ce qu'elle ſavoit mieux qu'elle, dont elle fit ſi bien l'étonnée, déteſtant cent fois la méchante action de don Fernand. Ce jour-là même, Elvire fut priée d'aller voir repréſenter une comédie chez une de ſes parentes. Victoria, qui ne ſongeoit qu'à ſon affaire, eſpéra que ſi Elvire la vouloit croire, cette comédie ne ſeroit pas inutile à ſes deſſeins. Elle dit à ſa jeune maîtreſſe, que ſi elle vouloit voir don Diegue, il n'y avoit rien de ſi aiſé ; que la maiſon de ſon pere Santillane étoit le lieu le plus commode pour cette entrevue ; & que la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvoit partir de bonne heure, & avoir vu don Diegue, ſans arriver trop

tard

tard chez ſa parente. Elvire, qui aimoit véritablement don Diegue, & qui ne s'étoit laiſſée aller à épouſer don Fernand, que par la déférence qu'elle avoit aux volontés de ſon pere, n'eut point de répugnance à ce que lui propoſa Victoria. Elles monterent en caroſſe auſſi-tôt que don Pedro fut couché, & allerent deſcendre au logis que Victoria avoit loué. Santillane, comme maître de la maiſon, en fit les honneurs, ſecondé de Béatrix, qui jouoit le perſonnage de ſa femme, belle-mere de Victoria. Elvire écrivit un billet à don Diegue, qui lui fut porté à l'heure même; & Victoria en particulier en fit un à don Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandoit qu'il ne tiendroit qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y étoit engagée par ſon mérite; & qu'elle ne vouloit point ſe rendre malheureuſe pour être trop complaiſante à la mauvaiſe humeur de ſon pere. Par le même billet, elle lui donnoit des enſeignes ſi remarquables pour trouver ſa maiſon, qu'il étoit impoſſible de la manquer. Ce ſecond

billet partit quelque tems après celui qu'Elvire avoit écrit à don Diegue. Victoria en fit un troiſieme, que Santillane porta lui-même à Pedro de Silva, par lequel elle lui donnoit avis, en gouvernante de bien & d'honneur, que ſa fille, au lieu d'aller à la comédie, s'étoit abſolument fait mener à la maiſon où logeoit ſon pere; qu'elle avoit envoyé querir don Fernand pour l'épouſer; & que ſachant bien qu'il n'y conſentiroit jamais, elle avoit cru l'en devoir avertir, pour lui témoigner qu'il ne s'étoit point trompé dans la bonne opinion qu'il avoit eue d'elle, en la choiſiſſant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit don Pedro de ne venir point ſans un algouaſil, que nous appellons à Paris un commiſſaire. Don Pedro, qui étoit déja couché, ſe fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colere. Cependant qu'il s'habillera & qu'il enverra querir un commiſſaire, retournons voir ce qui ſe paſſe chez Victoria. Par une heureuſe rencontre, les billets furent reçus par les deux amoureux. Don Diegue,

qui avoit reçu le ſien le premier, arriva auſſi le premier à l'aſſignation. Victoria le reçut, & le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuſerai point à vous dire les careſſes que ces jeunes amans ſe firent; don Fernand, qui frappe à la porte, ne m'en donne pas le tems. Victoria lui alla ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le ſervice qu'elle lui rendoit, dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remercîmens, lui promettant encore davantage qu'il ne lui avoit donné. Elle le mena dans une chambre où elle le pria d'attendre Elvire, qui alloit arriver, & l'enferma ſans lui laiſſer de la lumiere, lui diſant que ſa maîtreſſe le vouloit ainſi, & qu'ils n'auroient pas été un moment enſemble, qu'elle ne ſe rendît viſible; mais qu'il falloit donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle dans une action ſi hardie, auroit peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faiſoit. Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, ſe fit extrêmement leſte, & s'a-

juſta autant que le peu de tems qu'elle avoit le put permettre. Elle entra dans la chambre où étoit don Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, & ayant ſur elle des habits & des parfums à la mode d'Eſpagne, qui euſſent fait paſſer la moindre ſervante pour une perſonne de condition. Là-deſſus, don Pedro, le commiſſaire & Santillane arriverent. Ils entrerent dans la chambre où étoit Elvire avec ſon ſerviteur. Les jeunes amans furent extrêmement ſurpris. Don Pedro, dans les premiers mouvemens de ſa colere, en fut ſi aveuglé, qu'il penſa donner de ſon épée à celui qu'il croyoit être don Fernand. Le commiſſaire, qui avoit reconnu don Diegue, lui cria, en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faiſoit, & que ce n'étoit pas Fernand de Ribera qui étoit avec ſa fille; mais don Diegue de Maradas, homme d'auſſi grande condition & auſſi riche que lui. Don Pedro en uſa en homme ſage, & releva lui-même ſa fille, qui s'étoit jettée à genoux devant

lui. Il conſidéra que s'il lui donnoit de la peine en s'oppoſant à ſon mariage, il s'en donneroit auſſi ; & qu'il ne lui auroit pas trouvé un meilleur parti, quand il l'auroit choiſi lui-même. Santillane pria don Pedro, le commiſſaire, & tous ceux qui étoient dans la chambre, de le ſuivre, & le mena dans celle où don Fernand étoit enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Don Fernand l'ayant ouverte, & voyant don Pedro acompagné d'un commiſſaire, il leur dit avec beaucoup d'aſſurance, qu'il étoit avec ſa femme Elvire de Silva. Don Pedro lui répondit qu'il ſe trompoit ; que ſa fille étoit mariée à un autre ; & pour vous, ajouta-t-il, vous ne pouvez plus déſavouer que Victoria Portocarrero ne ſoit votre femme. Victoria ſe fit alors connoître à ſon infidele, qui ſe trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha ſon ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, & moins au commiſſaire, qui lui dit qu'il ne pouvoit pas faire autrement que de les mener en priſon. Enfin, le remords de ſa

conſcience, la peur d'aller en priſon, les exhortations de don Pedro, qui lui parla en homme d'honneur, les larmes de Victoria, ſa beauté, qui n'étoit pas moindre que celle d' Elvire, & plus que toute autre choſe, un reſte de généroſité, qui s'étoit conſervée dans l'ame de don Fernand, malgré toutes les débauches & les emportemens de ſa jeuneſſe, le forcerent de ſe rendre à la raiſon, & au mérite de Victoria. Il l'embraſſa avec tendreſſe; elle penſa s'évanouir en ſa préſence; & il y a apparence que les baiſers de don Fernand ne ſervirent pas peu à l'en empêcher: don Pedro, don Diegue & Elvire prirent part au bonheur de Victoria, & Santillane & Béatrix en penſerent mourir de joie. Don pedro donna force louanges à don Fernand, d'avoir ſi bien réparé ſa faute. Les deux jeunes dames s'embraſſerent avec autant de témoignage d'amitié, que ſi elles euſſent baiſé leurs amans. Don Diegue de Maradas fit cent proteſtations d'obéiſſance à ſon beau-pere, ou du moins qui le devoit bientôt être. Don Pedro, devant que

de s'en retourner chez lui avec ſa fille, prit la parole des uns & des autres, que le lendemain ils viendroient tous dîner chez lui, où, quinze jours durant, il vouloit que la réjouiſſance fît oublier les inquiétudes que l'on avoit ſouffertes. Le commiſſaire en fut inſtamment prié; il promit de s'y trouver. Don Pedro le ramena chez lui, & don Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant de ſujet de ſe réjouir, qu'elle en avoit eu de s'affliger.

CHAPITRE XXIII.

Malheur imprévu, qui fut cauſe qu'on ne joua point la comédie.

INEZILLA conta ſon hiſtoire avec une grace merveilleuſe ; Roquebrune en fut ſi ſatisfait, qu'il lui prit la main, & la lui baiſa par force. Elle lui dit en eſpagnol que l'on ſouffroit tout des grands ſeigneurs & des fous ; de quoi la Rancune lui ſut bon gré en ſon ame. Le viſage de cette Eſpagnole commençoit à ſe paſſer ; mais on y voyoit encore de beaux reſtes ; & quand elle eût été moins belle, ſon eſprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avoient ouï ſon hiſtoire, demeurerent d'accord qu'elle l'avoit rendue agréable en une langue qu'elle ne ſavoit pas encore, & dans laquelle elle étoit contrainte de mêler quelquefois de l'italien & de l'eſpagnol, pour ſe bien faire entendre. L'Etoile lui dit qu'au lieu de

lui faire des excuſes de l'avoir tant fait parler, elle attendoit des remercîmens d'elle, pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Le reſte de l'après-dînée ſe paſſa en converſation ; le jardin fut plein de dames & des plus honnêtes gens de la ville, juſqu'à l'heure du ſouper. On ſoupa à la mode du Mans, c'eſt-à-dire, que l'on fit fort bonne chere, & tout le monde prit place pour entendre la comédie ; mais mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ne s'y trouverent point : on les envoya chercher ; on fut une demi-heure ſans en avoir de nouvelles. Enfin on ouït une grande rumeur dans la ſalle, & preſque en même tems on y vit entrer la pauvre la Caverne, échevelée, le viſage meurtri & ſanglant, & criant, comme une femme furieuſe, que l'on avoit enlevé ſa fille. A cauſe des ſanglots qui la ſuffoquoient, elle avoit tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle, que des hommes, qu'elle ne connoiſſoit point, étoient entrés dans le jardin par une porte de derriere, comme

elle répétoit ſon rôle avec ſa fille ; que l'un d'eux l'avoit ſaiſie, auquel elle avoit penſé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenoient ſa fille ; que cet homme l'avoit miſe en l'état où l'on la voyoit, & s'étoit remis à cheval, & ſes compagnons auſſi, dont l'un tenoit ſa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avoit ſuivis long-tems, criant aux voleurs ; mais que n'étant ouïe de perſonne, elle étoit revenue demander du ſecours. En achevant de parler, elle ſe mit ſi fort à pleurer, qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'aſſemblée s'en émut. Le Deſtin monta ſur un cheval, ſur lequel Ragotin venoit d'arriver du Mans ; (je ne ſais pas au vrai ſi c'étoit le même qui l'avoit déja jetté par terre). Pluſieurs jeunes hommes de la compagnie monterent ſur les premiers chevaux qu'ils trouverent, & coururent après le Deſtin, qui étoit déja bien loin. La Rancune & l'Olive allerent à pied après ceux qui alloient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile & Inezilla, qui conſoloient la Caverne le mieux qu'elles

pouvoient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne ſuivoit pas ſes compagnons. Quelques-uns ont cru que c'étoit par poltronnerie ; & d'autres, plus indulgens, ont trouvé qu'il n'avoit pas mal fait de demeurer auprès des dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danſer aux chanſons, le maître de la maiſon n'ayant point fait venir de violon à cauſe de la comédie. La pauvre la Caverne ſe trouva ſi mal, qu'elle ſe coucha dans un des lits de la chambre où étoient leurs hardes. L'Etoile en eut ſoin comme ſi elle eût été ſa mere, & Inezilla ſe montra fort officieuſe. La malade pria qu'on la laiſſât ſeule ; & Roquebrune mena les deux dames dans la ſalle où étoit la compagnie. A peine y avoient-elles pris place, qu'une des ſervantes de la maiſon vint dire à l'Etoile que la Caverne la demandoit. Elle dit au poëte & à l'Eſpagnole qu'elle alloit revenir, & alla trouver ſa compagne. Il y a apparence que ſi Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occaſion, & repréſenta ſes néceſſités à l'agréable Inezilla. Cependant auſſi-tôt que la Caverne vit

l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre, & de s'approcher de ſon lit. Auſſi-tôt qu'elle la vit auprès d'elle, la premiere choſe qu'elle fit, ce fut de pleurer comme ſi elle n'eût fait que commencer, & de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ſes larmes, pleurant & ſanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Etoile la voulut conſoler, en lui faiſant eſpérer que ſa fille ſeroit bientôt trouvée, puiſque tant de gens étoient allés après les raviſſeurs. Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, lui répondit la Caverne en pleurant encore plus fort; je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, répéta-t-elle, & que je n'euſſe qu'à la regretter: mais il faut que je la blâme, que je la haïſſe, & que je me repente de l'avoir miſe au monde. Tenez, dit-elle, donnant un papier à l'Etoile, voyez l'honnête compagne que vous aviez, & liſez dans cette lettre l'arrêt de ma mort, & l'infamie de ma fille. La Caverne ſe remit à pleurer; & l'Etoile lut ce que vous allez lire, ſi vous en voulez prendre la peine.

» Vous

« Vous ne devez point douter de tout » ce que je vous ai dit de ma bonne mai- » ſon & de mon bien, puiſqu'il n'y a pas » apparence que je trompe par une impoſ- » ture une perſonne à qui je ne puis me » rendre recommandable que par ma ſin- » cérité. C'eſt par-là, belle Angélique, » que je vous puis mériter. Ne différez » donc point de me promettre ce que je » vous demande, puiſque vous n'aurez à » me le donner, qu'alors que vous ne » pourrez plus douter qui je ſuis ».

Auſſi-tôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda ſi elle en connoiſſoit l'écriture. Comme la mienne propre, lui dit l'Etoile; c'eſt de Léandre, le valet de mon frere, qui écrit tous nos rôles. C'eſt le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne: voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajouta-t-elle encore, en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Etoile. La voici mot pour mot.

« Il ne tiendra qu'à vous de me rendre

» heureux, ſi vous êtes encore dans la ré-
» ſolution que vous étiez il y a deux jours.
» Ce fermier de mon pere qui me prête de
» l'argent, m'a envoyé cent piſtoles, &
» deux bons chevaux ; c'eſt plus qu'il ne
» nous faut pour paſſer en Angleterre,
» d'où je me trompe fort ſi un pere qui
» aime ſon fils unique plus que ſa vie, ne
» condeſcend à tout ce qu'il voudra pour le
» faire bientôt revenir. »

Hé bien, que dites-vous de votre compagne & de votre valet? de cette fille que j'avois ſi bien élevée, & de ce jeune homme dont nous admirions tous l'eſprit & la ſageſſe? Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'on ne les a jamais vu parler enſemble, & que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait ſoupçonner de pouvoir devenir amoureuſe : & cependant elle l'eſt, ma chere l'Etoile! & ſi éperduement, qu'il y a plutôt de la furie, que de l'amour. Je l'ai tantôt ſurpriſe qui écrivoit à ſon Léandre en des façons de parler ſi paſſionnées, que je ne pourrois le croire ſi je ne l'avois vu. Vous ne l'avez jamais ouï

parler ſérieuſement. Ah ! vraiment, elle parle bien un autre langage dans ſes lettres; & ſi je n'avois déchiré celle que je lui ai priſe, vous m'avoueriez qu'à l'âge de ſeize ans, elle en ſait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avois menée dans ce petit bois, où elle a été enlevée, pour lui reprocher ſans témoins, qu'elle me récompenſoit mal de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour elle : je vous les apprendrai, ajouta-t-elle ; & vous verrai ſi jamais fille a été plus obligée à aimer ſa mere. L'Etoile ne ſavoit que répondre à de ſi juſtes plaintes ; & puis il étoit bon de laiſſer un peu prendre cours à une ſi grande affliction. Mais, reprit la Caverne, s'il aimoit tant ma fille, pourquoi aſſaſſiner ſa mere ? Car celui de ſes compagnons qui m'a ſaiſie, m'a cruellement battue, & s'eſt même acharné ſur moi long-tems après que je ne lui faiſois plus de réſiſtance : & ſi ce malheureux garçon eſt ſi riche, pourquoi enleve-t-il ma fille comme un voleur ? La Caverne fut encore long-tems à ſe plaindre, l'Etoile la conſolant le mieux qu'elle pouvoit. Le maître de la maiſon

vint voir comment elle ſe portoit, & pour lui dire qu'il y avoit un caroſſe prêt, ſi elle vouloit retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle paſſât la nuit en ſa maiſon ; ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie, & quelques dames du Mans reçurent dans leur caroſſe Inezilla, qui ne voulut pas être ſi long-tems éloignée de ſon mari. Roquebrune, qui n'oſa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché : mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on deſire.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *UNE Troupe de Comédiens arrive dans la Ville du Mans.* p. 11

CHAP. II. *Quel homme étoit le ſieur de la Rappiniere.* 16

CHAP. III. *Le déplorable ſuccès qu'eut la Comédie.* 20

CHAP. IV. *Dans lequel on continue à parler du ſieur de la Rappiniere, & de ce qui arriva la nuit en ſa maiſon.* 25

CHAP. V. *Qui ne contient pas grand'-choſe.* 30

CHAP. VI. *L'aventure du pot de chambre ; la mauvaiſe nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie ;*

l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin, & autres choſes mémorables. 37

CHAP. VII. *L'aventure des Brancards.* 46

CHAP. VIII. *Dans lequel on verra pluſieurs choſes néceſſaires à ſavoir pour l'intelligence du préſent Livre.* 51

CHAP. IX. *Hiſtoire de l'Amante inviſible.* 57

CHAP. X. *Comment Ragotin eut un coup de buſc ſur les doigts.* 90

CHAP. XI. *Qui contient ce que vous verrez, ſi vous prenez la peine de le lire.* 99

CHAP. XII. *Combat de nuit.* 107

CHAP. XIII. *Plus long que le précédent. Hiſtoire de Deſtin & de Mademoiſelle de l'Etoile.* 119

CHAP. XIV. *Enlévement du Curé de Domfront.* 155

CHAP. XV. *Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile.* 164

CHAP. XVI. *L'ouverture du Théâtre, & autres choſes qui ne ſont pas de moindre conſéquence.* 216

CHAP. XVII. *Le mauvais ſuccès qu'eut la civilité de Ragotin.* 223

CHAP. XVIII. *Suite de l'hiſtoire de Deſtin & de l'Etoile.* 228

CHAP. XIX. *Quelques réflexions qui ne ſont pas hors de propos. Nouvelle diſgrace de Ragotin, & autres choſes que vous lirez, s'il vous plaît.* 249

CHAP. XX. *Le plus court du préſent Livre. Suite du trébuchement de Ragotin, & quelque choſe de ſemblable qui arriva à Roquebrune.* 259

CHAP. XXI. *Qui peut-être ne ſera pas trouvé fort divertiſſant.* 263

CHAP. XXII. *A Trompeur, Trompeur & demi.* 269

CHAP. XXIII. *Malheur imprévu, qui fut cauſe qu'on ne joua point la comédie.* 308

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

920873

LaVergne, TN USA
12 December 2010
208395LV00003BA/3/P

9 781148 606835

P6-BIB-021